REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE

XIII^me ANNÉE - N° 4 - OCTOBRE-DÉC. 1938
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 4 :

*******	*Hadewijch*	353
HADEWIJCH	*Poèmes spirituels*	356
JOSEPH MONNEY *Missionnaire*	*Les Houédahs*	368
ANGELUS SILESIUS	*Le voyageur chérubinique.* Epigrammes et flèches spirituelles	388
ALEXANDRE CINGRIA	*L'architecture, un des beaux arts*	392
R. L. BRUCKBERGER	*Poème au patriarche Dominique*	408
E. B. ALLO, O. P.	*Exposé du dogme de la sainte Trinité*	411
HENRI FERRARE	*Art poétique* (poème) . .	426
HÖLDERLIN	*Le cours de ma vie* (poème)	427
V.-M. POLLET, O. P.	*L'Eucharistie comme lien de communion entre les peuples*	429
Deux Reproductions des mosaïques du couvent de Daphaï (Grèce)	1° Le Christ . . . . . 2° Un Ange	353 400
BIBLIOGRAPHIES	*Théologie — Apologétique — Philosophie sociale — Poésie et Littérature — Suisse — Biographies — Pédagogie — Spiritualité* . .	436

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel . . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro . . . . . » 2.50

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg

Compte de chèques: II a 20. Téléphone : 2.12

IC
XC

Hadewijch

Malgré les efforts de son éditeur, le R. P. van Mierlo, ce que l'on sait de la poétesse Hadewijch (Edwige), se réduit à très peu de choses. Elle était originaire d'Anvers, membre et probablement supérieure d'une de ces communautés libres de femmes, répandues alors dans les Pays-Bas et connues aujourd'hui même sous le nom de béguinages. Elle écrivait vers 1250: saint Thomas méditait en silence sa lumineuse synthèse, la voix d'Eckart n'avait pas encore traversé l'Allemagne et un siècle devait s'écouler avant que Ruysbroeck publiât l'*Ornement des Noces*.

Hadewijch appartient à une famille spirituelle bien déterminée. Elle présente déjà, dans un état de simplicité et de fraîcheur primitives les linéaments de ce que nous appelons la mystique rhénane, groupant d'ailleurs sous ce titre des étoiles de grandeurs différentes: Maître Eckart, Tauler, Suso, Ruysbroeck, malgré le fait, avéré aujourd'hui, d'une opposition déclarée entre le premier et le dernier sur plusieurs points de doctrine, ceux notamment que Jean XXII a condamnés.

Si nous en croyons le R. P. van Mierlo, dont les conjectures se basent à la fois sur la perfection de la forme et sur la cohérence doctrinale de l'œuvre d'Edwige, celle-ci ne pourrait être que le résultat d'un mouvement littéraire ancien déjà d'un siècle au moins, confiné sans doute dans ces béguinages où des âmes recueillies et ferventes échangeaient leurs confidences, leurs découvertes et leurs certitudes bienheureuses, — littérature à jamais perdue, dont le temps ne nous aurait laissé que cette merveilleuse épave. De toute façon, nous sommes en présence d'une des énigmes de l'histoire spirituelle. Si nous devons admettre que la voie proprement contemplative était connue depuis l'origine, avec ses conditions

de dépouillement et de solitude, la liberté toujours plus parfaite qu'elle confère et qu'elle exige, et l'intuition de l'unité qui la couronne dans le silence, — il faut convenir néanmoins que cette vie intérieure absolument simple, l'expérience infiniment riche de la simplicité intérieure n'a pas trouvé ses formules définitives chez les écrivains religieux antérieurs au XIII^e siècle. Sans doute, Denys l'Aréopagite est autre chose qu'un épigone verbeux des néoplatoniciens: on y discerne la trace d'une ascension personnelle; mais ce témoignage isolé et pseudépigraphique nous laisse peu satisfaits. Saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard, Guiges le Chartreux, les Victorins, voilà certes des auteurs chez qui la contemplation est au terme de l'effort ascétique et de la spéculation théologique; nous sommes obligés pourtant à une interprétation très large de leurs catégories et de leur vocabulaire si nous voulons les ranger sur la même ligne que les maîtres néerlandais, allemands et espagnols du XIV^e au XVI^e siècle, où nous allons chercher sans hésiter maintenant l'exemple et la doctrine de la *theoria* chrétienne. Hadewijch est une visionnaire comme Hildegarde et tant d'autres contemporaines: mais ses visions constituent précisément la partie de son œuvre qui nous intéresse le moins: sa pureté et sa profondeur s'y retrouvent à peine, nécessairement masquées par le pesant appareil des images. Il n'est pas nécessaire de supposer une tradition invisible, encore que bien des soleils se soient consumés sans doute et se soient transmis leur ardeurs dans cet éther profond des âmes, inaccessibles à la sonde des historiens. Il suffit d'admettre que la vie contemplative, comme tous les éléments de l'organisme chrétien, ne s'est spécialisée et n'a pris d'elle-même une conscience autonome qu'au terme d'une longue maturation, dont l'achèvement soudain nous étonne parce que notre connaissance d'un tel processus demeure très partielle et superficielle. Toujours est-il qu'au milieu du XIII^e siècle, dans cette brumeuse Flandre qui n'avait donné encore aucun des chefs-d'œuvre esthétiques et mystiques dont elle devait se montrer si féconde, une fleur semble jaillir du sol tout à coup, l'une des plus exquises de toutes les littératures spirituelles, Hadwijch la Béguine, — et c'est le prélude d'un admirable printemps.

On sait, quant à la forme littéraire, que le genre poétique dont Hadewijch est l'une des initiatrices est né, partiellement au

moins, d'une transposition de la poésie amoureuse des troubadours. De la valeur même de ces poèmes, le lecteur pourra juger un peu, malgré l'insuffisance de notre essai d'interprétation. Le savant jésuite plusieurs fois cité, qui est aussi l'un des ouvriers de la nouvelle édition de Ruysbrœck, n'hésite pas à placer la béguine au-dessus du Prieur de Grœnendael, tant pour la spontanéité et l'originalité de l'inspiration que pour la plasticité et les ressources musicales de la langue. Il nous semble que ce jugement est objectif. Mais la difficulté de mettre en français ces textes précieux est extrême. Lorsqu'il ne nous a pas été possible d'être fidèle à la fois à la lettre et à l'esprit, nous avons préféré ce dernier. Ce modeste travail d'amateur n'a d'autre prétention, en donnant un faible avant-goût de ce qui pourrait être fait par les spécialistes, que de réveiller le zèle un peu endormi de ces derniers. Ils se doivent de mettre au jour sans tarder une traduction intégrale et scientifique des œuvres d'Edwige, — poèmes, lettres et visions. Une telle publication est indispensable aux historiens de la spiritualité occidentale, et nous croyons savoir que, dans le silence des cloîtres, ces accents inimitables trouveraient, ici et là, un fraternel accueil.

****

Poèmes spirituels

Rien d'autre

Que Dieu soit votre réconfort et vous conduise au juste amour,
Et vous fasse connaître la haute dilection,
Et la vérité dont vous lui êtes redevable,
Et dirige vers lui-même tout votre zèle.

Si vous voulez entreprendre l'œuvre de l'amour,
Il vous faut commencer cette œuvre
Comme le Fils de Dieu l'a commencée
Lorsque fait homme, il est venu vivre pour nous.
Comme il a vécu, il vous faut vivre,
Et pour lui renoncer à tout plaisir propre :
Comme il a renoncé au sien,
Au sien chacun devra
Renoncer, qui veut vivre dans le bel amour.

Je ne veux pas que vous soyez fâchée
Des épreuves que Dieu vous envoie,
Car tout ce qui est accepté avec charité nous donne l'avantage
De souffrir pour l'Amour,
A condition qu'on ne le manifeste nullement,
Comme ceux qui, dans les voies de l'amour, se montrent tristes,
Et font des plaintes, et se déclarent mécontents :
Souffrir ainsi ne porte aucun fruit
Et n'est utile à personne :
Les peines prises de cette façon attristent l'amour
Et lui font obstacle en tous sens.
Je voudrais que vous fussiez à la fois prudente et hardie
Dans la lutte avec Dieu.
Car toute la saveur que la charité
Donne à ses bien-aimés est perdue
Si, un seul instant, on laisse surprendre sa paix intérieure.

Donnez donc votre esprit uniquement
Et purement à Dieu dans la vraie dilection :
En nul objet n'ayez de complaisance qu'en votre Bien-Aimé.

Celui qui a goûté la douceur de Dieu,
Touché intérieurement
Du juste sentiment de son amour, —
Plus rien ne lui est bon,
Mais toute chose devient amère à son cœur :
Lui-même et les autres, les pécheurs et les saints.
Tout est fastidieux pour lui,
Excepté servir l'amour dans l'amour.

A toute heure mourir et languir d'amour
Ou jouir de la dilection mutuelle.
C'est en cela seul que vous devez rendre gloire à Dieu.

Bien que je parle ainsi, et que je loue Dieu avec reconnaissance
Je n'ai aucune idée de l'état d'une âme
A qui Dieu donnerait joie et liberté :
Je ne connais point la victoire, mais la défaite !
Il est juste que je ne me plaigne pas
De ce qu'il me plonge dans la nuit en plein jour,
Car je me suis donné trop peu de peine
Pour obtenir cet Amour qui m'eût délivrée.
Mais si je n'ai pas de poisson,
Je ne veux pas de grenouilles,
Ni des baies de sureau
En guise de raisins :
Si je n'ai pas l'Amour, je ne veux rien d'autre : —
Qu'il me soit doux ou cruel, c'est lui seul que je veux.

Mengeldichten. IX. Epître adressée à une religieuse.

Tel qu'il est

Ce que l'amour a de plus doux ce sont ses violences :
Son abîme insondable est sa forme la plus belle ;

Son égarement nous mène au but ;
Etre affamé de lui, c'est se nourrir et se délecter ;
L'inquiétude d'amour est un état sûr ;
Sa blessure la plus grave est un baume souverain ;
Languir à cause de lui, c'est être vigoureux ;
C'est en se cachant qu'il se manifeste à toute heure ;
C'est en se refusant qu'il se donne ;
Il est sans rime ni raison, et c'est sa poésie ;
En nous captivant, il nous libère ;
S'il nous prend tout, quel bénéfice !
C'est lorsqu'il s'en va qu'il nous est le plus proche ;
Son silence le plus profond est son chant le plus haut ;
Sa pire colère est son remerciement le plus gracieux ;
Sa menace est une garantie ;
Sa tristesse console de tous les chagrins ;
Ne rien avoir, c'est sa richesse inépuisable.

Mais de l'amour, on peut dire aussi que :
Sa plus haute assurance nous fait faire naufrage,
Et son état le plus sublime nous coule à fond ;
Ses consolations agrandissent nos blessures ;
Son commerce est maintes fois mortel ;
Sa nourriture est famine, sa science égarement ;
Son école nous apprend à nous perdre ;
Son amitié est cruelle et violente ;
C'est quand il est le mieux établi qu'il nous abandonne complètement ;
Sa manifestation consiste à se cacher sans laisser de trace ;
Ses dons consistent à nous voler encore davantage ;
Ses promesses sont trompeuses ;
Sa vérité est séductrice ;
Sa sécurité mensongère.

Voilà le témoignage que je puis porter, et bien d'autres avec moi,
A qui l'amour a souvent montré
Des merveilles, — pour se moquer de nous,
Et qui nous sommes tant de fois imaginé avoir reçu ce qu'il gardait
Depuis qu'il ma joué ces tours, [pour lui.
Et que j'ai appris à connaître ses façons,

Je me comporte tout autrement avec lui :
Ses menaces, ses promesses,
Tout cela ne me trompe plus :
Je le veux tel qu'il est, peu importe
Qu'il soit doux ou cruel, ce m'est tout un.

(Mengeldichten. XIII.)

Soif de justice

Je salue Ce que j'aime
avec le sang de mon cœur ;
mes sens se dessèchent
dans la fureur de l'amour.

Ah ! belle Dilection,
croissez selon votre essence,
et qu'ainsi mes puissances
soient guéries de la mort.

Ah ! Aimé trop aimé,
si vous étiez ce que vous êtes,
j'aurais atteint le point
de ma stabilité.

Ah ! très doux repos,
si vous possédiez ce qui est à vous,
légères seraient les choses
qui me pèsent à présent.

Ah ! Nature délicieuse ! —
Je ne sais, amie, dans quel état votre cœur se trouve,
pour moi, je ne puis plus tenir une heure
sans être toute à l'amour.

Ah ! sœur chérie,
si je parle tant aujourd'hui,

cela me vient d'une ferveur de confiance nouvelle
en cet Amour qui se joue de moi.

Ah ! si nous avions ce que nous avons
toutes deux, nous serions si riches,
qu'on ne trouverait sur la terre
personne pour rivaliser avec nous.

Ah ! doux emportement, tendre courage,
volonté de se donner !
sagesse impatiente, colère suave,
passion juste et libératrice !

Ah ! s'il est un ami aimable,
c'est vous, mon Bien-Aimé :
que l'Amant donne à l'Amante
de l'aimer avec Son Amour.

Mengeldichten. XV. — Adressé à une Béguine. — A partir de la huitième strophe, le poème n'est plus qu'un jeu de mots et d'assonnances qui ne comporte pas de traduction proprement dite.

Par défaut

Je ne suis ni chagrinée ni troublée de devoir écrire, puisque Celui qui vit prodigue ses dons parmi nous,

et que, nous informant de nouveau de sa clarté, il veut nous instruire. Qu'il soit béni en tout temps et en toutes choses !

Ce que l'homme appréhende dans la connaissance nue de la plus haute contemplation, — cela est grand, assurément, et pourtant n'est rien si l'on compare ce qui est saisi à ce qui fait défaut.

C'est dans cette déficience que doit s'enfoncer notre désir, — tout le reste est essentiellement petit.

Ceux dont le désir pénètre toujours plus avant dans la haute connaissance sans parole de l'amour pur, trouvent aussi la déficience toujours plus grande,

à mesure que leur connaissance se renouvelle sans mode dans la clarté ténébreuse.

Elle est séparée dans une latitude éternelle et sans rivages, dilatée, sauvée dans l'unité qui l'absorbe,

l'intelligence aux désirs silencieux, vouée à la perte totale dans la totalité de l'immense :

et là, quelque chose de simple lui est révélé, — mais elle doit reconnaître que ce quelque chose *se manifeste comme* rien.

C'est en ce dépouillement que se tiennent les forts, à la fois riches de leur intuition et défaillants dans l'insaisissable.

Entre ce qui est saisi et ce qui fait défaut, il n'y a point de proportion, et nulle comparaison n'est possible :

c'est pourquoi ils se hâtent, — ceux qui ont entrevu cette vérité, — de suivre le chemin obscur, non tracé, non indiqué, tout intérieur.

Cette déficience est leur sacrifice le plus lourd et leur jouissance la plus haute. — Et sachez qu'on n'en peut rien dire,

sinon qu'il faut s'écarter du tumulte des raisonnements, des formes et des images, si l'on veut, de l'intérieur, connaître cela, sans le comprendre.

Ceux qui ne se dispersent pas en d'autres œuvres que celle ici décrite reviennent à l'unité dans leur Premier Principe,

et cette unité qu'ils possèdent est telle, que rien de pareil sur la terre ne peut se faire de deux êtres.

Dans l'intimité de l'un, ces âmes sont pures et nues intérieurement, sans images, sans figures,

en quelque sorte libérées du temps, incréées, dégagées de leurs limites dans la silencieuse latitude. —

Et ici je m'arrête et je me tais, et je me retire, car je ne trouve plus ni fin ni commencement, ni aucune comparaison qui puisse justifier les paroles.

(Mengeldichten. XVII.)

Rester où je suis

Au-dessus de tout ce qui est écrit, de tout ce qui est créé, l'esprit peut appréhender, et voir clairement, et suivre de près la voie de Notre-Seigneur.

Si la connaissance vous manque, cherchez à l'intérieur : là vous trouverez le clair miroir toujours prêt.

Celui qui possède la vision sans milieu peut, d'un seul regard, être vivifié,

et s'élancer vers l'objet divin et chercher l'unique nécessaire, et laisser tout le reste pour lui jusqu'à ce qu'il le tienne sans danger de le perdre.

Le cœur qui possède cette lumière souffre beaucoup s'il se croit souillé du moindre péché.

Il reste dépouillé et misérable, jusqu'à ce que, selon sa conscience, il ait donné satisfaction autant qu'il le peut,

et il ne retrouve sa liberté que lorsqu'il a reçu le témoignage intérieur que sa dette est totalement acquittée dans l'amour.

Désirer et aimer sans l'aide des sens, voilà ce qui est nécessaire, puis, extérieurement et intérieurement, demeurer sans connaissance comme un mort.

Ecoutez bien le commandement de l'amour : ne prêtez nulle attention à l'affection des créatures. L'amour couvre et cache celui qu'il instruit comme les ailes des séraphins.

Il faut, après avoir goûté une prélibation de Dieu, qu'il soit refondu et transformé, celui qui sans retour veut jeter l'ancre dans la belle Déité.

C'est œuvre de noblesse que de louer le Très-Haut dès ici-bas, dans un élan fidèle et sans défaillance.

O louange passionnée, montez vers le ciel et embrassez le Bien-Aimé ! — Son commerce intime m'a désappris à la fois la consolation et le chagrin,

la crainte, l'amour, le désir, la connaissance et l'intelligence, l'espoir, la jouissance, le goût, j'ai tout perdu.

Plongé dans la nescience, au-delà de toute compréhension, de tout sentiment, je dois garder le silence et rester où je suis.

(Mengeldichten. XIX.)

Perdre son âme

Si je désire quelque chose, je l'ignore,
Car je suis constamment prisonnière

De la nescience abyssale.
Il trahit son inexpérience, me semble-t-il,
Celui qui prétend pouvoir dire
Ce qu'on trouve dans la profondeur.

Je ne veux pas me mêler avec les serviteurs
Qui attendent un salaire ou une récompense.
Si quelqu'un me demande où je suis,
Je lui répondrai que je n'en ai aucun soupçon :
Car je ne puis davantage m'exprimer
Que la meule du moulin nager dans la rivière.

Etrange histoire en vérité
Et qui me met en désarroi :
Ce qui est caché aux autres m'est révélé, à moi :
Comme je poursuivais l'amour,
Je suis demeuré en lui
Absorbée dans un simple regard.

Celui qui entend ce que je veux dire
Est captif et bien lié
Dans la prison de l'amour :
Jamais plus il n'en pourra sortir.
Mais ils sont peu nombreux
Ceux qui soutiennent l'amour jusque là.

Ah ! mon Dieu quelle aventure,
De ne plus entendre, de ne plus voir
Ce qui nous poursuit, ce que nous fuyons,
Ce que nous aimons, ce que nous craignons.
Si nous possédions quelque chose *autrefois,*
L'amour nous a réduit à rien.

Mengeldichten XXV. — La première strophe a été imitée, presque copiée par Ruysbroeck, dans les *Douze Béguines.* (Chant de la onzième Béguine.)

Les pauvres d'esprit

Volontiers je m'approcherais davantage de l'amour,
Si je le pouvais intérieurement ;
Mais ils ne sauraient chanter ce cantique avec moi,
Ceux qui se mêlent beaucoup aux créatures.

L'amour nu qui n'épargne rien
Dans son élan impétueux,
Séparé de tout accident
Retrouve sa pureté essentielle.

Dans le pur abandon de l amour
Tout conseil des créatures est rejeté,
Car l'amour dépouille de toute forme
Ceux qu'il accueille dans sa simplicité.

Libres de tout mode,
Etrangers à toute image :
C'est ainsi que vivent dès ici-bas
Les pauvres d'esprit.

Il ne s'agit pas seulement de tout quitter,
Ni seulement de renoncer au pain ou à d'autres biens :
Les pauvres d'esprit doivent être sans idées
Dans la vaste simplicité,

Qui n'a ni fin ni commencement,
Ni forme, ni raison, ni sens,
Ni opinion, ni pensée, ni intention, ni science,
Qui est sans circonférence et sans limites.

C'est cette simplicité déserte et sauvage
Qu'habitent, dans l'unité, les pauvres d'esprit,
Et ils n'y trouvent que le silence libre
Qui répond constamment à l'éternité.

Ceci est dit en un court poème,
Mais le chemin est long, je le sais bien,
Et il y a beaucoup à souffrir
Pour le parcourir entièrement.

(Mengeldichten. XXVI.)

Le ciel intérieur

Une noble clarté brille doucement en nous
Et veut être accueillie sans cesse dans le loisir intérieur. —
C'est dans la pure étincelle,
Centre de la vie de notre âme
Qui doit toujours être uni à Dieu, —
C'est là que le Père manifeste sa face éternelle.

Révélation au plus secret de nous-mêmes
Que ni la raison ni les sens ne peuvent comprendre,
Sinon dans l'amour nu : —
Ils sont transformés ceux qui la reçoivent,
Surnaturellement, à partir de cette étincelle intérieure,
En une connaissance divine simple.

L'accidentel et le multiple
Nous enlèvent notre simplicité.
Comme le dit saint Jean l'Evangéliste :
Cette lumière luit dans les ténèbres,
Et sa clarté n'a pas été comprise
Par l'obscurité.

Vous devez être en grande erreur,
De chercher au-dehors la lumière dans ses reflets partiels,
Alors qu'elle est toute en vous et veut vous libérer totalement.
Si vous voulez devenir maître
En cette philosophie, ne vous affirmez pas,
Mais renoncez à tout ce que vous êtes.

Ah ! Dieu, quelle noblesse
Que cette libre vacuité,
Où l'amour abandonne amoureusement tout le reste,
Et ne cherche rien hors de lui-même,
Puisque dans sa nature simple,
Il enferme l'Eternité bienheureuse.

(Mengeldichten. XXVII.)

Son jeu

Je lui laisserais bien emporter ma tête,
Si seulement il voulait croire à mes peines,
Celui qui me fait perdre le sens
Avec l'attrait de ses beautés.

Pourquoi me montrer ce visage
Et ne jamais m'achever !
Car, lorsque je me crois perdue,
Vous recommencez votre jeu espiègle et trompeur.

Ah ! bel Amour, vos tours sont trop rapides,
Quand vous dites une chose, vous en pensez une autre,
Maintenant doux, puis cruel, puis de nouveau changé :
Vous feriez tout de même bien de vous décider !

Vous jouez trop fort
Pour ceux qui servent dans votre domaine,
Et veulent à chaque instant
Suivre votre volonté.

Les sages et les prudents, — vous les rendez fous,
Vous leur en faites voir de toutes les couleurs,
Et lorsqu'ils sont au désespoir, —
Vous les inondez sans mesure des richesses de votre Essence.

(Mengeldichten. XXVIII.)

Sans voile

Salut ! Source intérieure,
Qui nous donnes le noble savoir céleste
Et l'aliment d'amour toujours renouvelé,
Et nous dégages en ton intelligence
De tout accident venu du dehors.

L'unité de la vérité nue,
Abolissant toutes les raisons,
Me tient en cette vacuité
Et m'adapte à la nature simple
De l'être éternel.

Ici, tout discours doit cesser.
Ceux qui n'ont jamais compris la Parole de Dieu,
En vain voudraient expliquer
Ce que j'ai trouvé, — sans milieu, sans voile, —
Au-dessus des raisonnements.

(Mengeldichten. XXIX.)

HADEWIJCH.

Les Houédahs [1]

Dans un précédent article, j'ai essayé d'exposer la conception de la vie qui est celle des Houédahs.

Il m'avait semblé nécessaire, quoique dangereux, de commencer par ce qu'on pourrait appeler leur métaphysique, peut-être leur théologie ; métaphysique et théologie qu'ils ne sauraient exprimer, mais dont leur vie est imprégnée.

Nécessaire : afin de n'avoir plus qu'à exposer des faits, sans être tenu, à propos de chacun, de tirer la moelle dont il est riche et de tomber par là en des répétitions fastidieuses.

Dangereux : car on pouvait me soupçonner de livrer ma propre conception de la vie du Houédah, une métaphysique de ma fabrication, une déformation de la réalité.

Cet article espère dissiper en partie ce soupçon bien compréhensible. Montrer les principales interférences, dans la vie du Houédah, des principes vitaux dont j'ai parlé (intelligence, ancêtres, devins, fétiches) tel est le sujet de ces lignes.

---

[1] Un mot sur le Houédah et les siens de l'au-delà.

Pourquoi ne pas écrire simplement : « Le Houédah et « ses morts » ou « ses défunts » ?

C'est que ceux qui ont quitté ce monde pour entrer au « Pays des morts », selon l'expression consacrée, n'en demeurent pas moins vivants et même d'une vie hors des atteintes de la mort. C'est aussi qu'ils ne se sont pas démis de leur fonction : la démission de l'œuvre vitale pour cause de fatigue, d'âge et même de mort n'est pas concevable ici ; la tâche du Houédah ne se termine jamais. Elle hérite la pérennité de la vie, à laquelle elle est indissolublement liée.

Notre Noir, qui se fait une si haute idée de la vie, du service auquel il est appelé par elle, qui voit la fin de ses activités dans la transmission de son sang pour une extension infinie de son clan, de sa tribu, ne peut se figurer que son devoir finisse à la tombe, que son sang produise des fruits de si courte durée et dont la destinée ne répondrait nullement à la peine parfois héroïque, qu'il s'est donnée. Une telle vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Puis il a éprouvé en lui quelque chose qui ne portait pas la marque de fabrique de la matière : amour paternel ou maternel surtout, sentiments de piété filiale, de dévouement à une grande cause. Ces sentiments portent le signe de l'esprit qui ne périt pas ; ils perdureront donc avec lui.

Sans doute, il n'élèvera plus d'enfants dans le travail et la douleur : il se trouve dans le lieu du rafraîchissement et de la paix. Le mode de son service est changé ; mais il continuera à porter intérêt aux siens, il sera mêlé à leurs joies et à leurs peines ; il interviendra parfois de manière spéciale dans la naissance d'un enfant qui en souvenir portera son nom ; il déclanchera

Une conception de la vie est le fruit des activités de l'intelligence et de la volonté. Aussi, ne la demanderons-nous pas à l'enfance: elle est « agie » par ses sens et son imagination; nous ne la chercherons pas chez la jeunesse: elle est agie plus par les sentiments nouveaux qui s'éveillent à cet âge que par la réflexion. Sans doute, les comportements de l'enfance et de la jeunesse d'ici sont des plus intéressants en soi, mais ils ne concernent pas directement notre sujet.

C'est à l'adulte que nous nous adresserons: il a derrière lui des années de commerce avec les anciens; il a été en butte aux difficultés de la vie; son cœur et ses passions ont perdu de leur fougue; un certain équilibre entre les diverses facultés est réalisé en lui.

Choisissons des familles dont les aînés parmi les enfants ont atteint l'âge nubile (15 à 20 ans). Laissons de côté le souci quotidien du pain à gagner, pour ne regarder que les agissements de ceux qui portent la responsabilité de la vie. Etudions successivement la fondation d'un foyer; l'arrivée à la vie; la sortie de la vie.

I. La fondation d'un foyer

1. Préparation éloignée.

a) Le Houédah n'attend pas la puberté de ses enfants pour s'occuper du choix de son futur gendre ou de sa bru. Depuis des années, le père et la mère, les anciens et les anciennes examinent les jeunes gens et jeunes filles de leur entourage. Leurs yeux s'arrêtent de préférence sur ceux et celles qui offrent les apparences les plus prometteuses de fécondité (absence de maladies, d'infirmités, physique florissant; la question beauté

même le malheur pour rappeler à l'ordre celui qui mettrait une négligence grave dans l'accomplissement de l'Œuvre.

Par contre, aucun moyen plus assuré d'être chaleureusement reçu dans la Terre des Vivants que le dévouement sans faiblesse à la Cause commune.

Sera-t-il permis à ce propos d'évoquer le souvenir du Père des Croyants et de son exultation lorsque Dieu promit de multiplier sa descendance comme les étoiles du ciel et les grains de sable du rivage (Gen. 22-27).

Il faut parler du « Sein Houédah » comme on parle du Sein d'Abraham.

N'y a-t-il pas dans ce sein une tendresse, une piété semblable à celle que nous révèle le texte de saint Luc XVI, 27: « Je te supplie, père (il s'agit de tes enfants, de ta chair) d'envoyer Lazare chez ceux de la maison de mon père... (il s'agit de ma chair).

Ici comme là, à des millénaires dans le temps et des milles dans l'espace, pas de cloison étanche entre les Terriens et les Trépassés; mais entr'aide, union, communauté de fin.

n'occupe qu'un rang secondaire). Aucune difficulté ne s'oppose à leur enquête: c'est le règne du nu ou du presque-nu, très différent du nudisme. Le premier est commandé par une conception de dévouement à la vie et de jouissance relativement saine; le second, par une conception d'asservissement de la vie à une jouissance prise pour fin en elle-même. Le premier se montre soucieux de génération; le second souvent n'exhibe que dégénérescence et dégradation.

b) L'examen aura porté également sur la qualité travail, assuiduité et adresse à la pêche ou dans les travaux des champs chez le jeune homme; assiduité et savoir-faire chez la jeune fille relativement à la préparation des aliments, tenue de la maison, commerce. Ce dernier point est des plus importants, car c'est en fréquentant les marchés que la femme apporte sa contribution à l'œuvre familiale.

c) La conduite des jeunes, à l'égard des anciens (respect et obéissance ne manqueront pas d'entrer en ligne de compte).

De plus, une certaine stabilité de sentiments, une certaine tenue morale sera exigée: les coureurs et les coureuses seront ordinairement éliminés par le fait même. En méprisant les règles de la vie, ils se sont mal préparés à la propager.

Qualités physiques, qualités de métier, qualités morales essentielles examinées, les préliminaires sont terminés; mais non les soucis.

2. Préparation prochaine.

Examen des éléments familiaux. — Chaque mariage introduit un élément vital nouveau dans les familles qui s'allient. D'où la nouvelle question: « N'y aurait-il pas dans cet apport quelque germe de corruption? ou même quelque menace de mort ?

C'est pourquoi, aucun mariage ne sera contracté sans que les familles aient passé en revue les relations des ancêtres, ainsi que les rapports du présent.

De même, il faudra porter son attention sur ces autres serviteurs de la vie que sont les fétiches.

a) Eléments familiaux ancestraux. Y eut-il entre les aïeux des discordes, des différends ? Ont-ils été apaisés avant leur décès ? N'y aurait-il pas en ce moment même des raisons d'éviter l'union projetée, raisons qu'eux seuls connaissent ?

Il faudra donc les consulter par l'intermédiaire du devin. Passer outre serait s'exposer à encourir leur vindicte.

b) Eléments familiaux actuels. Existe-t-il actuellement entre les familles de ceux qu'on pense unir, de la mésentente, de la haine ? S'il existe quelque cause de désaccord que ce soit, il faudra s'efforcer de tout apaiser. Un mariage qui se ferait sous le signe de la discorde porterait dans son sein un germe d'instabilité et même de mort: la parenté permettrait d'approcher plus facilement son ennemi et de lui nuire, surtout par le poison déposé discrètement dans les aliments ou la boisson.

Il peut exister des empêchements de même genre pour des raisons d'inimitié entre clans ou entre tribus. Dans ce dernier cas, le chef interviendra.

c) Eléments supranaturels. Pour comprendre ce nouveau genre d'influences, il faut se souvenir que les fétiches sont les serviteurs du Grand-Roi pour ce qui a trait à la vie. C'est par eux que l'être humain fait son apparition dans le monde et reçoit pour ainsi dire sa pré-destination.

Chacun n'a pas le droit de suivre sur terre la voie qui lui plaît: il doit suivre le chemin qui lui est imposé d'En-Haut sous peine de faillir à sa mission.

La connaissance de cette pré-ordination est donc de nécessité vitale. Aucun mariage ne se fera sans que le devin ait été appelé pour demander l'avis des fétiches.

Dans ce but, celui-ci aura recours à des figures symboliques. Il tirera au sort, par ses noix, celle qui doit indiquer la route que le consultant devra suivre.

Admettons que le sort ait désigné la figure « crapaud ». Le devin parlera au consultant à peu près en ces termes: « Le crapaud vit au bord des eaux et là seulement peut développer au mieux son espèce. Tu demeureras donc auprès de la lagune ou de la mer si tu veux que ta progéniture égale en abondance celle du crapaud et que son nom retentisse partout comme le cri de cet animal dont la musique, les soirs de pluie, assourdit les oreilles des lacustres ». (C'est un résumé, avec nos expressions, mais exact quant au sens des paroles d'un ancien devin à propos d'un cas vécu.

Supposez maintenant un jeune homme dont la destinée doive s'accomplir loin des eaux: incompatibilité de fortune entre lui et la jeune fille « lacustre ».

Il se pourra que la « voie » de tel jeune homme très noir soit déclarée inaccordable avec celle d'une jeune fille au teint plus clair... Empêchements, si j'ose dire, de droit supranaturel.

Il existe aussi une certaine « parenté supranaturelle » qui ne permet pas à ceux qui sont nés sous la même étoile de contracter mariage entre eux.

De tels exemples pourraient être multipliés ; qu'il suffise d'en avoir montré le genre.

3. Les fiançailles.

Les premiers obstacles naturels et supranaturels ont été heureusement surmontés : voici donc le moment du mariage ! Détrompez-vous ; nous en sommes peut-être encore à des années. Du moins nous approchons des fiançailles.

a) Conseil de famille. Les deux familles conviennent d'un jour. Tous les anciens et anciennes des deux « gens » seront invités et présents. La famille du jeune homme apportera des cadeaux : un certain nombre de bouteilles de liqueurs (une douzaine en moyenne) autour desquelles se scellera l'acceptation du mariage projeté.

La réunion durera de longues heures, toute une journée peut-être ; on se séparera en titubant, en gesticulant, avec de grands éclats de voix... Crapule ? Mais non ; l'heure si longtemps attendue, si péniblement préparée, est enfin arrivée... On est heureux, on dépasse les limites de la tempérance chrétienne en milieu païen... Des scènes semblables se produisent sous tous les cieux !

Mais, que s'est-il passé pendant ce long palabre ?... On a débattu les conditions auxquelles la jeune fille serait cédée : il y a deux ou trois ans, j'aurais parlé de marché ; aujourd'hui, j'emploie le terme contrat ; il est plus juste.

b) Prestations du fiancé. Que peut-on bien exiger en ce pays ?

Le fiancé devra travailler dans les champs de son beau-père, si celui-ci en possède ; l'aider dans la réparation ou la construction de ses habitations, des barrières qui les enclosent ; tisser ou réparer les éperviers dont il se sert pour la pêche ; payer les impôts de ses beaux parents ; élever une case pour sa future.

En cas de funérailles, il participera aux dépenses pour une forte part. La fille qu'on lui laisse est une richesse de vie ; elle se paie en travaux de valeur vitale.

J'ai parlé du nécessaire. il y a le surcroît qu'il se gardera bien d'oublier: c'est le nécessaire du cœur.

A sa belle-mère, il donnera du poisson ou des fruits de ses champs ; il lui offrira un mouchoir de tête ou quelque fanfreluche.

A sa fiancée, il fournira des cadeaux de même genre, mais plus nombreux. Il y ajoutera des bracelets, boucles d'oreilles, jolis pagnes, flacons de parfum, poudre de riz...

Elle, de son côté, s'efforcera de plaire à son fiancé en flattant son palais par des mets préparés de sa propre main à son intention et des friandises.

c) Relations conjugales. Lorsque la grosse part des prestations prescrites aura été fournie, les futurs recevront la permission de se connaître, comme cela se faisait dans le peuple juif. Et nous voici choqués... Rien de plus normal cependant aux yeux du Houédah, parce que commandé par la vie.

L'infécondité, ne l'oublions pas, est cause de légitime divorce... et, un divorce, même légitime, ne se produit jamais sans susciter de longs différends, suivis souvent d'animosité, de haines, de désirs de vengeance et les colères allumées par le feu des intérêts vitaux sont parfois terribles dans leurs conséquences. Il faut en éviter le plus possible les occasions en vue de la génération présente et des générations futures. Les enfants, nous l'avons remarqué, subissent le contre-coup des fautes ancestrales. Les Juifs le pensaient ainsi. L'Eglise nous affirme que la faute du premier Père de l'Humanité retombe sur tous ceux qui naissent de lui.

Mais, objectera-t-on, l'infécondité est très rare ; l'explication ne vaut pas d'une manière générale.

Distinguons: l'infécondité totale naturelle est presque inexistante ;

l'infécondité totale provoquée, involontairement sans doute, est plus fréquente ;

l'infécondité temporaire, avant le mariage ou même après le mariage, est très fréquente.

Elle se manifeste soit sous forme de stérilité complète, pendant des mois, des années même, soit sous forme d'avortements répétés. Les causes ordinaires en sont: le paludisme, les maladies vénériennes héréditaires ou contractées personnellement, souvent de simples métrites tirant en

longueur par manque de soins hygiéniques appropriés. C'est ainsi que les apparences physiques les plus engageantes se révèlent trompeuses, pour des périodes plus ou moins longues.

Cette expérience de la vie a rendu le Houédah d'une prudence extrême. Avant de regarder l'alliance comme définitive, il veut voir de ses yeux qu'en fait elle est capable de produire et d'amener à maturité son fruit. Au moment où les familles auront la certitude que les fiancés sont des êtres complets, il pourra être question de mariage, non sans nouvel apport de liqueurs, fourniture d'une mallette, de pièces d'étoffe, de bijoux: dot de la fiancée, qui sera conduite à sa nouvelle demeure, sans cérémonies.

Il arrivera souvent qu'elle demeurera à la maison de ses parents. C'est là que son mari viendra la voir; c'est là qu'elle enfantera et la case des beaux-parents peut devenir la case du gendre pendant des années.

d) Complications. Le cas envisagé ne comportait pas de complications; mais reprenons-le au moment où les relations deviennent permises.

Une lune a passé... le sang n'a pas tari... c'est normal. Deux lunes, trois lunes..., pas de changement. « Elle » commence à s'inquiéter. Encore un peu et l'inquiétude gagne les mères qui n'ont pas vu « les signes »... et c'est le tour des pères et des anciens et anciennes du clan.

Des médicaments sont administrés: infusions de feuilles, de racines ou d'oignons, lotions, onctions...

S'ils se montrent inefficaces, on recourra au « grigritien » qui, à prix d'argent, fournira des poudres magiques, des cordelettes, des chaînettes, etc...

En cas d'échec, il faudra s'adresser plus haut. Le grigritien a pouvoir contre les génies malfaisants, mais ne peut rien contre les ancêtres ou les fétiches. Le devin entrera en jeu et fera connaître si la stérilité doit être attribuée à la vindicte d'un ancêtre ou à la colère d'un fétiche. Il prescrira, suivant la réponse, des cérémonies ou des sacrifices appropriés, même l'entrée de la jeune fille ou du jeune homme dans le « séminaire fétiche » pour être associés au service « sacerdotal ». En désespoir de cause, les plus renitants à l'évangélisation se résoudront à venir trouver le Père.

Ces démarches réitérées peuvent coûter très cher, si cher que les familles en seront réduites à contracter des dettes, à engager leurs instruments de travail, parfois un membre de la famille. Tous ces sacrifices seront consentis en vue du bien supérieur: la vie.

De telles démarches ne manqueront pas de se reproduire si, au cours de la grossesse, se présente quelque danger.

Si tous les recours naturels et surnaturels ont été épuisés en pure perte, la séparation aura lieu: les dépenses du fiancé devront être remboursées.

Le mariage aurait-il été conclu avant l'accouchement ; celui-ci prématuré, suivi de la mort de l'enfant... puis de nouvelles conceptions jamais menées à terme... le mariage se rompra légitimement.

Les conséquences de tels événements ? Une jeune fille dans la honte (la faute lui est toujours imputée jusqu'à preuve du contraire et l'on a souvent raison)... un jeune homme qui, au lieu d'être père, doit recommencer de longues démarches en vue d'une nouvelle union... d'eux familles appauvries, peut-être brouillées pour des générations toutes conséquences défavorables à la vie.

II. L'arrivée à la vie

1. Protection de l'enfant à naître.

Dès que la grossesse est certaine et peut être devinée par des tiers, la femme doit éviter tout contact avec ceux qui ne sont pas *de même sang.*

Va-t-elle puiser de l'eau ? Elle ne pourra pas demander à un étranger à sa famille de l'aider à soulever sa jarre.

Vend-elle des marchandises ? Elle ne pourra recevoir de la main d'un étranger, même ami, l'argent qui lui est dû. Celui-ci devra le jeter à terre et la femme l'y ramassera.

Aucune personne — homme ou femme — ne pourra toucher à sa natte, à son tabouret, aux objets dont elle se sert, sous aucun prétexte.

Aussi, la petite natte qu'elle étend dehors pour s'y asseoir sera-t-elle roulée et remisée, dès qu'elle ne servira plus.

Le petit tabouret qu'elle emploie portera une cordée de cauris à l'une de ses jambes pour montrer que l'usage en est interdit.

Si quelqu'un a touché par mégarde à ses ustensiles, elle ne pourra plus les utiliser. Ils serviront à d'autres membres de la famille ; on lui en achètera de neufs.

Si quelqu'un y avait touché, le sachant et le voulant, les ustensiles lui appartiendraient ; mais il devrait obligatoirement fournir l'argent nécessaire à en procurer de nouveaux.

Pourquoi ces défenses ? Il est possible qu'elles soient destinées à préserver la femme grosse des maléfices de ses ennemis, mais ce n'est pas suffisamment prouvé encore.

La raison que l'on m'a fournie est la suivante: « Les ancêtres l'ont ordonné ainsi et il faut l'exécuter sous peine d'exposer la mère ou l'enfant à la mort. »

Les parents, l'aînée des femmes du clan surtout (la *Tassinon :* la tante) instruiront la future mère des lois des ancêtres et la rappelleront à l'ordre si elle y manque.

2. Autour de la naissance.

Les mois ont heureusement succédé aux mois, les difficultés de toutes sortes ont été surmontées grâce aux fétiches et aux ancêtres ; le fruit arrive à maturité. L'heure est toujours sérieuse, même dans ce pays où les filles d'Eve portent plus allègrement la punition originelle.

Aussi, la représentante du pouvoir de produire la vie, la Tassinon, se rendra-t-elle devant le fétiche de la famille pour lui demander un heureux enfantement.

Puis elle versera de l'eau à terre pour demander aux ancêtres leur secours afin que tout se passe dans la paix. (L'eau froide est le symbole de la paix, comme l'eau-de-vie est le symbole de l'ivresse qui donne de poursuivre les ennemis avec fureur).

Si le jour de l'enfantement se fait attendre ou si le travail de l'accouchement se prolonge, elle redoublera ses prières aux uns et aux autres.

Puis elle conférera avec le plus âgé du clan, sur ce qu'il faut faire. Ordinairement, ils concluront que la femme a dû transgresser les défenses et que les aides de la vie sont mécontents et le font sentir.

Ils appelleront alors tous ceux des deux familles et s'en iront devant le fétiche du clan. Ils commenceront par nettoyer les alentours du fétiche ou de sa case ; puis l'Ancien s'assiéra alors que la Tassinon se prosternera et demeurera à genoux ; les autres font cercle. La Tassinon a apporté une noix de Kola, formée de quatre quartiers, qu'elle divise. Puis elle les enferme entre ses deux mains et se tournant vers l'Ancien lui demande s'il faut lancer la noix. Sur son ordre, elle jette à terre les morceaux. Si deux d'entre les quartiers présentent l'extérieur vers le ciel et deux autres leur intérieur, c'est le signe que le fétiche est peu fâché et que l'on peut s'en aller tranquillement après l'avoir remercié.

Si, au contraire, un seul quartier est tourné différemment, c'est qu'il y a une « parole », le fétiche n'est pas content, mais il parle en « parabole », d'une manière cachée ; il a pitié de son enfant et n'ose pas l'accuser.

Alors la Tassinon le prie d'oser dire ce qu'il y a. Elle lui rappelle que celui ou celle qui a donné la vie ne tue pas son enfant. Djivi mou wouna viô.Puis elle commencera à insulter la désobéissante si elle est présente, sinon le père ou la mère de celle-ci en leur disant: « Voyez, vous avez mal élevé votre enfant, mal veillé sur elle ; elle n'a pas observé les prescriptions et maintenant voilà où nous en sommes réduits ».

Tous alors se mettent à genoux, le front dans la poussière, même l'ancien, et demanderont pardon, puis la Tassinon jettera à nouveau la noix.

Si la réponse n'est pas encore favorable, les supplications redoubleront et l'Ancienne dira: «Si votre fille vous offre un cabri, lui pardonnerez-vous » ? Le fétiche peut ne point exaucer encore. On lui promettra autre chose. Mais supposons que l'on n'obtienne pas de réponse favorable ; on soupçonnera que ce n'est point le fétiche qui est en colère, mais peut-être les ancêtres ; la noix parlera et si elle les désigne, les rites indiqués plus haut se passeront devant la maison des ancêtres.

Mais admettons que le fétiche se soit laissé apaiser, alors ce sont des démonstrations de joie et des remerciements. La Tassinon prendra dans un vase qui se trouve devant le fétiche un peu de l'eau qu'il contient toujours. Elle la tiendra dans sa bouche et la crachera sur le ventre de la souffrante et lui en fera boire un peu. C'est l'eau purificatrice.

Puis elle l'admonestera sévèrement: « Tu as méprisé les prescriptions, tu les as regardées comme des choses de rien. Tu vois maintenant comme tu as eu tort, dans quelle angoisse tu nous as mis tous et comme tu aurais pu mourir si le fétiche (ou les ancêtres) n'avaient pas eu pitié ! Ne recommence pas la prochaine fois ».

Et l'on rentre apaisé. Même si les douleurs se prolongent on a confiance: la noix a parlé. Les promesses faites seront accomplies consciencieusement.

Il peut se faire que tous aient la certitude qu'aucune défense n'a été transgressée ; ou la noix interrogée peut demander que l'on ait recours au devin.

Celui-ci sera appelé en hâte, afin que ses « noix » à lui désignent la cause pour laquelle le chemin ne s'ouvre pas.

Est-ce le fétiche, ou un ancêtre, ou un esprit maléfique qui le tient fermé ?

Si le groupe fétiche est indiqué, nouvelles consultations pour connaître quel fétiche agit, ses raisons d'agir ainsi, ce qu'il faut faire pour qu'il donne son laisser-passer à l'enfant.

La raison indiquée ordinairement par le fétiche est que l'enfant est né sous son égide, il faut qu'on le sache et que le nom de l'enfant rappelle son intervention.

On procéderait de même, si les « noix » avaient désigné le groupe ancêtres.

Dans les cas de maléfices le devin ou le « grigritien » agiront chacun à leur manière.

La délivrance opérée, la Tassinon ira rendre grâces aux fétiches et aux ancêtres.

3. La cérémonie du sel.

La femme qui vient d'accoucher est sujette à diverses défenses dont l'exécution est condition de santé et de vie pour elle et son enfant.

Pendant les premiers jours (7 si elle a mis au monde une fille, 9 pour un garçon) il lui est interdit de sortir l'enfant de la maison, de s'approcher des fétiches.

Elle ne pourra, pendant ce temps, jeter au dehors les débris de nourriture, de vases brisés, les détritus quelconques ; tout au plus lui sera-t-il permis de les balayer dans un coin.

Il lui est interdit surtout de manger du sel, de s'en servir pour apprêter ses aliments. C'est une pénitence que la Loi des ancêtres impose : dure pénitence, car le noir est très friand de sel.

Elle donne occasion à la cérémonie appelée « Djédhadha », c'est-à-dire « emprunt du sel » : cérémonie d'enseignement qui apprend aux nouvelles générations à vénérer les fétiches et les ancêtres, à leur garder reconnaissance et confiance.

Pour la comprendre, il faut savoir que le sel est l'un des plus grands bienfaits dont les fétiches aient favorisé les Houédahs.

Ce sel se trouve sous deux formes : le sel noir et le sel blanc. Il est produit par un mélange de sable et de boue sous l'action de la rosée. Le sel noir est le premier sel mangé par les ancêtres : simple sable salé et impur, d'où sa couleur.

L'autre est le produit du savoir faire des ancêtres ; ils sont arrivés à l'extraire du sel noir par leur sagesse « nougnangan » c'est le « sal sapientiae », si je puis dire. Aussi rappelle-t-il cette sagesse des anciens et le grand trésor dont ils ont enrichi leur race : voilà pourquoi, il faut qu'on se le dise de père en fils.

Ces quelques mots peuvent suffire à l'intelligence de la cérémonie dont voici les points essentiels.

La veille du 7e ou du 9e jour, la Tassinon prend un vase brisé (les ancêtres se servaient pour ramasser le sel de débris de vases en terre) et va « emprunter », au rivage ou dans un marécage, un peu de « sable à sel ». Autrefois, on déposait à sa place deux cauris. Elle le place sur le toit de la maison afin de le soumettre à l'action de la rosée.

Le matin venu, avant le lever du soleil, commencera la cérémonie: c'est avant que le soleil ait « séché » la rosée que les ancêtres prélevaient le sel aux endroits où ils le préparaient.

La Tassinon fait l'appel des ancêtres. Elle se tient sur le seuil qui donne accès dans la cour de la maison. Elle verse de l'eau dans la cour et appelle tous les ancêtres inhumés en ce lieu ; elle en verse à l'extérieur, sur le chemin, pour inviter tous ceux du clan qui sont morts au dehors, connus et inconnus.

Elle aura préparé des carpes fumées, de l'huile de palme et du sel purifié ; ainsi qu'un petit foyer composé de trois petits blocs de terre pétrie.

Un petit feu est allumé et le vase brisé descendu du toit, est placé sur le trépied.

La mère est appelée. Au seuil de la maison, elle avancera le pied 7 ou 9 fois et le retirera de même, puis elle avancera vers le foyer, tenant son enfant.

La Tassinon lui présentera un peu de poisson fumé oint d'huile de palme assaisonné de sel noir (sel des fétiches), lui en touchera 7 ou 9 fois les lèvres ainsi que celles de l'enfant, puis la mère le mangera.

Elle agira de même avec un peu de poisson assaisonné de « sel sapientiae » (sel des ancêtres).

A partir de ce moment, la mère peut sortir avec son enfant dans la cour et assaisonner de sel tous ses aliments.

4. La présentation aux fétiches.

La femme Houédah qui a enfanté est dans un état d'impureté qui dure environ trois mois. Ce n'est pas que l'acte d'enfanter soit regardé comme mauvais — il est permis d'enfanter auprès des fétiches ou des ancêtres —, mais la femme délivrée, fétiches et ancêtres s'éloignent d'elle, de sa souillure. Aussi n'aura-t-elle le droit de porter que de vieux pagnes ;

elle ne pourra se rendre à la lagune pour s'y laver que par des chemins détournés ne côtoyant aucun fétiche.

Elle n'a plus le droit de se rendre au marché. Voudrait-elle y vendre, personne n'achèterait ses produits: elle est souillée. Ecraser le maïs, cultiver ses champs, tous les travaux extérieurs lui sont interdits: elle est souillée.

Par contre, elle sera tout entière à son enfant pour l'allaiter, le laver, l'oindre, lui étirer les bras et les jambes, les tordre pour assouplir les articulations. Elle vit et travaille pour son enfant et pour elle.

Vers la fin du troisième mois une cérémonie d'un beau symbolisme la rétablira dans tous ses droits; c'est le *Vôdounkon*, la présentation au fétiche. La voici dans ses grandes lignes.

Le conseil de famille en a fixé la date. Au jour convenu anciens et anciennes, jeunes gens et jeunes filles s'assemblent. La Tassinon préside. Il y a des variantes non essentielles suivant les clans.

On a préparé pour la fête des boissons et des mets (poissons, crevettes, haricots, maïs, huile de palme) en abondance.

Dans une corbeille on aura déposé des pagnes neufs, des ornements, une houe, deux pierres à écraser le maïs, des noix de palmier à huile, des graines d'arachides et de maïs.

Tout est prêt. La Tassinon entraîne la mère vers le fétiche et tous suivent apportant ce qui a été préparé.

Devant la case du fétiche paternel on s'arrête. (Cette cérémonie ne se fait pas toujours). La Tassinon prend la mère par les deux mains; ensemble elles avancent 7 ou 9 fois le pied vers le seuil de la case et le retirent de même. La permission d'entrer obtenue, elles se prosternent devant le fétiche, lui offrent sa nourriture préférée et de l'alcool, le priant de bénir la cérémonie, qui se continuera dans la cour de la maison.

La Tassinon étend une natte neuve en jonc. Elle doit rappeler que le jonc est un don du fétiche, don lié à celui du sel, car les ancêtres pour conserver le sel préparé n'ont trouvé autre chose que ces joncs dont ils tissaient de petits sacs où ils enfermaient le précieux condiment.

Elle est neuve: symbole de la purification qui commence pour la mère.

L'ancienne prend les deux mains de la mère: ensemble elles touchent du pied la natte rituellement et la mère y est assise. Son enfant lui avait été enlevé. Il lui est remis alors, après lui avoir été présenté 7 ou 9 fois.

C'est la famille, représentée par la Tassinon, qui confie « officiellement » à la mère le membre qu'elle lui a enfanté.

Deux petits tas de terre sont alors préparés devant la natte par la Tassinon ; de la nourriture y est déposée pour les ancêtres.

L'Ancienne prend un vase d'eau , en verse devant elle et derrière elle pour l'appel des défunts du lieu et de l'extérieur.

Et maintenant que toute la famille est assemblée sous les yeux du fétiche, la réintégration de la mère dans ses droits et l'initiation de l'enfant aux droits propres à chacun, va se faire toujours symboliquement.

La Tassinon, prend de l'écorce de baobab et y dépose l'enfant. C'est que les ancêtres n'avaient autrefois que cette écorce pour couchette. C'est elle qui les préservait de la saleté et des insectes du sol. Aussi les générations nouvelles doivent-elles savoir la reconnaissance due à ce bienfaiteur de leurs aeïux et se garder de la brûler jamais.

La Tassinon prendra maintenant deux colliers tirés du limbe de jeunes pousses de palmiers à huile, finement découpés et elle les passera au cou de la mère après les lui avoir présentés 7 ou 9 fois ; de même pour l'enfant. Ce sont les premières parures que portaient les ancêtres ; c'est aussi le droit de se parer qui lui est accordé.

De l'eau lui est offerte, de la pâte de maïs avec de l'huile de palme, des haricots, des crevettes ; la Tassinon touche les lèvres de la mère et celles de l'enfant et dépose chaque nourriture dans les mains de la mère qui l'absorbe. Rappel de ce que la bonté des fétiches leur vaut et de ce que la sagesse des ancêtres y a ajouté.

Toutes ces présentations se font 7 ou 9 fois ; je me dispenserai de le rappeler.

Elle peut maintenant se lever de sa natte, s'en aller dans une chambre voisine et s'y revêtir des beaux pagnes préparés, de ses ornements ainsi que son enfant.

Quand elle reparaît, la Tassinon la conduit dans un coin de la cour et les autres anciennes l'y accompagnent. La corbeille et son contenu y ont été apportés. L'aïeule s'en saisit et la présente à la mère et à l'enfant puis en touche leur tête.

Elle saisit les pierres, écrase entre elles des noix de palme, mange de l'amande ; les autres anciennes l'imitent, puis la mère.

La houe est saisie et présentée, puis la Tassinon s'en sert pour creuser de petits trous dans le sol et y déposer des graines de maïs, d'haricots, d'arachide ; vient le tour des plus jeunes tantes et de la mère.

Elle pourra à nouveau se livrer à la culture et son enfant est initié aux travaux de ses pères.

On revient vers le premier endroit où sont restés les anciens et la jeunesse. Ceux-ci s'enquièrent si tout s'est bien passé, si les graines ont bien levé, bien mûri, beaucoup fourni, si les crevettes étaient nombreuses dans la lagune et si la pêche a été bonne. Nouveau symbolisme: manière noire de souhaiter l'abondance à leur nouveau frère et d'exprimer la confiance en l'avenir, grâce à l'aide des assistants invisibles.

Puis chacun déposera dans les mains de la Tassinon son cadeau. Celle-ci, à genoux devant la mère qui s'est assise sur la natte, les prendra les uns après les autres, disant: «Un tel t'offre ceci..., etc.» et les lui remettra puis ce sera le repas en commun qui pourra se prolonger, comme beaucoup de repas dans les fêtes de famille.

La mère sera reconduite à sa maison. En route la Tassinon la fera s'approcher d'une pierre à écraser le maïs et par la « tradition » de la pierre supérieure lui donnera le droit de reprendre cette occupation; par la tradition d'une spatule elle recouvrera le droit de préparer de la pâte de maïs pour la vendre; par la tradition du balais, le droit de balayer à l'extérieur de sa maison.

La voici rétablie dans toutes ses fonctions et comblée de cadeaux.

Le lendemain, elle ne manquera pas, bien parée, avec son enfant, d'aller remercier tous les participants.

III. La sortie de la vie

Je ne m'étendrai point sur les soins, avant tout corporels, que la mère prodiguera à son enfant dans les circonstances ordinaires et qui redoubleront en cas de danger, de maladie. On les devine d'après ce qui a été dit et on ne peut en exagérer l'étendue, surtout dans les premières années.

Mais je ne puis passer sous silence les comportements du Houédah à la mort de l'un des siens. Je le prendrai en deux cas bien différents: cas de mort naturelle et cas de mort infamante.

1. Mort naturelle.

a) La maladie. Elle est grave; on se doute qu'elle pourrait appeler la mort. Remèdes, gris-gris, consultations, sacrifices, rien n'est épargné afin de retenir ce lambeau de la famille qui menace de la quitter.

b) La mort. Malgré les soins les plus empressés la mort a fait son œuvre. Immédiatement les pleurs commencent, non pas les pleurs individuels — bien qu'ils existent — mais les pleurs du corps social, de là ce caractère d'insincérité que nous leur trouvons. Aussitôt le devin consulte le défunt lui-même car « ses yeux se sont ouverts », il connaît ce qui se passe et qu'il ne pouvait voir pendant sa vie: c'est un voyant. Ce qu'il importe de savoir c'est s'il est mort naturellement ou si quelque ennemi l'a tué. En ce dernier cas, il s'agira de prendre des précautions pour préserver les vivants et venger le défunt.

Pendant ce temps, le corps est lavé; toutes les ouvertures sont bouchées, et il est placé sur une natte neuve, recouvert de ses plus beaux pagnes. On tuera un poulet, on oindra son front avec du sang et on y collera des plumes. C'est qu'il est devenu « esprit »; il ne se nourrit plus par la bouche, mais par la tête: manière d'exprimer que les morts ne mangent plus charnellement comme les vivants de la terre, mais d'une certaine manière « spirituelle ».

On fera cuire le poulet et on en déposera un petit morceau auprès de chaque épaule et de chaque pied du cadavre en lui disant: « Si tu es mort de mort naturelle prend force à cette nourriture et sois tranquille ». « Si tu es mort de la main d'un ennemi prends force pour le poursuivre; sonne la charge comme le coq dans son chant accompagne son ennemi partout; s'il mange, mange avec lui; s'il boit, bois avec lui ». (Boire ou manger avec un mort cause la mort).

Les parents et les amis viendront apporter leur sympathie et leur aide. Pendant ce temps un large tombeau sera creusé dans une belle chambre.

Au fond un cadre de planches formera une espèce de cercueil. Une natte en tapissera le fond; elle sera recouverte de pagnes sur lesquels le corps sera déposé. De nouveaux pagnes la recouvriront, une nouvelle natte, des planches fermeront le tombeau; une troisième natte abritera le tout et le sépulcre sera comblé.

Auparavant on y aura déposé de l'argent, afin que le défunt ait de quoi payer les droits de douane exigés pour entrer au Pays des morts; un peu d'alcool aussi, afin qu'il y trouve la forte colère dont il s'animera contre ses ennemis.

Un peu de nourriture sera déposée sur la tombe, au-dessus de la tête, ainsi qu'un peu d'argent; on ne le laissera pas seul de nuit, une lampe l'éclairera dans les ténèbres: lumière pour lui; réconfort pour les vivants

et cela durera jusqu'aux grandes funérailles, à moins qu'elles ne soient faites au temps de la mort.

c) Les grandes funérailles. Tous les parents et amis du défunt ont été avertis.

Au jour fixé, les anciens s'en iront en un endroit bien découvert ; ils verseront de l'eau vers les quatre points cardinaux et diront : « Vous tous qui êtes morts vers le levant venez aux funérailles ; vous qui êtes morts vers le sud, vers le couchant, vers le nord... » Un coup de fusil annoncera que ceux de l'Au-delà sont convoqués.

Les hérauts reviennent à la maison invisiblement accompagnés ; c'est pourquoi pour tous ces arrivants invisibles une grande jarre d'eau et de farine délayée aura été préparée et sera versée devant le seuil avant qu'ils le franchissent. Le tam-tam, les chants, les danses, les repas funèbres se succéderont pendant plusieurs jours. Vraie fête de famille où les vivants sont heureux de se retrouver après des années, où l'on oublie la douleur de la séparation dans la joie du revoir, dans la communion avec les ancêtres.

Que certains excès d'intempérance se glissent à l'ombre de ces hautes pensées, rien que de naturel. Songeons à certains dîners d'enterrement chez nous, et nous nous garderons de blâmer trop fort ; nous admirerons plutôt les nobles sentiments que suscite un tel culte des défunts, une telle communion avec les vivants et les voyants de l'au-delà.

2. Mort infamante.

Je terminerai cet article par un tableau terrible, mais qui n'en montrera que mieux l'attachement du Houédah à sa propre chair, ainsi que le rôle des fétiches, comme vengeurs de l'atteinte à la vie ou à ses biens.

La mort naturelle avait amené de la tristesse, mais aussi de la joie, du réconfort.

La mort infamante entraîne une tristesse sans consolation, la frayeur, la honte et l'appauvrissement.

Il est impossible de décrire la peur qui s'empare d'une famille lorsque l'un des membres, malade, présente les signes d'une mort non-naturelle : délire, visions effrayantes, convulsions...

Remèdes, gris-gris, consultations des devins les plus réputés, rien n'est épargné ; il s'agit d'empêcher sa propre chair d'être profanée, privée de sépulture honorable, séparée de l'assemblée des justes de l'Au-delà

pour être réunie aux malfaiteurs dans des lieux inférieurs (une espèce de Schéol).

On tâche d'écarter du moribond tous les étrangers qui pourraient dénoncer aux féticheurs les signes qu'ils ont remarqués.

Impossible de décrire le tremblement qui s'empare d'un village entier lorsque le fétiche Hêbiôssô approche.

Pour de telles circonstances Hêbiôssô entre dans la tête d'un chef féticheur le Hounso (littéralement: cheval du fétiche; convoyeur du fétiche) ministre visible de l'esprit invisible qui agit en lui et parle lui.

Celui-ci, le visage barbouillé de sang avec lequel des plumes ont été collées, abrité sous un grand parasol bariolé emblème de son autorité, vêtu d'ornements somptueux (pour le pays), portant des ossements humains attachés à ses flancs, un sceptre à la main, s'avance accompagné d'un interprête (Adjôkpô) couvert de gris-gris et d'ossements, un grand coutelas à la main, entouré de féticheurs et de féticheuses tous chamarrés, dansant, tambourinant, chantant, acclamant leur fétiche, portant aux nues son nom et sa puissance.

Aussi, tout le monde s'enfuit-il, les portes des maisons se ferment; les victimes d'un deuil récent se regardent avec terreur; tremblent aussi ceux qui ont quelque crime à se reprocher; même ceux dont la conscience est tranquille craignent, car « qui connaît toutes ses fautes » et le fétiche sonde les cœurs et les reins.

Le Hounso et son escorte s'avancent jusqu'au lieu du tribunal fétiche. Le chef du village est appelé. L'Adjôkpô lui demande: « Rien ne s'est-il passé dans ton village ». — Non ! — Fais bien attention; ne mens pas; je sais qu'il y a eu de l'anormal. — Toi, tu connais tout; moi, rien. Si tu sais vraiment quelque chose veuille me le dire; je ne refuse pas de faire justice. — Un tel n'est-il pas mort ? — Oui ! — C'est moi qui l'ai tué. — Je ne savais pas; je n'avais pas vu tes signes. — Fais appeler ses parents.

Un envoyé amène ceux-ci. Ils arrivent tremblants, la mort dans l'âme, pendant que ceux qui épiaient derrière les fenêtres commencent à respirer un peu.

L'interprète reprend: « Un tel n'est-il pas votre fils ? — Oui ! — N'est-il pas mort ? — Oui ! — Ne portait-il pas mes signes ? — Nous n'avons rien remarqué. — Comment ? il a prononcé telles paroles, craché du sang, etc... Devant de telles révélations les parents sont atterrés et le fétiche de dire: « C'est moi qui l'ai tué, pour tel crime (vol, empoisonnement...), je réclame son cadavre ».

Les parents demandent de pouvoir réfléchir un peu. Le conseil de famille est assemblé. Deux groupes: les vieux qui ont l'expérience de ces choses et savent qu'il faudra passer par là; les jeunes, bouillants qui parlent de résister par la force et le font parfois, si bien que de nouveaux deuils s'ajoutent au précédent.

On décide de livrer le corps; mais on demande que l'enlèvement se fasse de nuit pour éviter un surcroît de honte.

Le corps est alors enlevé par l'entourage du fétiche et emporté dans l'enclos réservé à de telles cérémonies. A l'endroit de l'expiation on a élevé une claie; avant d'y poser le cadavre, celui-ci est traîné par les pieds autour de la cour intérieure. Le Hounso le suit et lui marche sur la tête et le frappe de son sceptre, ainsi que les principaux de son entourage. Quand on a fait 7 ou 9 fois le tour au milieu de tam-tam, chants et danses, le cadavre est posé sur la claie où il restera 7 ou 9 jours à pourrir.

Au dernier jour, tous les féticheurs et féticheuses de la région seront réunis (il y en a parfois des centaines). A quelque distance du cadavre on installe une marmite en terre cuite; on y verse de l'huile de palme, un peu de sang de poulet dont on le barbouille, puis le feu est allumé sous la marmite: symbole de la destruction du cadavre par le feu.

Tam-tam, chants, danses accompagnent les rites divers dont je ne décris que l'essentiel.

Bientôt l'huile prend feu et des flammes s'élèvent comme d'un bûcher. Alors tous s'approchent étendent les mains et attirent le feu vers leur poitrine, car c'est un feu purificateur, fortifiant et préservant de chutes semblables à celle du condamné.

A ce moment, beaucoup viennent déclarer des fautes cachées, apporter même des ossements de morts frappés par le fétiche et dont les signes avaient pu être cachés: si grande est la terreur engendrée par une telle cérémonie.

On sait qu'en un tel jour, il y a, malgré tout, place pour une certaine miséricorde. Tous ces pécheurs seront taxés et devront payer immédiatement leur rachat.

Encore un éclair de pitié au milieu de cette terrifiante justice. Tous ceux qui ont été victimes d'injustices de quelque nature que ce soit viennent au fétiche avec deux poulets et peuvent lui exposer leurs doléances.

Cette cérémonie terminée, la tête du cadavre est coupée et emportée dans le « couvent » fétiche où elle s'ajoutera à quantité d'autres et servira d'avertissement salutaire à tous ceux qui pénétreront dans l'enclos.

Les restes du corps ainsi que la claie et tous les accessoires qui ont servi à l'expiation sont jetés dans un creux et recouverts de terre.

Les biens du défunt sont devenus la propriété du fétiche. Ils peuvent être achetés, cependant, par la famille, mais avant d'en reprendre possession ils devront être purifiés par les féticheurs afin d'en enlever la malédiction dont ils ont été frappés.

* * *

J'ai essayé de montrer en exercice vital la conception que le Houédah se fait de la vie, de sa mission, de celle des ancêtres et des fétiches, du rôle du sacerdoce et des devins. J'ai omis beaucoup de faits qui parleraient le même langage, car il m'a semblé que ceux-ci étaient suffisamment révélateurs.

Ouidah (Dahomey).

JOSEPH MONNEY.

1° On m'a objecté: « Si le fétichisme est ce que vous dites, pourquoi le combattre ? Et cependant, de l'avis de tous les missionnaires, il doit disparaître ».

Je réponds d'abord qu'il faut distinguer entre le fétichisme et l'exploitation de l'idée fétichiste.

Le fétichisme dont on parle d'habitude — parce que le plus visible — n'est que l'exploitation, par des frottés de civilisation, de la profonde foi populaire, à des fins de lucre et de sujétion allant jusqu'à l'esclavage. Le sujet sera traité plus tard.

Ensuite, même si le fétichisme est ce que j'affirme, il doit disparaître; mais non pas sans qu'on ait essayé de tirer parti du vrai qu'il renferme, des sentiments pré-chrétiens dont il peut témoigner.

Se servir de ces « antennes » délicates qu'il tend vers l'Evangile, ne serait-ce pas un moyen plus efficace d'atteindre rapidement et profondément le cœur du Noir.

2° Les jugements qui seront portés au cours de ces premiers articles ne doivent pas être pris pour des jugements de valeur absolue. Je tâche de montrer la mentalité du Houédah telle qu'elle est, et qu'il la juge lui-même.

Ses déficiences seront reprises en leur temps.

Le voyageur chérubinique: Epigrammes et flèches spirituelles[1]

I

Le fleuve du réel se trouble dans sa course :
Va donc, Homme ! et ne bois qu'à la Première Source.

II

Deviens essentiel, car ce monde a son heure :
L'accident se dissout et l'Essence demeure.

III

Je ne possède pas la part que je possède,
Et je possède tout sitôt que je la cède.

IV

Le monde a l'horizon que notre âme lui prête,
Et tout cesse de fuir sitôt qu'elle s'arrête.

---

[1] Angelus SILESIUS, de son vrai nom Johann SCHEFFLER, né à Breslau, en 1624, d'une famille noble, originaire de Pologne, docteur de l'Université de Padoue, médecin privé du duc Sylvius Nimrod de Wurtemberg-Oels, puis, en 1654, de l'empereur Ferdinand III. Luthérien d'éducation, attiré plus tard par les doctrines de Weigel et de Bœhme, il se convertit au catholicisme en 1653. Il est ordonné prêtre en 1661, et meurt à Breslau en 1677. — Connu par ses pastorales *Les saintes joies de la Psyché éprise de Jésus*, et son recueil d'épigrammes spirituelles en 6 livres: *Der cherubinische Wandersmann*, publiés quatre ans après son entrée dans l'Eglise catholique. Il fit paraître encore pour répondre à ses adversaires plus de cinquante-cinq écrits polémiques et apologétiques, parmi lesquels un *Augustinus-Lutherus* qui relève les différences séparant les Pères de l'Eglise des Réformateurs. Les

V

Tu te prends aux filets que toi-même tu tends,
Ton désir fait l'espace et ta hâte le temps.

VI

Tu te retiens toi-même en ces liens étroits :
Sur un cœur qui n'a rien le Destin perd ses droits.

VII

Il est né, l'Enfant-Dieu, mais il faut qu'Il renaisse
En toi, pour te donner Sa divine Jeunesse.

VIII

En vain pour toi Jésus reçut le coup de lance,
Si l'amour ne te fait la même violence.

IX

Rien n'y résiste, il faut que Dieu même y consente,
C'est le simple désir de la Femme innocente.

X

La gloire de Marie est la sienne et la mienne,
Noël intérieur, fête quotidienne !

XI

De mes heures chacune est l'éternel Midi
Où dans son verbe saint, Dieu m'engendre et me dit.

XII

Ce qu'on appelle mort n'est que métamorphose :
Dieu ne se repent pas d'avoir créé la rose.

---

historiens de la littérature allemande sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître en lui l'un des plus grands poètes religieux de l'Allemagne. Les sources de son inspiration doivent être cherchées dans les mystiques allemands du XIVe siècle. Le *Roseau d'Or* (4e no de Chroniques) a présenté quelques fragments du *Voyageur chérubinique,* précédés d'une introduction de Marcel Brion. Nous donnons ici d'autres fragments de ce même recueil traduits par un ami qui ne veut point sortir de sa retraite.

XIII

Dans la clarté de Dieu, rien de laid, rien d'étrange,
La grenouille est aussi parfaite que l'archange.

XIV

Dieu comprend l'un et l'autre et le trouve aussi beau :
Le chant de l'alouette et le cri du corbeau.

XV

La rose dont tu vois l'éclatante naissance,
Elle a toujours fleuri dans l éternelle Essence.

XVI

Je sais une belle eau que la clarté sature
Aussitôt que plus rien ne trouble sa nature.

XVII

Si ton âme a gardé son ordre essentiel,
Tu vois dans son cristal tous les secrets du Ciel.

XVIII

La chute, c'est l'excès ; le vol, c'est l'équilibre ;
Qui vise juste est fort, qui pèse juste est libre.

XIX

Ne dis rien. Ne fais rien. Et Dieu te fera voir
Plus de bien que jamais tu rêvas d'en avoir.

XX

Sans crainte, ni péché, ni doute, ni souci :
Chaque fleur est témoin que l'on peut vivre ainsi.

XVI

L'homme en vain s'examine et prétend s'explorer :
Il faut ne voir que Dieu pour ne plus s'ignorer.

XXII

Chacun de nous est seul avec Dieu : quoi qu'il fasse,
L'autre n'interrompt pas l'éternel face à face.

XXIII

Dieu m'invite et m'appelle et s'attache à mes pas :
Tout est perdu pour Lui si je ne l'aime pas.

XXIV

C'est le cœur le plus faible et le Cœur le plus fort :
L'amour les trouve égaux dans sa balance d'or.

XXV

Un cœur de toute chose et de soi-même franc
Ressemble tant à Dieu que Dieu même s'y prend.

XXVI

J'écoute à chaque instant la Parole éternelle
Qui se prononce en moi, qui me prononce en elle.

XXVII

Dans sa simplicité je me cache si bien,
Que Dieu, s'Il me cherchait, ne trouverait plus rien.

XXVIII

Penché sur le miroir de l'Abîme je vois
Mon visage éternel pour la première fois.

XXIX

Tu sais pour quel Destin la Vierge fut élue —
Fais silence, mon âme ! un Ange te salue !

ANGELUS SILESIUS

L'Architecture, un des Beaux-Arts[1]

L'architecture, qui autrefois dépendait des Beaux-Arts au même titre que la peinture et la sculpture, semble, au cours du XIXe siècle avoir changé de compartiment dans la classification des arts humains.

Après les secousses causées par la Révolution française la bougeoisie s'organise et le capitalisme, utilisant la vapeur, le gaz et la houille, annonce une ère nouvelle.

Ce fut à cette époque qu'on s'aperçut que l'architecture, qui jusqu'alors avait servi aux architectes à gagner honnêtement leur vie, pouvait devenir, par la spéculation, un moyen de ramasser en peu de temps énormément d'argent.

Autrefois, l'architecture était un art qu'on cultivait pour apprendre à combiner dans l'espace des échafaudages de volumes de proportions harmonieuses, ornés de motifs peints et sculptés qui en accentuaient la beauté. Mais quand on s'aperçut que l'accumulation des mètres cubes de construction sur un espace restreint donnait beaucoup plus de prix au terrain que les cultures, on fit passer la science des proportions et la beauté du décor à un rang quasi inexistant pour construire vite, haut, serré et le plus économiquement possible. A partir de ce moment, l'architecte devint, sauf quelques louables exceptions, un homme d'affaires, tout comme le sont certains entrepreneurs en bâtiments, certains maçons avisés, certains géomètres doués pour la spéculation, il lui fallut jouer au plus fin et au plus rapace pour faire rendre les cinq années d'études que lui avait coûtées son brevet.

Le résultat de cette nouvelle conception de l'architecture fut de couvrir les abords de nos villes, les campagnes environnantes et tous les sites où la beauté du paysage attirait les étrangers, d'une croûte de constructions nouvelles d'une laideur jusqu'ici inconnue.

Toute l'architecture semblait atteinte d'une sorte de gangrène qui recouvrait non seulement les immeubles locatifs, les villas de rapport et les hôtels, mais aussi les édifices qui, par leur destination, n'intéressaient pas directement la spéculation, comme les églises et les bâtiments destinés à loger les écoles ou les services publics.

---

[1] Conférence faite à l'Ecole polytechnique de Zurich.

L'appât du gain avait provoqué un style ornemental ostentatoire, où le dédain des longues et savantes recherches s'affirmait avec brutalité.

Les quelques architectes qui, conscients de ce que réclamait leur art, se révoltaient contre cet état de barbarie, ne surent, en guise de protestation, que se réfugier dans une honnête archéologie, dans laquelle toute une architecture du XIXe siècle s'est cristallisée, presque jusqu'à nos jours.

A part ces quelques survivants d'une tradition que l'amour de l'argent avait tenté d'étouffer, les autres architectes s'abîmaient à plaisir dans l'avilissement de leur art et y entraînaient tous ceux dont les corps de métiers touchaient de près ou de loin au bâtiment. La main d'œuvre ouvrière ne fut bientôt plus estimée qu'en raison de son bon marché ou de sa rapidité au détriment de la bienfacture et de la perfection du travail. L'orgueil professionnel et le goût du métier qu'on exerce, qui rapprochent l'ouvrier de l'artiste, disparurent au profit du moindre effort et du laisser-aller. L'ornement, qui n'existait qu'en raison des commissions qu'il rapportait à tant d'architectes, avait perdu sa fonction naturelle qui consiste à embellir l'architecture, pour devenir une sorte de moisissure immonde. Tous les styles du passé s'étaient brusquement mélangés pour donner jour à un style riche, affreux, dont les détails empruntés à n'importe quelle époque étaient transposés, abâtardis, là où ils n'avaient rien à faire sinon à masquer l'indigence de l'architecture elle-même.

C'est au milieu de constructions et de rues de ce style que nous avons vécu depuis notre enfance jusqu'à la guerre. Nous nous étions plus ou moins habitués à la laideur de l'architecture qui présida à cette époque, mais nous avions bien l'impression qu'elle n'était plus considérée comme un des Beaux-Arts. Nous avions du reste perdu à un tel point le sens qu'elle aurait pu se développer comme la peinture (qui alors rayonnait, joyeuse, dans la découverte éblouissante de l'impressionnisme) que n'importe quel essai d'adaptation un peu propre de l'architecture du passé à des édifices modernes nous satisfaisait pleinement.

Mais nous détestions à un tel point le style composite qui, malgré la révolution si brève de 1900, prodiguait les architectures couvertes d'ornements sculptés, que cette horreur nous aida à comprendre les campagnes féroces que firent en leur temps Loos et Le Corbusier contre l'ornement.

L'urbanisme de cette époque était digne de l'architecture. Jamais, dans la hâte de bâtir, on ne composa de plans de nouveaux quartiers plus bêtes et plus tristes que pendant les années qui coururent de la guerre de 1870 à celle de 1914. Certaines villes comme Genève ou Lausanne en ont gardé une apparence de désordre qu'il sera bien difficile aux urbanistes de corriger.

Ce n'est pas que les protestations contre la barbarie dont fut atteinte en plein XIXe siècle notre vieille civilisation européenne aient toujours manqué.

On a un peu oublié l'effort qu'entreprit l'humaniste anglais John Ruskin, au commencement de l'ère victorienne du gaz et du charbon, pour

lutter contre l'avilissement de l'architecture et contre la passion des architectes de faire fortune.

Ruskin qui aimait l'architecture sut en parler avec science et enthousiasme. Un de ses livres *Les Sept Lampes de l'Architecture* contient pour les architectes des enseignements précieux qui sont le résultat de recherches infinies au cours de nombreux voyages dans toutes les contrées de l'Europe.

Et cependant, lorsque dans *Les Sept Lampes* Ruskin tenta de résoudre le problème de la recherche d'un style nouveau pour élever l'architecture anglaise de son temps à sa dignité primitive, aucune solution neuve ne lui vint à l'esprit.

Et c'est dans le choix de trois styles de grande allure, mais tous trois empruntés à une époque définie du passé, le style roman italien, le style vénitien gothique et le style gothique primitif anglais, copiés avec une discipline scrupuleuse qu'il voit poindre la rédemption de l'architecture moderne.

Viollet-le-Duc qui vivait à peu près à la même époque que Ruskin et qui fut un des esprits les plus cultivés, les plus curieux et les plus hardis de son temps, n'aurait pas su trouver mieux. Et je dois dire, si l'on me permet une confidence, que, jusqu'en 1915, il m'était impossible, en vertu de je ne sais quelle carence de l'imagination, de supposer qu'il y eût d'autre solution pour dégager l'architecture européenne de l'affreuse aventure où elle s'était engagée, que de retourner à un style composé sur la copie des éléments du passé. Seulement au lieu de retourner au gothique, j'aurais proposé qu'on revînt à un certain style italien de la première renaissance qui touche encore au style roman. Un peu plus tard, il n'y a pas encore très longtemps, si l'on m'eût consulté, j'aurais conseillé aux architectes de reprendre dans le néo-classique, le baroque et même le style romantique de 1830, ou encore dans l'architecture tout à fait populaire, les éléments capables de continuer une tradition qui se rattachât à un style du passé, dont le souvenir demeurait encore vivant parmi nous. Mais jusqu'en 1925, il ne m'était pas encore venu raisonnablement à l'idée qu'on pût chercher une solution dans une architecture nouvelle qui ne dépendît en rien du passé.

* * *

Cependant, tout à fait en dehors du mouvement, où s'élaboraient pour nous autres peintres les tendances artistiques du moment (nous passions alors d'une sorte d'impressionnisme, tempéré par un fort appel vers le classicisme, à toutes les curiosités du cubisme et du futurisme), certains architectes en Hollande, en Autriche, en France avaient commencé déjà depuis assez longtemps, sourdement, une réforme de l'architecture que, dans notre présomption d'arbitre de tous les goûts, nous n'aurions jamais pensé voir aboutir. Inspirée de procédés nouveaux, tenant compte des matériaux qu'on avait créés pour l'usage des ingénieurs et des constructeurs d'usines,

elle s'était imposée rapidement, assez sûre d'elle-même, dans sa nudité souvent élégante ; elle ne rappelait aucune des formes du passé, mais toutes celles que les ingénieurs avaient inventées pour revêtir les paquebots, entourer les grandes fabriques, abriter les avions et les dirigeables, garer les autos et recueillir les provisions de blé.

Et dans l'élaboration de constructions hardies où tout ce qui est ornemental est rigoureusement proscrit, cette nouvelle école traduisait les désirs d'architectes désintéressés, amoureux de leur art jusqu'au lyrisme, dont l'esprit d'aventure et la hardiesse tranchaient fortement sur la génération des architectes, réduits, par le capitalisme et la spéculation, à la triste conception de l'art dans laquelle nous les avons vus végéter pendant plus de cinquante ans.

Seulement est-ce à dire que, pour avoir nettoyé l'architecture des végétations parasites de ce funeste style ornemental dont nous voyons disparaître les derniers sursauts, ces architectes nouveaux soient arrivés tout de suite au rang de ceux que la barbarie du XIX^{e} siècle avait envahis ?

Evidemment non ; car leurs vrais désirs étaient, si j'en crois leurs théoriciens, non pas de réintégrer l'architecture parmi les Beaux-Arts entre la peinture et la sculpture, mais d'en faire une sorte de science qui voisinât avec celle de l'ingénieur.

Dans l'architecture nouvelle, tout ce qui tend à la beauté plastique pure (voire même les proportions) est sacrifié en principe à l'hygiène et au confort. Ce qui n'est guère compatible avec le lyrisme à moins d'un de ces paradoxaux renversements de valeurs bien connus des littérateurs, qui consistent à faire surgir la poésie de tout ce dont jusqu'à présent on l'avait exclue.

A cause même de ses prétentions, à cause d'une certaine littérature romantique que nous préférerions voir disparaître de notre civilisation, l'architecture fonctionnelle, qui est toujours à sa place lorsqu'elle s'applique à la construction d'édifices industriels, demeure bien souvent assez dépaysée au milieu de nos villes, insolite dans nos quartiers de villas, incohérente parfois au milieu de nos campagnes et très mal adaptée à ce qu'on est en droit d'exiger de l'architecture pour une église, un palais ou un monument commémoratif. Lorsqu'on traite la maison de « machine à habiter » on ne peut guère demander à l'architecture de reprendre un rang au milieu des Beaux-Arts. L'architecte moderne, épris de lyrisme à l'endroit des machines, comme un héros de Zola ou de Jules Verne, se rapproche trop du constructeur de navires ou de l'ingénieur militaire pour qu'on puisse lui proposer d'aimer purement la beauté comme on est en droit de l'attendre d'un peintre ou d'un sculpteur.

On nous objectera peut-être qu'au temps des frégates comme au temps des paquebots ou des cuirassés, les constructeurs de navires ont su élever des architectures mouvantes aux silhouettes élégantes, majestueuses et même mystérieuses, auxquelles la vertu de la mer prête souvent une poésie tragique.

On nous dira aussi que les ingénieurs militaires qui élevèrent ces tours rondes ou carrées reliées par des remparts qui enjambaient les pentes des collines, que ceux qui construisirent ces beaux glacis verts dont les formes inspirées uniquement par la science des flanquements font penser aux cristallisations de certains minéraux, ont atteint sans le vouloir à des effets d'une beauté qu'un architecte aurait en vain cherché à produire.

Et c'est parfaitement vrai, et il en est de même pour les ponts, les barrages, les lignes à haute tension, les transformateurs, les voies de chemin de fer et tant d'autres constructions qui collent parfaitement avec la nature, parce qu'elles n'ont aucune prétention au style, alors qu'une villa ou une église d'architecture fonctionnelle seront le plus souvent rejetées par la nature. Tandis que les architectures, même inutiles, qui ne veulent viser qu'à être belles, règnent triomphalement au milieu des arbres, des montagnes, des nuages ou sur le bord des eaux. Car les architectes qui les ont faites, avant de s'enquérir si elles étaient destinées à devenir « machines » à habiter, à jouir des plaisirs de la vie, à prier ou à commémorer quelque histoire glorieuse, ont désiré qu'elles fussent belles et qu'elles embellissent la nature environnante par leur présence.

Et c'est pour cela que, malgré leur étonnante fraîcheur, leur réelle élégance, l'ingéniosité naïve de leurs recherches, les plus beaux ensembles d'architecture rationnelle ne peuvent être mis sur le même pied que certaines constructions bien inutiles au point de vue fonctionnel comme l'Acropole, les arcs de triomphe, et la forte floraison souvent bien inutile aussi de l'architecture baroque. Et je ne parle ni des cathédrales, ni de l'Inde, ni de la Chine, ni de tous ces peintres qui inventèrent des architectures pour servir de fond à leurs fresques, ni de tous ces architectes comme Piranèse qui préférèrent souvent confier leurs rêves au papier plutôt que de les réaliser; ni des décorateurs de théâtre qui construisirent pour quelque soir des ensembles d'architecture « inutiles » et parfaits, ni des pavillons d'exposition, des dioramas, des crèches, des chars de fêtes, ou de ces sanctuaires où l'architecture, la peinture et la sculpture se sont amalgamées pour composer en volumes des poèmes populaires religieux qui sentent l'épopée.

* * *

Nous sommes là devant deux conceptions de l'architecture tout à fait différentes. L'une, celle de la « machine à habiter » qui fait de la maison, du mobilier et de la ville un outil. L'autre, celle qui se sert de l'habitation, du meuble, du jardin ou de l'urbanisme pour composer des ensembles de volumes et de plans disposés avec un sens des proportions et du rythme qui fait l'objet de longues recherches, ensembles rehaussés par l'emploi de matières, de couleurs et de grains différents, et ornés, aux points sensibles, de motifs décoratifs peints ou sculptés, de statues, de mosaïques ou de fresques et où tout concourt à une fin unique: celle d'assouvir pleinement l'esprit par la satisfaction complète des yeux. Et nous voilà en face du

grand débat auquel les doctrines de Loos, de Le Corbusier et de Gropius nous ont forcément amenés, qui nous a conduits à discuter de la priorité de la beauté sur l'hygiène et le confort, ce qui est autant dire du spirituel sur le matériel.

La Primauté du Spirituel, c'est le titre d'un beau livre de Maritain et un bien grand mot, dont l'explication seule nous entraînerait si loin de l'architecture qu'il vaut mieux ne pas y penser ici.

Mais ce qui est moins ardu et peut-être plus directement utile, ce serait de rechercher puisque nous avons décidé que l'architecture devait reprendre sa place au milieu des Beaux-Arts, de quelle façon, tout en profitant des acquis de l'architecture fonctionnelle, on pourrait amener la maison nue, résultat le plus positif de toutes ces recherches, à satisfaire le besoin du rythme, des proportions, de l'harmonie et des ornements auquel un passé que nous ne saurions renier nous a pour toujours habitués. Et aussi à raccorder l'architecture rationnelle sans trop de heurts avec la nature, avec les paysages, avec nos villes et avec nos maisons natales.

Donc les architectes actuels nous ont rendu le grand service de dépouiller l'architecture à un tel point qu'elle est plus nue qu'un homme nu. Car l'homme même nu, que ce soit un athlète contemporain de Platon, que ce soit un sauvage ou un nudiste moderne est toujours paré par quelque endroit de son corps, fardé, tatoué ou simplement soigneusement coiffé, tandis que la maison fonctionnelle est nue comme un os.

Or, comme nous ne sommes point bêtes sauvages, mais hommes, et que, comme tels, nous naissons avec le besoin d'être parés, nous avons le devoir, puisque cette architecture nouvelle nous a été livrée totalement nue, de la revêtir, à notre image, d'ornements certainement inutiles à son usage pratique, mais qui sont absolument nécessaires à la satisfaction de nos yeux, comme les civilisations de tous les temps le prouvent.

Et notez bien que cet ornement ne sera pas nécessairement une feuille d'acanthe ou une grecque, mais qu'il peut consister en un simple jeu de moulures, de hachures gravées au stylet sur le mortier humide, de têtes de poutres sculptées en accolades ou de taches de couleurs réparties avec un certain choix sur les différentes surfaces de l'édifice. Et nous en avons la preuve dans cet instinct qui pousse le sauvage, dès qu'il a construit une hutte, si rudimentaire soit elle, à en orner les abords ou les points saillants en prodiguant ses plus grands soins à ce travail souvent laborieux et qui n'en est pas moins fonctionnellement parfaitement inutile.

* * *

L'architecture, pour être humaine, ne peut donc rester à l'état de cases ou de cubes égaux rangés sur une ligne droite à l'infini, et désespérément nus comme ces niches hexagonales de carton qui servent de demeure aux abeilles.

Le fait d'orner ces cases de couleurs différentes, de revêtements, de teintures ou de vernis pour rompre la monotonie de l'infini gris auquel cer-

tains architectes jansénistes voudraient nous condamner, nous introduit dans le domaine de la polychromie. La polychromie est un art infiniment raffiné dont la fonction consiste, dans l'architecture, à mettre en valeur certains volumes, à faire rentrer dans l'ombre ou disparaître certains détails utiles à la construction, mais disgracieux, et surtout, à harmoniser l'architecture avec la nature en déterminant sur les surfaces construites des zones d'harmonies colorées qui font jouer l'ombre et la lumière au gré des heures et du ciel.

Mais, sans avoir recours à la polychromie, l'architecte peut aussi varier ses volumes et les animer par l'opposition des saillants brillamment éclairés et des cavités que l'ombre teinte en noir; en tirant ainsi des éléments mêmes de la construction cet appareil décoratif qui donna naissance aux moulures, aux colonnes, aux piliers, aux pilastres, aux niches, dans l'architecture de pierre, et aux jeux des poutres de différentes épaisseurs dans l'architecture en bois. Et de l'emploi judicieux, harmonieux et rythmé de ces formes, certains grands architectes sont arrivés à tirer des ensembles d'architecture tout à fait inutiless ans avoir recours pour les animer à aucun autre ornement.

Très vite, dans l'histoire de l'humanité, et ceci n'a rien à voir avec le perfectionnement, le raffinement ou la maturité des différentes civilisations, l'ornement vint apporter à l'architecture un élément particulier qui, sans en changer la structure organique, la transforma cependant selon un ordre nouveau. Revêtir un morceau d'architecture d'ornements n'est point un crime, mais un très ancien moyen d'accentuer le rythme des différents éléments qui composent un édifice et d'exalter la beauté des formes architecturales par un enrichissement qui les fait goûter davantage que si elles étaient toutes nues. Car les formes et les surfaces nues lorsqu'elles n'alternent pas avec des formes et des surfaces ornées risquent très vite d'engendrer une impression d'atroce monotonie, à laquelle la plupart des architectes de l'école sont absolument insensibles, alors qu'elle est insupportable physiquement pour un homme cultivé de ma génération.

Il est donc indispensable aux jeunes architectes d'apprendre les lois de l'ornementation pour arriver à savoir camoufler ce qui dans les éléments constructifs, et cela arrive croyez-le, risque d'être laid ou ennuyeux. De même il leur sera également très recommandable d'apprendre à manier le décor sculptural afin de savoir l'appliquer sur de belles surfaces architecturales et qui loin de les faire disparaître, les fera valoir, à la façon de ces draperies qui, savamment réparties sur les sculptures antiques de la Grèce, empêchent que la répétition trop fréquente des corps nus sur les frontons ne cause une impression d'ennui.

Chasser la monotonie, détruire l'ennui, embellir, enrichir voilà l'objet de l'ornementation dans l'architecture. Et, pour arriver à ces fins, le décorateur et l'architecte disposent d'une gamme immense de motifs dont l'architecture actuelle, si elle n'est pas rappelée à l'ordre par la critique d'art, finira par oublier l'emploi. Et cette gamme comprend aussi bien l'ornement

géométrique que l'emploi de tout ce que la nature offre gratuitement à notre admiration et ceci dans tous les règnes, depuis l'imitation des facettes des cristaux et des taches des marbres jusqu'à l'utilisation de la figure humaine et même, bien que ce soit exceptionnel, des paysages.

* * *

L'architecture fonctionnelle qui fait prévaloir l'utile sur le beau et qui, à l'ornement, préfère l'exposition un peu cynique du squelette, alors que chez l'homme, le Créateur a préféré le cacher sous le galbe des muscles, ne peut donc pas encore prétendre à réintégrer l'architecture à la place qui semble l'attendre, entre la peinture et la sculpture, parmi ces constantes que nous avons appelées les Beaux-Arts. Quand elle y collaborerait en étudiant d'une façon raffinée les proportions des éléments constructifs, il lui manquerait encore quelque chose pour obtenir ce privilège.

Nous avons vu, au cours des cinq dernières années, l'architecture rationnelle conquérir non seulement nos villes, nos vieilles villes historiques, mais les bourgs escarpés, à chemins de rondes et à créneaux et les beaux bourgs cossus, construits sur une large rue au cours du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, et les villages du vignoble, et ceux des lacs, et même les villages dans la montagne. Et ceci dans le monde entier et sans que personne n'y ait vraiment trouvé à redire. Est-ce donc que ce mode de construire serait complètement adapté à notre civilisation ? Je ne le crois pas.

Je reconnais que, par fatigue de l'architecture ignoble à laquelle nous avait condamnés la spéculation et surtout par indifférence et manque absolu de curiosité artistique, beaucoup se sont laissé imposer les toits plats, les balcons en forme de mangeoire pour canaris, et les fenêtres proportionnées dans le sens de la largeur. D'autres ont réclamé hardiment l'architecture nouvelle pour satisfaire à une passion très désintéressée de l'aventure et de la nouveauté. Mais la plupart d'entre les Européens, même s'ils habitent des immeubles ou des villas de style fonctionnel, ont conservé l'habitude de vivre, d'aimer et de penser au milieu de bons vieux meubles de famille, et craignent dans leur intimité le contact si froid de ces tables de métal brillant qui cherchent à remplacer la courbure familière des dossiers et des bras de fauteuils auxquels tant de générations nous avaient habitués.

Qu'on regarde la photographie d'un intérieur d'il y a vingt-cinq ans ou même d'il y a quarante ans et qu'on le compare à certains de ces intérieurs théoriquement nus de Le Corbusier ou de Gropius, lequel est véritablement le plus près de nos mœurs actuelles ?

* * *

Certes, depuis cinquante ans, il est intervenu bien des changements dans la façon de vivre de tous les citadins et de beaucoup de campagnards. L'électricité a remplacé presque partout le gaz et le pétrole ; le radiateur, le poêle ou le feu de cheminée. La politesse de plus en plus s'efface devant

un égoïsme brutal et sans élégance. Mais la coupe générale de l'habit masculin diffère très peu de ce qu'elle était en 1850. Nous mangeons aux mêmes heures que nos grands parents et presque les mêmes choses. Et si nous avons remplacé la chemise de nuit par le pyjama, nous dormons quand même, comme autrefois, entre des draps dans des lits, et non sur des bancs ou par terre. Et, par là-même, notre manière de manger et de dormir s'adapte beaucoup plus facilement au mobilier de style incertain que nous avons hérité de 1880 qu'au style des intérieurs fonctionnels dont je parlais tantôt. De même en dehors des maisons, dans les villes, les rues sont toujours disposées selon la formule de « la rue corridor », la terrible rue corridor que Le Corbusier voudrait voir disparaître pour faire place à des autostrades circulant au-dessus des arbres en bordure des premiers étages des maisons-tours, qui elles, élevées sur pilotis, laisseraient passer l'air et certaines catégories d'autos sous leurs fondations. Dans nos vieilles rues il y a, filant à des allures de locomotives, des trams électriques, des autobus et des autos. Ces véhicules s'accommodent tant bien que mal de ces vieux corridors qui, avec leurs hauts murs de maisons soudées entre elles à des hauteurs de cinq étages, n'étaient pas faites pour ce genre de circulation. Mais dans ces mêmes rues, il y a le passage des enfants dont les cris annoncent la sortie des écoles, aux mêmes heures auxquelles nous en sortions jadis, cortège indiscipliné, joyeux et bruyant qui nous montre que, même dans la vie de la rue, les conditions de l'existence moderne touchent de bien près à celles de la vie du passé.

Et les innovations comme le ski, le dancing, les plages mixtes, le cinéma et la radio ne méritent pas qu'on impose à l'art de construire les villes, de bâtir les maisons et d'aménager leur intérieur, un changement radical aussi brusque. Car nos âmes pensent encore selon le décor vieillot qui entoura notre enfance dans les demeures familiales que nos parents avaient héritées du XIX^e^ siècle à son déclin. Que penseraient-elles d'être transportées sans ménagement dans ces prismes de verre construits si distants les uns des autres et élevés au-dessus de la cîme des arbres par des forêts de pilotis ? s'habitueraient-elles à être sevrées brutalement et sans aucune transition d'un monde d'habitudes et de visions familières auxquelles leur confort était lié ?

Car l'architecture fonctionnelle est bien plus étrangère aux styles du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle que le style de la renaissance ne le fut au gothique. La transition du gothique à la renaissance, surtout dans le Nord, traîna à l'infini. Et si beaucoup des constructions de cette époque transitoire ne sont pas belles, elles n'en sont pas moins la preuve vivante que les époques qui les virent naître connurent, tout en gardant la tradition, un besoin impérieux de s'adapter aux nouveaux goûts de leur siècle. Je crains beaucoup moins ces tâtonnements et ces lenteurs causées par la difficulté de s'adapter à une nouvelle civilisation après y avoir consenti, que l'abandon trop rapide de toute une civilisation à une mode qui exige une brisure si nette avec la tradition. Cela me rappelle la floraison, elle aussi trop rapide

de ce style de 1900 qui couvrit en quelque six mois d'une sorte de brousse parasite notre architecture et nos mobiliers et qui en disparut comme éparpillée au vent deux ou trois ans plus tard sans en avoir modifié les formes.

Il est vrai qu'aujourd'hui, ce n'est plus un décor, mais des formes nouvelles qui prétendent s'imposer comme style nouveau au monde entier, et que, pour les voir disparaître comme avaient disparu les algues et les fleurs monstrueuses de 1900, il faudrait faire sauter des quartiers et des banlieues entières, ce qui assure à l'architecteure fonctionnelle une certaine longévité.

Cependant si l'on regarde bien, on verra que sous couvert d'architecture fonctionnelle, beaucoup d'architectes peu consciencieux offrent au goût du jour des camouflages tout aussi trompeurs, mais au demeurant, infiniment moins drôles que ceux dont on usait vers 1850 pour donner à n'importe quelle petite villa l'apparence d'un vrai chalet.

Je n'accuse du reste qu'une certaine classe d'architectes qui survivent à l'époque où l'on confondait architecture et spéculation. Et je reconnais que la jeune école se tient dignement à l'écart de ces adaptations pittoresques pour ne livrer à nos contemporains que des maisons beaucoup plus sérieusement étudiées qu'on ne le faisait il y a vingt ans.

C'est pour cela qu'en admettant en principe leur révolution, je leur demande de nous la faire adopter en ménageant notre besoin héréditaire, et quoi qu'on dise, absolument humain, de l'architecture « inutile » et de l'ornement. Et je les voudrais voir, au lieu de nous brusquer, ménager, par l'établissement de quelques transitions judicieuses, le changement radical de décor qu'ils désirent imposer à nos habitudes

Et lorsque je parle d'établir des transitions, ce n'est pas pour demander qu'on applique sur des maisons de style rationnel ou fonctionnel un décor en stuc gréco-romain, mais pour qu'on humanise la machine à habiter, un peu comme les Italiens ont tenté de le faire lors de la dernière exposition triennale de Milan, de manière qu'on puisse passer de la maison de 1840 à l'alvéole (s'il faut en arriver là), insensiblement. Bien que j'espère, malgré tout, qu'on ne me forcera jamais à habiter une alvéole, ce à quoi tous mes souvenirs culturels s'opposent complètement.

* * *

Il s'agit donc, pour arriver à cela, de donner un caractère plus humain à cette maison dépouillée que, sans consulter nos goûts particuliers, on nous offre comme le type le plus parfait de ce à quoi nous pouvons prétendre comme habitation.

C'est un problème très difficile et dont je ne vois pas très bien la solution ; à moins de faire peau neuve et d'oublier tous les relents dont nous ont imprégnés les leçons des Grecs et des Romains, transmises au monde moderne par la scolastique, développées et mûries par l'humanisme de la Renaissance et les philosophes des siècles plus récents, pour nous refaire une innocence au moyen de doctrines un peu naïves qui nous condamneront certainement

à nous priver de vin et de viande et à vivre le plus possible entièrement nus.

Mais comme cet idéal paradisiaque n'est pas à la portée et au goût de tous, il faut pourtant trouver une autre solution. Et pour cela il s'agit moins d'élaborer de nouvelles formes architecturales que d'enrichir celles qui existent, et de leur prêter une apparence moins revêche, moins aride, moins janséniste et par conséquent plus humaine. On dirait au contraire que les architectes qui ont créé l'architecture fonctionnelle ne pensent qu'à satisfaire des espèces de mannequins sévères et dénués de toute sensibilité, pour qui tout ce qui est vraiment beau est toujours un peu coupable.

* * *

Pour arriver au résultat que nous entrevoyons, il faudrait premièrement que l'architecte renonçât à être homme d'affaires (a-t-on jamais dit qu'Alberti, Michel-Ange ou Palladio le fussent) ; et qu'ensuite il oubliât un peu le prémachinisme, le machinisme et le constructivisme pour vivre avec des artistes.

Rien que l'occasion d'observer avec attention comment un peintre, un sculpteur ou même un orfèvre s'acharne à parfaire des œuvres, qui, au point de vue machiniste, sont parfaitement inutiles, le distrairait sûrement de l'aridité des problèmes fonctionnels. Peut-être même, à fréquenter les artistes, nos architectes prendraient goût aux architectures inutiles ou irréalisables comme le firent Giotto ou Piranèse qui étaient chacun dans leur genre dignes de construire davantage qu'ils ne l'ont fait, mais qui préférèrent, semble-t-il, l'expression graphique de leur rêve à la réalité.

Mais nous sommes encore loin du but, si j'en juge par la nature des petits conflits qui naissent et renaissent sans cesse entre les architectes et nous, dès qu'ils nous appellent à collaborer avec eux. Cela vient sans doute, de ce qu'ils ont si peu l'habitude de vivre avec les artistes qu'ils ne peuvent pas s'habituer à les prendre au sérieux et à les traiter en égaux.

L'origine de ce litige vient de ce que les architectes ont abandonné depuis longtemps la décoration peinte à des entrepreneurs de peinture en bâtiment. Il est de ces entrepreneurs qui sont consciencieux et qui maintiennent la tradition de l'honnêteté et de l'honneur professionnel qu'un certain socialisme tend à faire disparaître de chaque métier. Mais il y en a d'autres qui sont malhonnêtes, qui sabotent les travaux qui leur sont confiés, les exécutent avec des couleurs et des essences frelatées, avec des procédés expéditifs et peu durables, et surtout, sans le moindre sens d'art ou de goût. Enfin ces entrepreneurs de peinture en bâtiment qu'ils soient honnêtes ou non, sont toujours d'une culture artistique en tout cas très inférieure à celle de l'architecte. C'est pourquoi celui-ci a pris l'habitude de les considérer comme des sous-ordres ou des manœuvres. De cette habitude, il n'arrive presque jamais, lorsque au lieu de peintres

en bâtiment il s'adresse à des artistes-peintres, à se débarrasser complètement.

Et c'est là peut-être que réside la source de tant de ces malentendus qui surgissent si souvent entre les peintres et les architectes, et risquent de compromettre la bienvenue des œuvres d'art qu'ils entreprennent en collaboration. Collaboration: tout est là. L'artiste employé par l'architecte n'est pas un aide subalterne, mais un collaborateur, ce n'est pas une espèce de faintaisiste qui ne comprend rien à l'architecture et qui est incapable de la soutenir par son travail, mais au contraire un collaborateur précieux qui saura non seulement, si on lui en laisse la liberté, l'embellir et la compléter, mais encore la corriger. (Ce que les architectes appellent, hélas, « ficher en bas » leur architecture.)

De là des conflits, des arrêts, des retouches, des concessions coupables, des soumissions répétées, d'inutiles maquettes et souvent finalement une œuvre sinon ratée, tout au moins amollie et neutralisée qui ne fait honneur ni à l'architecte ni au peintre et que le public, qui est moins insensible à l'art qu'on ne le pense, trouvera insipide et sans intérêt.

Si les architectes lisaient davantage, ils trouveraient dans les *Sept lampes de l'architecture* de Ruskin, ces quelques lignes au sujet de la décoration peinte qui mettent assez la chose au point:

« Pour dompter la dureté et l'effacement des tons sur la pierre ou sur une préparation, il faut l'habileté et le savoir d'un véritable peintre... Si Tintoret ou Giorgione sont là qui nous demandent un mur à peindre, nous modifierons tout notre dessin pour eux et nous nous ferons leurs humbles serviteurs... »

Il faut en effet, que l'architecte, s'il veut employer les peintres, et il a bien raison de le faire, retrouve la mentalité des architectes du temps où les entrepreneurs de peinture en bâtiment n'existaient pas ou étaient sous les ordres des artistes.

En ces temps-là, le peintre était un grand monsieur, à qui les bourgeois tiraient leur bonnet, portant épée, entouré de serviteurs et d'aides, jouissant, de la part des princes, de franchises particulières et remplissant parfois des missions diplomatiques; et l'architecte, à moins qu'il ne fût peintre où sculpteur, ce qui fut souvent le cas, ou bien encore ingénieur militaire, était un monsieur peut-être tout aussi important, mais pas davantage.

L'architecture obéissait alors au goût des peintres qui dirigeaient la mode au gré de leur culture, de leur invention ou de leur fantaisie.

Les plus belles architectures que je connaisse sont celles qui de Giotto à Tiepolo, servent de fond aux fresques et aux tableaux des grands peintres italiens. Elles ne furent jamais exécutées, mais le campanile de Giotto et la chapelle de Médicis, sans compter tant d'autres églises et palais en Italie, nous montrent qu'autrefois non seulement on ne craignait pas l'emploi des peintres en architecture, mais encore qu'on leur confiait la direction entière de l'entreprise de certains édifices.

Aujourd'hui, c'est l'architecte qui est un grand monsieur, un peu architecte, un peu ingénieur, un peu homme d'affaires. Il dirige des chantiers et des opérations de banque; voire, il ne comprend pas pourquoi il ne pourrait pas diriger pareillement le talent des artistes qu'il emploie. Bien plus, il est parfois si défiant à l'égard des peintres qu'il ne leur accorde même pas la confiance qu'il donne si largement aux entrepreneurs de peinture en bâtiment. Il se défie souvent autant des artistes qu'un bourgeois. L'artiste, c'est le bohême, le paresseux, celui qui n'a point de métier, c'est donc un peu l'ennemi. Il faut l'employer, pour souscrire à un besoin actuel qui flotte dans l'air, mais il faut le rendre hors d'état de nuire. Et, pour cela, il est plus prudent de le livrer à l'entrepreneur de peinture en bâtiment.

Cependant, cette méconnaissance de la valeur de l'artiste en tant qu'homme de métier, par l'architecte, tend à s'effacer. Il existe en Suisse de nombreux édifices décorés par des artistes-peintres. Si nombreux même que je ne vous fatiguerai pas en les énumérant.

L'époque où l'artiste-peintre était un sous-ordre et non un collaborateur de l'architecte semble donc périmée. S'il demeure encore quelques architectes qui n'ont jamais collaboré avec des artistes-peintres et qui sont désireux de le faire, il n'est pas inutile de leur donner nos renseignements. Les voici: un artiste, actuellement, connaît généralement mieux son métier qu'un entrepreneur de peinture en bâtiment; s'il était appelé à décorer un édifice, il étudierait pour chaque cas la technique spéciale que réclament le style, les matériaux, la destination de l'édifice en question, le milieu où il se trouve et les conditions atmosphériques sous lesquelles il est placé; il sera presque toujours plus ponctuel dans les délais de livraison et plus exact dans ce qui concerne la question des mesures que le peintre en bâtiment; enfin sa culture artistique et générale sera nécessairement plus avancée.

Reste à savoir maintenant quels sont, parmi les peintres, ceux dont le talent convient le mieux à la décoration dans le domaine de l'architecture. A cela, il est facile de répondre. Ce sont ceux qui sont le plus épris de leur métier. En somme, les meilleurs peintres dans le sens tout à fait peintre du mot et non les décorateurs, les littérateurs, les poètes ou les archéologues, dont le métier, lorsqu'ils peinent, ressemble, hélas, trop souvent à celui des plus mauvais peintres en bâtiment.

Qui fut plus peintre au XV^e^ siècle que Pierro della Francesca, au XVI^e^ que Raphaël, au XVII^e^ que Tintoret, au XVIII^e^ que Tiepolo, au XIX^e^ que Delacroix et au XX^e^ que Picasso. Le chœur de l'église d'Arezzo, la Farnesine à Rome, l'Ecole de St-Roch à Venise, les fresques du Palais Labia, la chapelle des Saints Anges à St-Sulpice, et les décors de Parade ou du Tricorne, sont six des meilleurs ensembles de peinture décorative que je connaisse. Puvis de Chavannes m'inquiète, car avec ses gris, ses tons de linoléum et sa facture, parfois cernée et fondue, il annule et détruit souvent les surfaces murales qui lui ont été livrées. Au contraire, Delacroix,

avec ses oranges, ses rouges rubis, sa facture hachée et vibrante appuie la construction architecturale et lui donne de la densité.

* * *

C'est pour cela que j'affirme que tout bon peintre est décorateur et capable de remplir l'espace qui lui est réservé par un architecte, de faire valoir l'architecture qu'il est chargé de décorer et ceci, à la gloire de l'architecte, à condition que ce dernier, soit routine, timidité devant le public, ou esprit autoritaire, ne neutralise pas le tempérament du peintre par des conseils et des restrictions qui n'ont rien à voir avec la peinture.

La confiance, la confiance mutuelle, entre deux artistes qui s'estiment et cherchent mutuellement à faire valoir leur œuvre, voilà la conduite à suivre chaque fois qu'il est question de collaboration entre architecte et peintre, et cela, qu'il s'agisse de décoration peinte, de fresque, de vitrail, de mosaïque ou de décor de théâtre. Et c'est seulement ainsi que nous arriverons à rétablir l'entente entre deux arts que l'on tend trop de nos jours à séparer: l'art soi-disant noble, et l'art décoratif.

Je voudrais pouvoir un jour vous parler de la polychromie dans l'architecture, et vous montrer combien de problèmes pour l'embellissement ou simplement le développement normal de l'architecture actuelle pourraient être résolus avec la collaboration, non d'un peintre décorateur, mais d'un peintre qui sait faire tourner des volumes et vibrer une surface par des modulations même dans les tons unis.

Et ce que je viens de dire est non seulement vrai pour la polychromie, mais encore pour tout ce qui a trait à l'ornement, où parfois à l'aide d'un sculpteur sera indispensable, pour tout ce qui concerne l'installation des intérieurs et même pour les questions d'urbanisme.

Car, il n'est pas jusqu'aux urbanistes que la fréquentation des artistes distrairait de la science si illusoire de la statistique au profit d'une certaine poésie qui est beaucoup plus utile à leur vocation qu'on ne pourrait le croire à première vue. Que sert, en effet, à l'urbaniste de tracer des tranches de gâteaux dans la croûte compacte des villes et des banlieues s'il ne tient pas compte, des aspects du terrain, avec ses déclivités, de ses lointains aussi, et de ses profondeurs, sans cesse animés par le changement des saisons, des ciels, des nuages; de la couleur des eaux et de leurs reflets, de la verdure et des couleurs dominantes du paysage, de la lumière et de la façon dont elle sculpte les reliefs du sol, des ombres et des ombres portées; enfin des horizons: lignes dentelées de montagnes, lignes molles des collines, lignes hérissées des forêts, lignes doucement ondulées des grandes plaines ou implacablement horizontales de la mer sur lesquelles à tout instant se détachera la silhouette de la ville et de ses monuments.

C'est à fréquenter les paysagistes que l'urbaniste comprendra que la moindre ligne tracée sur un plan d'extension ou sur un plan régulateur peut être appelée à bouleverser et à modifier pour des siècles la valeur

d'un paysage urbain. Et quoi de plus important que la création, en la conservation d'un paysage urbain pour le bonheur d'une collectivité ? Et c'est pour cela que l'urbaniste doit être doublé d'un paysagiste capable de créer de ces paysages imaginatifs où l'architecture, les foules et l'homme se composent dans un ensemble parfaitement architecturé. L'urbaniste, comme l'architecte, en oubliant le métier des brasseurs d'affaires pour lequel il n'est pas né, cessant de confondre la technique de l'ingénieur avec celle de l'architecte, deviendra l'artiste complet tel que le furent autrefois Michel-Ange ou Le Bernin.

Et c'est alors seulement qu'il sera assez averti pour comprendre qu'en dehors des acquis sérieux de l'architecture fonctionnelle dans le domaine des nouveaux procédés de construction et des nouveaux matériaux, le style 1930, dans son aridité, s'il ne s'humanise pas, risque bien de n'être qu'une mode qui, comme toute mode, cessera de plaire sans être arrivée à maturité. Car cette force de la mode qui est si puissante si capricieuse, si intolérable, si tyrannique, il faut que l'architecte apprenne à la connaître. Il faut qu'il arrive à en discerner les lois. Elles lui dicteront le secret d'échapper autant que possible à la décrépitude qui s'empare si vite de tout ce qui est démodé. Car ces lois nous enseignent qu'un artiste vivant ne l'est pas toujours pour l'avenir, qu'un artiste peut être ultra-moderne et déjà démodé, ultra-moderne et déjà mort, alors qu'un autre artiste soucieux des conditions sociales et des constantes de culture qui nous lient intimément au passé sera, dans une forme d'art peut-être moins rationnelle, appelé à créer un art destiné à défier quelques siècles.

* * *

C'est pourquoi il faut que l'architecte conscient de son art arrive à comprendre qu'il existe aujourd'hui un instant précieux, au milieu de la succession des styles, des ordres et des modes, où la mode lui livre un squelette d'architecture, dépouillé, comme jamais squelette ne le fut, de tout atome de chair. Et ce squelette, il faut qu'il s'en empare vivement pour le revêtir. Car la mode, qui a répandu l'architecture nouvelle par le monde, au gré souvent de talents médiocres, nous a déjà dégoûtés du nudisme, à force de nous faire voir tant de répliques bêtes, laides et fausses d'un art qui ne cherchait qu'intelligence, pureté et vérité. Habiller l'architecture fonctionnelle est un problème somptueux. Il demande une culture profonde, un sens infini des possibilités de l'architecture et de tout ce qui en dérive, et une grande connaissance de ce qui convient au cœur de l'homme.

Alors que la musique depuis l'apparition de la radio sombre dans quelque chose de si moyen, que si le monde actuel ne réagit pas, ce quelque chose risque de la priver bientôt de tout ce qu'on était habitué à attendre d'elle, que la peinture ne satisfait plus que quelques isolés, que la sculpture n'intéresse plus personne pas même les artistes, l'architecture demeure, et avec l'architecture les aménagements intérieurs et l'urbanisme, les seuls

arts pour lesquels les collectivités (si j'en juge par les journaux) sont capables encore de se passionner. C'est donc à l'architecture qu'il est échu, me semble-t-il, de sauver notre culture artistique d'une barbarie certaine.

Et cela en continuant l'art de ces grands humanistes que furent les architectes anonymes de l'antiquité et de Byzance, de Brunelleschi, de Michel-Ange, du Bernin et de Palladio, sans compter les grands architectes néo-classiques français, allemands et anglais. Et aussi l'art de ces architectes populaires qui, dans les villes et les campagnes du monde entier, ont construit tant de foyers aussi différents les uns des autres que les fleurs que le Créateur a parsemées par zones sur la surface de la terre.

J'ai été un des premiers à m'inscrire en faux jadis contre une certaine architecture sentimentale qui s'inspirait de l'architecture populaire en l'adaptant superficiellement comme un décor sur n'importe quelles formes de construction. Mais ce n'est pas à dire qu'il faille, dans les régions mêmes où par tradition un style local a pris racine, proscrire dans l'architecture de la maison les traditions de l'art populaire.

Dans leurs formes toute simples, ces constructions rustiques ou primitives, qui font penser aux vieilles machines de tout temps, moulins à vent, moulins à eau, ou navires, ne s'éloignent pas beaucoup de ce que réclame l'architecture rationnelle sans cependant s'écarter jamais des traditions régionales. Ne suffirait-il pas d'en tenir un tant soit peu compte, tout en adoptant les matériaux et les moyens de construire nouveaux, pour accorder, sans brisure, les acquis des vieilles civilisations avec ceux plus récents que nous avons découverts.

C'est ce sens nouveau que je souhaite à tous les jeunes architectes, car encore une fois, c'est sur eux que je compte, pour sauver notre vieille patrie européenne d'une barbarie peut-être plus inconsciente encore que celle du haut moyen âge et dont on sent sourdre la menace dans la crise que nous traversons.

ALEXANDRE CINGRIA.

Poème au Patriarche Dominique

On dit que le fondateur d'un Ordre religieux est un père pour tous les membres de cette grande famille. Tous les jours d'ailleurs je vous invoque comme tel, saint Dominique. Est-ce que ce ne serait là qu'une métaphore, une de ces pieuses manières de parler dont les dévots ont la bouche pleine et qui fait partie de cette manière à eux qu'ils ont de nous soulever le cœur de méfiance et de colère? Est-ce que ce n'est pas vrai, qu'au jour de ma profession vous avez pris ma vie comme vôtre, au point que j'ai bien senti cette emprise, cette main posée sur l'épaule qu'on reconnaît sans se retourner ni lever la tête. Est-ce que la chair et le sang sont seuls à engendrer et n'y-a-t-il pas aussi les générations de la charité, au point que j'ai cru que ma grâce coulait de votre cœur à vous, venant du cœur de Jésus, et que j'avait été baptisé pour épanouir un jour cette première grâce dans votre gloire? Et si je suis vraiment votre fils, alors n'aurez-vous aucun souci de votre enfant ?

Je sais que les pères ne comprennent pas les fils et que les fils aiment bien faire seuls leur sentier, et que cela est une vieille histoire. Mais est-ce trop de candeur de penser qu'il n'en est peut-être pas ainsi avec les saints et que la route que vous m'avez tracée est comme la mer : vous pouvez m'y porter tout le long de mon chemin. Est-ce que d'être saint cela ne sert à rien pour comprendre les autres et se faire comprendre par eux, pour se faire aimer aussi un peu, car même les pères de la terre sont heureux quand leurs fils les aiment.

J'ai ainsi plusieurs choses à vous dire, sans bien savoir par où commencer.

Commençons par le plus certain. C'est que je ne voudrais pas aller en enfer et qu'il me fait peur, comme l'eau sombre qu'on longe pendant très longtemps la nuit. Vous aviez pitié des âmes qui sont en enfer et rien que pour cela je ne pourrais pas m'empêcher de vous aimer. Vous auriez voulu fracasser la figure au démon pour lui reprendre sa proie : je trouve merveilleux d'être le fils d'un homme qui aime tant la bataille, comme vous. Car, c'est bien vrai : il est plus dur de se battre avec le diable que contre des soldats ou des agents de police. Et je ne peux pas vous dire combien j'espère que, si le diable venait à me serrer de trop près, il aurait tout de même affaire avec vous.

Et puis j'ai encore à vous dire que, si je me suis fait dominicain, ce n'est pas peur des difficultés de ce monde ou parce que je trouvais ce monde mauvais. Pas du tout : j'aimais beaucoup les fleuves et le tumulte des villes, et les parfums, et la musique, et la lumière des grands ciels de Montpellier, et tout ce que ce grand soleil éclaire dans la joie, et qui est beau, et j'aimais à la folie l'amitié, et j'étais très ému par la beauté, et j'étais bouleversé de me voir aimé par les petits enfants. Quand il a fallu quitter tout, j'ai pleuré. Pendant des semaines au milieu des nuits inconsolables, je n'éprouvais d'être votre fils que de la tristesse et du regret. Mais déjà je sentais que je suis votre fils. Et déjà je vous aimais plus que tout çà à la fois.

Est-ce que cela ne compterait pas pour vous, un fils qui essaie de vous aimer?

Et s'il avait fallu repartir, je ne sais ce qui serait arrivé ni comment vous vous y êtes pris pour séduire ce jeune cœur sauvage et distrait, mais moi je ne pourrais plus vous oublier et je languirais loin de vous, à mourir. Dans le ciel, vous devez bien avoir des moyens de constater si ce que je vous dis est vrai.

Ce que j'ai aimé surtout en vous, c'est votre pitié et votre joie. Je me souviens d'une statue de vous, à Vienne, qui m'a ravi. Le style

baroque vous y donne une grande allure de franchise et de promptitude allègre. Tout ce qu'il y a de jeunesse en moi est avec vous. Je crois que je vous suivrais partout. C'est bien ce que j'ai essayé de faire. Evidemment ce n'est pas grand'chose, ce que j'ai abandonné et je ne vous reproche pas de me l'avoir pris. Je voudrais seulement que vous m'enseigniez intérieurement votre joie et votre pauvreté.

Et puis j'ai aimé que vous soyez noble, sévère à toute vulgarité, et que vous ayez eu les mains fines. J'ai aimé que vous ayez pétri vous-même votre pain et que vous ayez tant prié pour les pécheurs. Car, quand il m'arrive de voir d'un peu près ce qu'est le péché, il s'éveille en moi une source de larmes et de compassion et je ne sais d'où cela jaillit.

J'ai aimé que vous disiez si bien la messe et qu'une lumière tombât de votre front. J'ai aimé que vous soyez si intelligent et si doux ; et que vous soyez mort si brusquement, avec tant de paix, et vierge.

Enfin je crois que je vous aime tant, que tous ceux qui voudraient m'apprendre quelque chose, la Règle ou les commandements de Dieu, si je ne sais pas qu'ils sont de votre lignée et que c'est vous qui les envoyez, ils ne sont pour moi que des pédagogues pluvieux, qui font bailler.

O très doux Patriarche, souvenez-vous que toute ma grâce est que vous m'ayez appelé et de vous avoir répondu ; et de vouloir vous ressembler. Quand je serai mort et que je vous rencontrerai, ne vous détournez pas de moi, mais montrez-moi votre face lumineuse, et embrassez bien fort, comme on pardonne, le plus capricieux de vos fils.

R.-L. BRUCKBERGER

Exposé du dogme de la Sainte Trinité [1]

Vous m'avez invité à vous exposer nettement *ce qu'entend l'Eglise par le dogme de la Trinité* qu'elle impose à la foi des fidèles. J'ai tout de suite accepté, je vous l'assure, avec beaucoup de sympathie fraternelle, je dirais même avec bonheur, dans l'espoir de rendre quelque service chrétien à des âmes qui ont souci de la vérité divine. Mais je tiens, — et vous tenez — à ce que cet entretien soit vraiment profitable. Une condition sine qua non, c'est qu'il ne s'égare pas sur une foule de problèmes disparates, qui, en dehors d'une discussion ordonnée — et préparée — ne feraient que s'obscurcir les uns les autres, et détourner l'esprit du principal, de celui en vue duquel vous m'avez fait venir ici. Voici donc une série de points qu'il faut tenir pour accordés, et sur lesquels je n'entends pas entrer en discussion aujourd'hui: l'existence d'un Dieu personnel, son unité et sa simplicité parfaites, sa puissance d'opérer des miracles; — puis l'existence possible de réalités qui dépassent toutes nos facultés terrestres de constatation, de démonstration ou de contrôle direct, c'est-à-dire l'existence de « *mystères* »; — enfin l'authenticité des Saintes Ecritures et leur véracité historique, par conséquent la divinité de Jésus. Tout cela doit être supposé *résolu, et résolu affirmativement, avant d'aborder la question de la Trinité.* Et, au sujet de celle-ci, je compte rester très rigoureusement *dans les limites de ce qui m'a été demandé: un exposé de la croyance orthodoxe,* et des raisons — raisons d'orthodoxie — sur lesquelles elle se fonde. Je ne chercherai nullement à vous démontrer qu'elle est vraie, puisque c'est un Mystère, et tout mystère échappe à la démonstration rationnelle, puisqu'il exige la foi, qui ne se communique point par des raisonnements humains; saint Thomas dit que, si l'on entreprend de faire passer nos raisonnements en ces matières pour évidents d'une nécessité philosophique, on s'expose très justement aux rires des incroyants. Je ne chercherai même pas à vous prouver qu'il faut au moins croire pour des raisons d'ordre humain plus larges et plus profondes que celles de la science; cela nous entraînerait peut-être en des discussions interminables sur la métaphysique, les théories de la connaissance et l'histoire, à propos de tous les points que je vieus de prendre soin d'exclure. Ainsi, tout simplement, j'expose consciencien-

[1] Conférence faite sur l'invitation d'un groupe protestant.

sement; *je ne vise pas à prouver ni à faire aucune propagande* directe pour ma propre conviction de catholique.

* * *

Or, l'Eglise nous enseigne — et nous le croyons — que Dieu est à la fois trine et un; qu'il existe, comme disent les catéchismes, résumant les conciles, « *un seul Dieu en trois personnes distinctes, Père, Fils et Saint-Esprit* »; toutes trois n'ayant *qu'une seule essence ou nature individuelle* — — non pas trois essences semblables seulement entre elles, — *toutes trois parfaitement égales, inséparables,* se pénétrant totalement, éternelles, immuables, toutes trois *possédant toute la plénitude de l'Infini, et cependant demeurant distinctes.*

Pour nous faire admettre pareille assertion qui a l'air de braver l'arithmétique, vous comprenez qu'il a fallu *quelque affirmation bien forte d'une autorité* que nous croyons supérieure à celle de nos raisonnements et à toute autre autorité, quelle qu'elle soit.

Cette autorité est celle de *Jésus-Christ,* telle que nous la connaissons par les récits et les paroles de l'Evangile.

Le fait évangélique, c'est d'abord que *Jésus a révélé graduellement* à ses disciples et à ses auditeurs *qu'il avait une personnalité égale à celle de son Père, c'est-à-dire de Dieu.* Or, être *égal à Dieu, c'est être Dieu.* Il l'a affirmé par ses attitudes (par le fait de se donner comme l'autorité dernière en religion: « Moi je vous dis... », par la rémission des péchés, ce pouvoir strictement divin, qu'il opérait en son propre nom, etc.), par ses miracles accomplis presque tous sans invoquer aucun secours supérieur, par des *affirmations toujours plus nettes sur sa nature invisible:* « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni le Père si ce n'est le Fils » (le Fils unique), égalité de puissance divine, ou « le Père et moi, nous sommes une même chose » ou « Je suis dans le Père et le Père est en moi », « Celui qui m'a vu a vu le Père », — et combien d'autres que les disciples osaient à peine chercher à comprendre, jusqu'au jour de la Résurrection qui leur en fit saisir le sens profond, et arracha à Thomas, le plus incrédule, la confession de la divinité de son maître: « Tu es mon Seigneur et mon Dieu ». — D'autre part, *Jésus, qui n'était qu'une seule personne,* et disait indifféremment « Je » quand il parlait comme homme et quand il parlait comme égal à Dieu, s'est toujours donné comme *personnellement distinct de son Père* — quoique la première vérité, pour lui comme pour tous les Israélites, fût que Dieu est un; il a toujours employé au sujet du « Père » la seconde et la troisième personne (« Je retourne à mon Père »), etc. De plus, le Sauveur a parlé d'« *un autre* » encore qui n'est ni lui ni son Père, de l'*autre Paraclet* que son Père et lui enverraient au monde après qu'il aurait quitté la terre, d'un autre qui est certainement présenté *comme une personne,* et une personne qu'il met sur le rang des deux autres, quand il dit: « *Baptisez... au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ».

Voilà pourquoi les premiers chrétiens, *qui affirmaient avant tout l'unité de Dieu* et ne se sont jamais fait accuser par leur adversaires juifs ou païens (avant les musulmans) d'être des polythéistes, croyaient pourtant *au Père, au Fils, et au Saint-Esprit.*

Ces assertions déjà si nettes de l'Evangile sont confirmées par nombre de *textes de saint Paul et des autres écrivains sacrés.* Saint Paul associe toujours le Fils, le Seigneur Jésus-Christ, à Dieu (à Dieu le Père) sans les confondre; il dit même clairement (Rom. Phil. Col.) que le Seigneur a la nature divine, il le nomme directement Dieu deux fois (Rom. Tit.); et de plus il a plusieurs formules trinitaires qu'on ne peut méconnaître (I et II Cor.) — *Qu'on n'aille pas dire que c'est lui qui a introduit ce dogme de la Trinité,* sous je ne sais quelles influences extra-évangéliques, et que les auteurs des évangiles canoniques auraient pris de lui la doctrine pour la glisser subrepticement et rétroactivement dans les enseignements de Jésus. Car saint Paul *ne traite jamais de ce dogme à part,* comme si c'eût été une vérité nouvelle qu'il fallait inculquer à ses lecteurs. Jamais il ne l'explique, jamais il ne la développe; il est de toute évidence *qu'il la sait bien connue de tous les chrétiens;* il se sert *instinctivement du cadre trinitaire* pour y ordonner des synthèses doctrinales ou spirituelles (Cor., Eph.); bref, on ne peut douter qu'il ait trouvé cet enseignement tout fait dès le jour, dès l'année assez rapprochée de celle de la mort du Christ, où il est devenu chrétien. Quant à *saint Jean,* pour ne plus parler que de lui, qui dans le 4e évangile a joint des commentaires inspirés au simple rappel des paroles du Maître, on peut croire que c'est lui qui a *introduit le nom de* « *Logos* », « Verbe », dans la doctrine chrétienne pour la rendre plus claire aux païens de culture philosophique et mystique — non d'ailleurs sans y être invité par les textes bibliques déjà; mais ce n'est qu'une *désignation nouvelle* de la Deuxième Personne de la Trinité, et non pas une distinction nouvellement apportée de cette Deuxième Personne par rapport à la Première.

Toute la révélation du nouveau Testament, pouvons-nous dire, *est suspendue à la doctrine de la Trinité;* car sans elle on ne peut continuer à croire que Jésus-Christ, dont la personnalité était distincte de celle de son Père, était cependant Dieu.

* * *

Si la croyance à la Trinité *ne vient ni de saint Jean ni de saint Paul,* et n'est pas une *invention des évangélistes synoptiques,* qui n'ont écrit qu'après saint Paul, peut-on croire qu'elle s'est *glissée comme en secret, sans faire de bruit, dans la tradition de la jeune église chrétienne,* après la mort du Christ mais avant qu'aucun écrit du Nouveau Testament fût rédigé, autrement dit que les *Apôtres* de Jérusalem, — puisqu'il faut bien remonter jusqu'à eux — l'auraient *empruntée ou bien à des croyances païennes,* ou bien à des spéculations sur l'Ancien Testament, ou bien à *des systèmes de la théologie juive ou de la philosophie des Grecs ?* Aucune de ces hypothèses ne peut s'étayer d'arguments plausibles aux yeux d'un historien bien informé.

D'abord, on ne connaît jusqu'ici — malgré tout ce qu'on a écrit ou répété — aucun *système païen* qui renferme l'équivalent de la Trinité chrétienne.

L'histoire des religions nous fait connaître sans doute quantité de *dyades* ou de *triades* divines et le *nombre trois* paraît avoir été cher aux spéculations religieuses de bien des époques et de bien des pays. Mais regardons les choses de près.

Dans les religions *naturistes asianiques* (Hittites, etc.) qui ont influé sur toutes celles de l'Asie Antérieure, et dans plus d'une religion *locale égyptienne*, nous trouvons bien une *Triade* faite sur le *type d'une famille humaine* et composée d'une Mère (généralement la Mère tient le premier rang à l'origine), qui personnifie l'esprit de fécondité de la nature (d'ordinaire la Terre-Mère), d'un Père (souvent l'esprit du Ciel) qui la féconde, et d'un Fils qui est l'esprit de la végétation sortant de la Terre fécondée. Mais ce sont des *entités tout à fait séparées*, trois divinités, non un seul Dieu, trois divinités ayant leurs attributions et leurs fonctions, par conséquent leurs natures, tout à fait distinctes et irréductibles; de plus elles ne sont ni *égales* l'une à l'autre, ni *éternelles*. Ce n'est pas là notre Trinité; et c'est le contraire du monothéisme. (Si quelques premiers chrétiens ignorants ont appelé le Saint-Esprit [«rouach» féminin en hébreu], «mère» du Christ, c'était tout à fait isolé et en dehors de l'enseignement évangélique et officiel.)

Dans la théologie *solaire égyptienne*, œuvre de spéculations sacerdotales qui ne sortaient guère des temples, il est dit qu'*Amon-Rê, le Dieu-Soleil, s'engendre lui-même*. C'est encore du naturisme, une manière poétique plutôt que doctrinale de dire que le soleil, qui paraît mourir chaque soir, se fait revivre lui-même, se redonne naissance chaque matin, comme s'il était son propre père et sa propre mère. Cela ne veut pas dire en réalité qu'il soit en *plusieurs personnes coexistantes*, d'autant plus que le soleil d'aujourd'hui, si l'on veut insister, n'existerait plus comme père quand apparaîtra son fils, le soleil de demain. C'est de la poésie panthéiste.

On a supposé encore des *doctrines archaïques plus subtiles* dont on ne saurait noter l'entrée précise dans l'histoire antérieurement à notre ère, mais qui auraient émergé plus tard, dans les *religions de l'Inde* en particulier.

Ainsi la *Trimourti*, triade divine des grands dieux Brahmâ, Vishnou et Çiva, le créateur, le conservateur et le destructeur, dont les opérations sont coordonnées. Mais tous les indianistes savent bien que cela fait trois dieux tout à fait différents d'origine et de fonction. Vishnou était le dieu d'une religion, Çiva celui d'une autre.

On les a associés, tout en maintenant leurs opérations et leurs natures tout à fait distinctes, quand leurs adorateurs respectifs, réunis en un peuple, ont voulu se faire des concessions; et les prêtres, pour resserrer l'union, y ont joint par spéculation logique la figure pâle d'un autre dieu personnel, Brahmâ, qui n'avait pas de religion particulière. Ils ne font pas dans la croyance commune un seul Dieu, mais trois; et si des penseurs plus profonds ont voulu ramener cette triade à un monothéisme encore panthéiste,

alors ils n'en font plus trois personnes mais seulement trois *aspects de Dieu*, selon ses opérations dans le monde. Ce n'est pas la Trinité chrétienne.

Restons un moment encore dans l'Inde. Certaines théologies mettent dans les grands dieux, parfois conçus comme étant chacun le Dieu unique Vishnou, ou Çiva, *une sorte de dédoublement :* leur essence d'abord, puis leur pouvoir d'agir au dehors, leur « *çakti* ». Mais la çakti n'égale pas l'essence, ne la reproduit pas, elle est faite à la mesure de la création ; c'est une *émanation* que la mythologie personnifie en *épouses de ces dieux*, Lakshmi ou Durgâ. Il ne s'agit pas de personnes égales ayant la même nature. Ce ne sont que les premières émanations, qui en émettent d'autres au-dessous d'elles, allant se dégradant toujours. C'est très distant de notre Trinité.

Ainsi, dans le paganisme, avec ses triades et autres multiplications, *nous n'avons pas trouvé l'égalité de personnes distinctes dans une seule nature*, ni *même aucun mystère*, car l'imagination et l'intelligence peuvent se représenter adéquatement tout cela. Il n'y a donc pas là d'équivalent du mystère de la Trinité.

Cherchons d'un autre côté. Il a été prétendu que le mystère du Dieu chrétien provenait de spéculations *théologiques* sur l'Ancien Testament. Là les livres sapientiaux, ou Job, paraissent en effet *personnifier la Sagesse de Dieu*, parfois *son Esprit*. Ce sont bien des pressentiments du dogme, mais on n'y trouve pas une doctrine nette de vraies personnalités distinctes et égales. Çà et là peut-être seulement des « figures » qui font pressentir cette révélation de Notre-Seigneur et dont d'anciens Pères ont d'ailleurs pu forcer la portée (ainsi les « trois hommes » d'Abraham, etc.). *Le Dogme n'a pu être tiré de l'Ancien Testament par de simples réflexions humaines.*

Dans le judaïsme palestinien, des noms ou des attributs, ou des opérations et des effets de Dieu sont personnifiés, ou bien des métaphores sont employées pour éviter de prononcer le nom ineffable de Yahweh, tels que Memrâ, Shekinah, Shamaïm, Maqôm, etc. Jamais, de l'avis des Judaïstes les plus compétents, ce ne *sont de vraies personnes distinctes* et on ne les associe pas entre elles pour former une unité où elles conserveraient leur distinction.

Dans la *philosophie hellénistique*, et dans celle du *judaïsme alexandrin* (Philon) qui s'inspire de l'autre en la combinant avec le monothéisme d'Israël, on trouve des *personnifications fréquentes des puissances de Dieu*. Ainsi les *stoïciens panthéistes ont leur Logos*, ou raison divine, mais ce n'est que Dieu, le Dieu-Monde, conçu sous l'aspect de l'intelligence, ce n'est pas une seconde personne. *Le Logos de Philon* représente en gros l'ensemble des idées de Dieu par lesquelles il crée et gouverne l'univers ; très souvent il le personnifie. Mais d'abord ce Logos n'est que l'*exemplaire du monde*, il ne représente pas le tout de Dieu, c'est un « être intermédiaire » *μεθόριος* ; il est tout à fait vain de vouloir en faire dériver le Logos de saint Jean. Quand cet intermédiaire ou d'autres (car il n'est pas le seul) reçoit l'attribut de divinité, il n'est plus personnel ; quand la personnalité lui est attribuée (affaire de style), ce n'est plus qu'un effet de Dieu, personnifié littérairement.

Ce ne sont qu'idées fluentes et confuses dont il ne faudrait pas toujours prendre l'expression à la lettre, et qui ne répondent pas du tout à notre mystère. De même pour toutes les *émanations des hermétistes* et des néoplatoniciens qui, en plus, détruisaient la simplicité de Dieu, comme la çakti hindoue.

On le voit donc, *le dogme de la Trinité chrétienne ne se trouve d'équivalent en aucune de ces théories*, malgré quelques affinités de surface, quelques pressentiments rationnels, et il n'a donc pu leur être emprunté. Il faut que ce soit une doctrine nouvelle, purement originale, qui remonte *à la révélation même promulguée par le Dieu-Homme.*

Nouveauté à laquelle l'*Ancien Testamment avait pu de loin préparer quelques hommes*, mais qui n'en restait pas moins terriblement troublante pour l'esprit naturel.

Il fallait croire en effet, comme les Juifs, qu'*il n'y a qu'un seul Dieu, absolument simple et indivisible* (car Dieu ne souffre pas de fractionnement et de réduction, Dieu voulant dire totalité des perfections de l'Etre) *et cependant que Jésus par sa nature invisible était Dieu, totalement Dieu, Dieu au sens propre, en restant distinct personnellement de son Père, que le Saint-Esprit était Dieu, totalement Dieu au sens propre, et constituait une personne autre que le Père et le Fils.*

Les auteurs du Nouveau Testament, et les premiers chrétiens, dans l'élan de leur foi absolue en la parole de Jésus, se sont plongés dans ce mystère sans en être apparemment troublés, et sans chercher d'explications ; ils se livraient à la Vie et sentaient que la Vie était la Vérité, quand bien même cette vérité fût inaccessible à leurs analyses. Mais il ne pouvait en être longtemps ainsi. Les premiers chrétiens eurent *vite fait de chercher à faire cadrer ce mystère avec ce qu'ils connaissaient par leur raison.* Ils ont donc tenté (saint Justin et d'autres) des essais d'explication théologique et philosophique pour harmoniser la révélation avec des idées courantes. Mais la philosophie de leur temps (comme aucune philosophie d'aucun temps) ne leur offrait rien pour traduire quelque chose d'aussi absolument unique et nouveau. Aussi leurs essais ont-ils d'abord été précaires, peu réussis. Dans leurs explications intellectuelles, ils n'échappaient pas au danger de « subordinationisme », c'est-à-dire de laisser se glisser quelque soupçon d'inégalité entre les personnes, une seule, la Première, restant de fait pleinement Dieu. C'est qu'il y avait divergence inconsciente entre leur foi de vrais et ardents croyants, qui s'adressait au Christ comme au Dieu absolu, et leur langage d'intellectuels, qui paraissait tendre à le réduire. On constate souvent pareil écart entre la pensée de fond d'un homme, celle qui dirige sa vie, et les essais d'explication qu'il en donne en langage abstrait. Cela n'atteignait pas la foi de la masse de l'Eglise. Aussi, lorsqu'un docteur qui était plus logicien rationaliste que croyant, *Arius*, en vint à tirer franchement les conséquences de ces tendances et à répandre une théorie qui déclarait: « Le Verbe incarné en Jésus n'est pas Dieu au sens plein, mais la plus haute création de Dieu », l'Eglise se souleva, s'indigna, la condamna ;

et les conciles de Nicée et de Constantinople, sauvant l'Evangile, mirent fin à ces tâtonnements des intellectuels, qui avaient abouti à une hérésie franchement destructrice de la foi.

* * *

Ces assemblées de l'Eglise, en définissant solennellement que le Verbe incarné en Jésus, puis le Saint-Esprit, sont *consubstantiels* au Père, c'est-à-dire possèdent exactement la même essence et le même pouvoir, ont donné la *formule décisive* qui sauvegarde la révélation faite par l'évangile sur ce point et que nos catéchismes résument ainsi: « Le mystère de la Trinité est le mystère d'un seul Dieu en trois Personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ».

Qu'est-ce que l'Eglise, interprète de l'Evangile, impose exactement, par cette formule, à la croyance de ses fidèles ?

Est-ce d'admettre en leurs esprits une *contradiction*, en dépit de toute raison, de toute arithmétique et de la loi la plus fondamentale de notre intelligence ? Non, répond-elle, car ce *n'est pas sous le même rapport* que je vous impose de croire que Dieu est un et qu'il est trine; l'unité concerne la nature, l'essence, et la multiplicité concerne les personnes qui ont cette nature; le principe de contradiction n'est pas violé.

Fort bien, nous connaissons beaucoup de réalités, en effet, qui sont « unes » sous un certain aspect et multiples sous d'autres aspects; ainsi n'importe quelle *société*. Mais si l'énoncé n'est pas contradictoire et absurde dans les mots, dans la formule, *ne l'est-il pas dans la pensée* que couvrent les mots ou qu'ils dissimulent ?

Je comprends très bien qu'on parle d'unité de nature pour l'humanité, par exemple, prise en bloc, parce que tous les membres qui la composent, quoique multipliés à l'infini, possèdent les mêmes caractéristiques humaines essentielles; mais ce n'est qu'une *unité spécifique*, une unité de ressemblance. La nature humaine qui est en moi et en vous se trouve différemment réalisée et qualifiée en moi et en vous, par les différences entre les portions du temps et de l'espace où elle peut produire ses actes, par les qualités physiques, intellectuelles, morales qui sortent d'elles, par le genre d'occupations très divergentes auxquelles elle nous permet de nous adonner. Ce n'est donc pas une unité *individuelle* de nature. Au lieu que, *en Dieu, il ne peut y avoir qu'une nature individuelle*, qu'il est impossible de dire égale et semblable spécifiquement à celle d'aucun autre être; ce serait nier Dieu. Car Dieu possède un être, des attributs, absolument illimités; quand *la perfection est totale, elle ne peut se multiplier;* il faudrait en effet, que l'un de ses êtres parfaits présupposés eût *quelque chose de plus ou de moins* que l'autre être parfait pour pouvoir s'en distinguer. Par conséquent *l'un ou l'autre n'aurait pas le tout de la perfection*, l'un ou l'autre ne serait point Dieu. Il est impossible qu'il y ait plusieurs dieux, plusieurs infinis de perfection. Comment donc parler de *plusieurs* personnes, toutes infiniment parfaites ? Vous dites qu'elles possèdent indistinctement la même nature individuelle et indivisi-

ble ? Alors elles ne peuvent aucunement se distinguer. Je ne comprends plus, ou bien vous voulez me payer de mots.

Nous raisonnons ainsi lorsque nous *transportons dans l'Infini, sans les modifier, nos idées d'unité et de nombre,* qui sont prises du fini et faites seulement pour le fini. J'appelle ici toute votre attention — qui sera méritoire, ces choses étant un peu abstraites tant que nous ne verrons pas, dans une autre lumière, combien elles sont vivantes.

L'unité, cela n'a guère besoin de définition et c'est un concept en lui-même plus clair, malgré toutes les nuances qu'il peut prendre, que n'en serait la définition. Quant au concept de *nombre pluriel,* il faut l'examiner de plus près.

La notion de *choses nombrées,* nous la tirons de l'empirisme, quand, par la vue, le toucher, nous percevons des objets discontinus, séparés les uns des autres dans l'espace ; puis nous l'étendons aux divisions des choses continues, et de l'étendue elle-même, puis aux autres choses matérielles qui n'ont pas d'étendue, mais que nous percevons comme séparées, par exemple aux sons que notre oreille entend distincts. Il est clair que ce *nombre matériel ne peut exister en Dieu,* qui est parfaitement immatériel et indivisible.

Par extension, nous parlons aussi de nombre *à propos de choses immatérielles,* que nous voyons *distinctes et irréductibles* les unes aux autres: par exemple on parle de deux pensées, trois résolutions. Ou bien nous disons que, dans l'unité de notre âme, l'intelligence et la volonté font deux puissances, parce que nous voyons bien que l'une et l'autre, distinctes du fond même de notre âme qui ne change pas, sont respectivement principes d'une double série d'opérations, les pensées et les vouloirs, dont la nature n'est assurément pas la même. *Pareil nombre au sens large, au sens immatériel, pourrait-il être transporté en Dieu? Non, car en Dieu il n'y a aucune distinction* (sinon pour notre manière imparfaite de concevoir) *entre essence et puissances ;* son intelligence, sa volonté, sont son être même, il n'est pas de composition dans sa nature simple et éternelle et immuable, en sorte qu'il pût agir tantôt par une partie de ses facultés, tantôt par une autre, puisqu'il n'a point de parties. Quant à ses *attributs,* puissance, sagesse, bonté, justice et les autres, ils ne forment *qu'une seule vertu infinie, qui est lui-même* et qui contient à la fois toutes ces perfections que nous distinguons dans la créature, où elles ne se manifestent pas et n'opèrent pas toutes à la fois, comme justice, bonté, etc. Ce sont là des *vérités métaphysiques certaines.* Par conséquent le nombre immatériel que les anciens philosophes appelaient « nombre transcendant » ou « multiplicité transcendante », *n'est pas tel quel transportable en Dieu* plus que le nombre arithmétique matériel. La multiplicité se trouve seulement dans les effets que Dieu produit en dehors de lui-même, et qui se déroulent l'un en dehors de l'autre, au cours du temps, mais *qu'Il veut par un seul acte éternel où toute-puissance, sagesse, bonté, justice, amour ne font qu'un.*

Alors comment le *nombre, une notion quelconque de nombre, peut-elle trouver place dans une telle unité,* une telle concentration et identification de toutes les perfections possibles ? L'esprit de l'homme est véritablement ébloui à cette hauteur ; il entrevoit cependant que cette essence absolument indivisible pourrait avoir des *relations multiples à l'intérieur d'elle-même avec elle-même.* Comment cela est-il concevable ? Considérons ce qui se passe en nous, créatures intelligentes, images très imparfaites de Dieu ; peut-être sera-ce une image — fort déficiente, évidemment — de ce qui se passe en Dieu. *Notre intelligence peut réfléchir sur elle-même* et sur l'âme dont elle procède. Alors, sans rien changer à ce que nous sommes, *nous nous dédoublons d'une certaine façon en un Moi connaissant et un Moi connu ;* nous nous donnons en nous-mêmes une *existence nouvelle comme objet, comme idée.* Ce n'est pas chez nous une existence réelle, mais une existence idéale, dépendant entièrement de la réelle qu'elle représente. Il y a donc une relation de *nous à nous,* comme de sujet à objet ; or, *qui dit relation dit qu'il y a une certaine opposition ou distinction entre les termes de la relation :* et l'on peut donc dire *qu'ils font deux.*

Il n'y a pas d'*autre ressource offerte à la raison pour concevoir la possibilité en Dieu d'une distinction fondant un nombre.* Encore, la *pure philosophie* ne peut-elle nous démontrer que cela est nécessaire ou légitime, parce qu'elle ne peut être sûre qu'elle ait raison de pousser jusque-là l'*analogie* entre les êtres finis et l'infini. Mais enfin, si cela est, comme nous l'affirme la foi, basée sur la parole du Christ, *s'il y a des relations et des distinctions intérieures* dans l'indivisible nature divine, aucun de leurs termes ne peut *posséder moins que ne possède l'autre terme,* dans cet Etre auquel répugne toute imperfection d'être et tout partage ; si *un terme est une personne, l'autre sera une personne également,* et puisque les *termes sont distincts, ce seront des personnes distinctes.* Un terme ne pourra avoir moins d'indépendance, de spontanéité, de liberté (être une personne veut dire cela) que n'en a l'autre.

Ce nombre en Dieu est d'une *nature unique,* à laquelle toute la création, matérielle et spirituelle, n'offre *rien d'équivalent.* Dans les être finis, toute numération importe une division, une séparation, une distinction des essences, des natures, sinon spécifique au moins individuelle. En Dieu, il n'en est rien ; *en chacun des termes qui constituent des personnes doivent se retrouver tous les mêmes attributs infinis, par conséquent indiscernables ;* toute leur action à l'extérieur ne peut être que la même action, indivise ; autrement, il devrait y avoir des spécifications, des séparations dans la cause, qui est l'essence divine ; et cela est impossible.

Je pourrais craindre que vous trouviez tout ceci beaucoup trop subtil, qu'un peu de mauvaise humeur vous tente de dire : « Phraséologie, logomachie d'intellectuels » ; mais certainement vous ne direz pas que ce sont des raisonnements grossiers ou des confusions enfantines.

Mystère, Mystère ! *Nous ne voyons pas comment cela est possible,* parce que notre science du fini ne nous présente rien d'équivalent ; nos idées com-

munes d'arithmétique sont *en déroute*, mais c'est que, faites pour s'appliquer au fini *elles ne sont pas transportables telles quelles dans l'infini*. Aussi *la raison, si elle n'est pas infectée de la superstition du rationalisme*, qui lui fait imaginer qu'elle peut saisir toute réalité, ne dit pas non plus que c'est impossible. Elle *s'en remet et se soumet à la foi*, communication d'une science qui dépasse notre intelligence naturelle. Sans cela nous ne dirions pas que c'est un mystère.

Une fois *le mystère admis, nous savons ceci au moins, que dans la transcendance de Dieu*, plus simple que tout, source infinie et de l'unité et du nombre fini que nous connaissons, il y a à la fois *unité* plus parfaite que toute unité accessible à notre connaissance, et *société* plus parfaite aussi. L'unité de notre personne à chacun n'en approche guère, nous nous sentons fort divisés et tiraillés ; et toutes les sociétés que nous imaginerions, tout ce qu'il y aurait en fait d'union la plus étroite entre deux époux, entre parents et enfants, entre amis les plus tendres, entre coopérateurs de n'importe qu'elle œuvre, n'approche pas de l'union, de la compénétration absolue qu'il y a entre les personnes divines ; en elles, existence, pensées, cœur, actions, sont les mêmes : *idéal divin de la société*. Et chacune connaît pourtant *la jouissance ineffable de se donner tout entière à l'autre, comme à une autre, ou de tenir tout ce qu'elle est d'une autre vers qui elle se retourne* avec toute l'infinité d'amour qu'elle en a reçue.

L'unité transcendante et la société transcendante sont donc une seule et même chose, et conservent cependant à un degré infini tout ce qu'il y a de distinctement désirable dans l'état d'unité et dans l'état de société. Et elles sont aussi pleines, aussi réelles l'une que l'autre.

Voilà comment l'Eglise nous dit de concevoir Dieu. Mystère, mais mystère profondément aimable et adorable.

* * *

Si devant lui notre *raison naturelle demeure suspendue et éperdue*, les autorités doctrinales, conciles, Pères, théologiens, ont cependant cherché à nous le rendre un peu moins insaisissable par des analogies.

Vous savez qu'on ne peut transporter en Dieu aucune de nos notions naturelles telle qu'elle est, parce que nous ne saisissons rien que sous un mode limité, inapplicable à Dieu. De l'être de Dieu, nous ne connaissons rien que par *analogie*. Mais, puisque Dieu est esprit, l'analogie la moins lointaine sera à chercher dans nos propres esprits.

Or, cet esprit qu'est notre *âme* possède la *faculté de connaître, ou l'intelligence*, et celle *d'aimer et de vouloir, ou la volonté*. Par la première elle produit la pensée, qui l'orne d'*idées*, c'est-à-dire que les choses du dehors pénètrent en elle et y prennent une certaine existence nouvelle, comme une existence toute relative de portraits. Par la seconde, elle produit l'amour et les résolutions qui le suivent, c'est-à-dire que le dehors vient en elle non plus sous la forme statique d'idées, mais comme un moteur dynamique, un principe de vie réelle surajouté, qui fait que ce qui arrive aux

êtres du dehors qu'on aime se reproduit dans notre âme en modifications correspondantes, que leur bien devient notre bien personnel, leur mal, notre mal. Et ce n'est pas seulement vis-à-vis des êtres ou choses du dehors que l'âme exerce ses facultés; elle peut réfléchir sur elle-même, se prendre elle-même pour objet, se connaître, s'aimer, avoir ainsi *comme deux existences, l'une réelle ou subjective, l'autre objective* qui elle-même se dédouble, une existence de connaissance et une d'affection. Mais chez nous ce ne sont là que des *enrichissements de la personnalité* et non pas de nouvelles personnes qui seraient concrètes, solides, comme notre personne première dont elles dépendent; simplement des accidents, des reflets, des frissons, des rides passagères à sa surface, qui n'ont pas autant d'être que notre propre fond. Cela passe comme des rayons changeant sans cesse dans une chambre obscure, cela transparaît, apparaît, disparaît, illumine un instant, puis est remplacé et s'en va, ne nous laissant qu'un vague souvenir ou regret lorsque ce fut beau; et même si cela persiste longtemps l'accoutumance l'émousse, cela ne demeure pas vivant et vibrant comme au premier instant. D'ailleurs ce n'était jamais que des vues fragmentaires ou des émotions restreintes qui ne donnaient pas d'un seul coup l'être objectif à la totalité de ce que nous pouvons connaître ou aimer; la grande vie du dehors ne nous est communiquée qu'au compte-gouttes, et jamais nous n'y avons versé toute notre âme, comme jamais non plus nous ne nous sommes saisis nous-mêmes en tout ce que nous sommes. Pourtant il en est, de ces modifications transitoires, que l'on voudrait fixer à tout jamais, des *pensées que l'on chérit presque comme des personnes*, comme des filles de notre esprit jaillies du plus profond de nos entrailles; *le génie* par exemple, voudrait dans un seul acte, une seule parole, épancher toute son âme avec tout ce que l'univers lui apporte, dire tout ce qu'il est, tout ce qu'il connaît et tout ce qu'il aime. Impossible, car ces phénomènes de conscience, ces pensées et ces affections, appartiennent à notre personne, mais ne peuvent faire des personnes capables comme nous de connaître et d'aimer.

Mais en Dieu ? *Dieu connaît et aime comme nous, beaucoup plus que nous.* Il engendre éternellement, comme son Fils parfait, le Verbe de son intelligence qui représente tout et qui dit tout, tout ce qui fut, est ou sera, avec tout ordre, toute beauté, tout amour; le passé, le présent et l'avenir (ce qui est passé ou à venir pour nous), le monde, les astres, les atomes, et vous et moi, et tout ce qui pourrait être et ne sera pas, tous les possibles; et *bien plus que cela, tout ce qui est en Lui-même* et ne peut être reproduit dans la création, *toute la source infinie, tout Dieu.* Dans le calme immuable de l'éternité, Dieu se verse, s'exprime tout entier, avec ce qu'Il a de plus ineffable, dans une seule idée infinie, vivante comme lui, qu'il pénètre tout entière et qui le pénètre tout entier, *qui est une personne comme lui;* car de tout ce qui est en Dieu, même en simple relation d'objet avec son intelligence, *il n'est rien qui ne soit toute sa nature indivisible,* donc qui n'ait la *totalité de l'Etre,* donc *qui ne soit une personne.* Autrement Dieu serait divisé, il y aurait en lui des parties inégales, l'une personnelle, les autres

impersonnelles. Il se met donc tout entier dans ce Verbe, dans ce Fils, sa Parole, sa Musique, son Poème qui règle le monde entier et exprime tout ce qu'il y a dans sa source. Il se le chante, il le savoure, il en jouit éternellement.

Il *le saisit et l'embrasse d'un amour éternel* et cette parole, vivante comme lui, *rend à sa source avec une pleine égalité tout ce qu'elle lui donne.* De cette étreinte, de cette pénétration réciproque qui est plus qu'union, plus qu'unité comprise à notre manière, jaillit éternellement l'*être d'affection*, qui a aussi forme personnelle, qui connaît et aime le Père et le Fils, est connu et aimé d'eux avec une parfaite égalité; en lui, le Saint-Esprit, Dieu le Père aime tout ce qui est représenté dans le Verbe et le Verbe tout ce qui est dans les profondeurs de Dieu et tout ce qui peut en sortir. La Trinité de ces personnes vit ainsi dans un enivrement tranquille de Puissance, de Lumière, d'Amour, dans un bonheur si infini, qu'aucun esprit créé, donc limité, ne peut s'en faire une représentation même éloignée; et l'univers en sa totalité, conçu dans le Verbe et voulu par l'Amour, vit de la palpitation de cette vie prodigieuse, en dehors de laquelle il s'évanouirait et deviendrait moins qu'une ombre.

Pour résumer en formules nettes ces pensées, qui donneront seulement le vertige si Dieu, par la vertu du foi, ne nous communique de sa force intellectuelle, nous pouvons dire:

Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, *sont, connaissent, aiment et veulent* et *agissent* au dehors dans une unité absolument indissoluble, n'étant qu'une Nature.

Le Père existe en lui-même, comme origine, le Fils et le Saint-Esprit existent éternellement dans le Père mais autant que le Père, qui n'est une personne distincte du Fils que par sa relation au Fils, dans lequel sa Personne s'épanche tout entière en Sagesse (sans ignorance, ni arbitraire, ni caprice possible en son action).

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit se voient *et voient tout, d'une simple et unique pensée, dans le Fils*, l'idée infinie — qui a en cela même, dans cette relation d'objet à sujet, sa note de Personne.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont d'une même existence et se connaissent par une même pensée et dans une même idée, *s'aiment et aiment tout ce qui a de l'être dans la personne du Saint-Esprit* — constitué Personne par cette relation objective entre le Dieu aimant et son amour.

Même être, même pensée, même volonté chez les Trois, sans opposition ni distinction, sans partage, sans degré. De même que nous ne faisons qu'un avec nos idées et nos affections, qui ne sont pas, elles, des personnes, mais participent seulement de notre personnalité unique, ainsi le Père, la Source, ne fait qu'un avec son Idée et son Amour, mais *qu'il remplit tellement de son être infini et indivisible, que ce sont comme lui des personnes.*

J'ai dit que leur action extérieure aussi est une et indivisible. Dans le langage dont nous sommes obligés d'user, nous attribuons la puissance de création, qui fait être les choses, au Père; l'ordre et la sagesse, la vérité

et la beauté de cette création au Fils, Sagesse et Verbe; la bonté, l'amour qui meut le monde et le dirige à sa fin, au Saint-Esprit. Mais ce ne sont là que des *appropriations* —, les divers modes des choses créées présentant en effet des affinités, distinguées par nos esprits, avec ce qui fait les caractéristiques personnelles soit du Père, soit du Fils, soit du Saint-Esprit; mais en réalité c'est toujours, en toutes choses, la *Trinité entière qui agit indivisiblement*, avec la Puissance, la Sagesse et l'Amour dont les relations constituent des personnes distinctes à l'intérieur de Dieu, mais qui sont absolument inséparables, Dieu ne faisant rien au dehors où n'aient part à la fois sa Puissance, sa Sagesse et son Amour.

(La *Rédemption*, il est vrai, appartient plus spécialement au Fils, mais en tant qu'il s'est adjoint une nature humaine, laquelle ne modifie aucunement son être éternel, et non en tant qu'il possède de toute éternité la nature divine. C'est là une question qu'on ne peut traiter ici.)

Voilà l'exposé que vous m'aviez demandé du dogme de la sainte Trinité, tel que l'enseignent l'Ecriture et l'Eglise qui l'interprète, mais prétend ne rien y modifier ni ajouter.

Il me reste quelques mots à dire, pour conclure.

* * *

Est-ce que vraiment ce dogme peut avoir quelque intérêt direct pour notre vie religieuse — ou n'est-ce que l'imposition à nos esprits d'un problème insoluble ici-bas, qui gêne plutôt la foi, sans autre utilité que de nous faire accomplir un acte d'humilité et d'obéissance intellectuelle, un peu aveugle ?

Certes, on le dit assez, et il est nombre de chrétiens mal instruits qui approuvent. Cependant, considérez bien sérieusement ce que je vais vous dire.

Tout d'abord, sans lui, *nous ne pourrions plus croire à l'Evangile.* Car l'Evangile le contient, tout autant que celui de la divinité du Christ. Le Christ est Dieu, et une personne pourtant distincte de son Père. S'il n'y a pas de personnes distinctes en Dieu, *comment donc le Christ sera-t-il Dieu ? Et pourquoi le croirions-nous* quand il affirme qu'il est Dieu, si nous refusions de le croire quand il affirme qu'il est distinct du Père en sa Personne, — Je dis en sa personne, dans le fond de sa personnalité unique, non seulement par sa nature humaine ?

Or, si le Christ n'est pas Dieu, mais seulement un Fils de Dieu en quelque sens large de prophète transcendant, *alors on ne peut plus dire qu'un Dieu est mort pour nous.* La grande preuve de l'amour que Dieu nous porte, la grande garantie de sa miséricorde pour nos fautes, s'évanouit. Où est cette « *folie de Dieu* » dont parlait si hardiment saint Paul, et tant de penseurs chrétiens, comme Pascal, après lui, cet amour incompréhensible, vraiment « fou » qui nous apparaît en ce que Dieu, ayant pris une nature humaine pour nous faire connaître son vrai caractère et ses sentiments, l'a prise souffrante, sacrifiée, afin de nous prouver combien il nous aime dans son

amour éternel, au point qu'il irait, si cela était possible à l'Etre qui ne peut subir de diminution, jusqu'à souffrir pour nous dans sa nature divine plus que ne souffrirait le plus dévoué et le meilleur de nos frères qui sont de purs hommes ?

Que l'on n'aille pas dire que cela n'intéresse pas notre vie chrétienne et l'attitude que nous devons prendre à l'égard d'un pareil Dieu. On comprend combien le peuple chrétien a *détesté l'hérésie d'Arius.*

Secondement, même en faisant abstraction de l'Incarnation et de la Croix, le dogme de la Trinité en lui-même nous donne de notre Dieu une conception que je dirais *plus vitale, plus parlante et certainement plus vivifiante* pour notre âme que s'il était, comme par exemple l'Allah de Mahomet, *cet immense et terrifiant Isolé* dont l'intelligence et l'amour ne peuvent trouver d'objet à contempler et à aimer comme lui-même. La pluralité des personnes *exclut de Dieu la solitude;* comme disait saint Hilaire (De Trin., 4): «Sustulit singularitatis ac solitudinis intelligentiam professio consortii ». Dieu est *un* et pourtant il n'est pas *seul.* La *société comme l'unité trouve en lui sa parfaite expression;* et ainsi Il nous apparaît comme ayant plus d'affinité avec notre nature, qui est sociable et éprouve le besoin de se donner. « Se donner » appartient donc nécessairement à la perfection de l'Etre. Et cela ne rabaisse pas sa transcendance. Il est d'une fécondité infinie; mais comme les trois Personnes *restent l'une dans l'autre,* la fantasmagorie des *anciens hérétiques gnostiques,* qui détruisaient Dieu en le partageant en une multitude de personnes descendantes et de moins en moins divines qui finissaient par toucher la créature, et dont il fallait remonter la chaîne pour trouver le contact du vrai Dieu, cette fantasmagorie est exclue pareillement; il garde toute sa transcendance, et pourtant, dès que nous nous élevons vers lui, c'est bien Lui que nous touchons; Il vit en nous au fond de notre être, avec ses trois personnes, tout entier, et *non par une simple émanation qui ne lui ressemblerait plus guère.* Penser à cela c'est une source de joie plus qu'humaine pour la *contemplation des saints,* qu'il fait pénétrer dans sa société.

Et puis, en lui tout ce que lui dit la Sagesse est une Personne ainsi que tout son Amour subsistant. Donc, en tout ce qu'il fait dans le monde et en nous, la *Sagesse et l'Amour réclament leur place avec la puissante voix de personnes qui peuvent tout.* Il n'exerce jamais sa puissance sans sagesse et sa sagesse est toujours pénétrée d'amour.

Enfin en lui, puissance, sagesse et amour ne sont pas seulement des personnes, mais *des personnes absolument* égales, possédant tous les mêmes attributs sur lesquels se fonde notre espérance. Les païens, en général, ne voyaient guère dans la Divinité que la Puissance; c'est pour cela qu'ils la fragmentaient, n'arrivant pas à se figurer qu'un seul Etre eût assez de sagesse pour connaître et administrer tant de choses à la fois; c'est pour cela aussi qu'ils éprouvaient à l'égard de leurs dieux beaucoup plus de *terreur que d'amour,* n'étant pas sûrs qu'ils n'eussent pas des erreurs, des caprices, des préférences ou des aversions injustes. Pour nous chrétiens,

qui croyons à la Trinité, la *Puissance divine est toujours aussi parfaitement sage que la Sagesse est parfaitement puissante ;* l'une et l'autre sont pénétrées d'une bonté adéquate elle-même à la Puissance et à l'intelligence, aussi puissante et aussi sage pour donner aux créatures le bien qu'il leur faut, que la Puissance et la Sagesse le sont pour le concevoir et le réaliser. Nous n'avons jamais en aucune circonstance à craindre aucune erreur, aucun oubli, aucune malveillance de Dieu ; les damnés, qui seront tels uniquement par leur faute, le confesseront eux-mêmes et ne pourront faire aucun reproche à Dieu, qui ne peut pas être l'auteur de leur perte, car ils n'auront pas seulement résisté à la Puissance, mais à la Sagesse et à l'Amour.

Voilà pourquoi en toutes circonstances, et fussions-nous les derniers des pécheurs, *nous pouvons toujours invoquer avec une pleine confiance notre Père qui est aux cieux,* par les mérites de son Fils qui s'est donné pour nous, et nous donne son Saint-Esprit quand nous le lui demandons.

Avez-vous remarqué que dans le *Credo* comme en plusieurs passages de saint Paul, la Trinité des personnes est exposée *non dans un seul article,* mais — par appropriation, comme je l'ai expliqué — en plusieurs *articles rapportés à nous,* en fonction de notre existence et de notre bonheur à nous, de tout ce qui nous est le plus personnel, en tant que Dieu est la source, le guide, le terme de toute notre vie par la création, la rédemption et la sanctification qui nous mènent à la vie éternelle ?

Qu'on n'aille point penser ou dire que le dogme trinitaire, qui paraît d'abord si abstrus, n'intéresse pas notre vie religieuse personnelle, ou ne l'intéresse que comme acte d'obéissance imposé à notre esprit qui n'y comprend rien. On ne peut sans doute le scruter et le prouver par des arguments de philosophie naturelle, mais quand on comprend bien ce que l'Evangile et l'Eglise nous apprennent par elle, cette croyance *est une lumière pratique qui éclaire toute notre vie spirituelle* et la remplit d'amour et de forces ; ce n'est en cette existence présente qu'une *Aurore,* des rayons confus dont on ne voit pas encore le foyer et la convergence, mais qui nous fait aspirer à une source bien plus lumineuse et plus douce que les jours les plus clairs dont jouit notre raison naturelle et limitée.

Voilà l'exposé du dogme trinitaire ; voilà ce qui nous est offert à méditer sur sa portée religieuse.

E.-Bernard ALLO,
professeur à l'Université de Fribourg.

Poèmes

Art poétique

La poésie est un rapt,
le voleur c'est moi.
Je prends des cercles de beauté,
je les mets dans ma poche.
Vous pouvez me tenter,
sales démons, sales boches,
moi j'emporte mes horloges,
bien cachées sous ma toge.

Je ne laisse plus que des ordures,
le temps est court, le temps me dure.

Quand mes amis ne me veulent plus poète
je mets ma robe d'avocat,
quand ils en ont pleins la tête,
je mets dans mon dossier leur cas.

Puis je sors par la porte secrète,
dans les champs, à la crête
des bois où tout est à moi,
et où Dieu qui me regarde,
n'est pas plus sévère
que le gazon vert.

Je n'ai pas d'autre art poétique
que de voler dans les boutiques
le pain bénit qui est très cher,
l'esprit seul compte et non la chair,
ma chère.

Janvier 1937.

Henri FERRARE.

Le cours de ma vie

(Un lecteur nous a proposé cette version du poème *Lebenslauf* d'Hölderlin qui rectifie une erreur de traduction à la fin de la seconde strophe (Voir « Nova et Vetera », 1938, p. 77).

Moi aussi j'ai voulu m'élever, mais l'amour
Nous humilie et nous ploie, et la souffrance plus encore,
En sorte que notre vie revient à son point de départ, —
Non pas en vain cependant !

Monte ou descends ! N'y a-t-il pas dans la Nuit sainte
Où la Nature silencieuse conçoit les jours naissants, —
N'y a-t-il pas dans les pires Enfers
Une rectitude, un Droit qui règne encore?

Lebenslauf

Grössers wolltest auch du, aber die Liebe zwingt
All uns nieder, das Leid beuget gewaltiger,
Doch es kehret umsonst nicht
Unser Bogen, woher er kommt !

Aufwärts oder hinab ! herrschet in heil'ger Nacht
Wo die stumme Natur werdende Tage sinnt,
Herrscht im schiefesten Orkus
Nicht ein Grades, ein Recht noch !

Ainsi l'éprouvai-je : vous n'avez point fait comme les maîtres mortels,
O Puissances du ciel qui maintenez toute chose,
Vous ne m'avez jamais, que je sache, conduit avec précaution
Par des sentiers aplanis.

Que l'homme éprouve toutes les voies, qu'il goûte tous les aliments,
Disent les Pouvoirs Célestes, afin que, nourri et fortifié, il apprenne
L'action de grâces universelle et se découvre la liberté
De s'évader par où il veut.

HÖLDERLIN

Dies erfuhr ich. Denn nie, sterblichen Meistern gleich,
Habt ihr Himmlischen, ihr Alleserhaltenden,
Dass ich wüsste, mit Vorsicht
Mich des ebenen Pfads geführt.

Alles prüfe der Mensch, sagen die Himmlischen,
Dass er, kräftig genährt, danken für alles lern',
Und verstehe die Freiheit,
Aufzubrechen, wohin er will.

L'Eucharistie comme lien de communion entre les peuples[1]

Devant tout autre tribunal que le vôtre, en plaidant la cause de l'union des peuples, j'aurais l'impression d'être l'avocat d'une cause d'avance perdue; mais puisque vous avez mis ce grand sujet à l'ordre du jour du Congrès, c'est donc que vous croyez que l'union des nations est encore réalisable, et tout mon dessein, en ce bref exposé, est de fortifier cette foi, de la grandir en l'alimentant à sa source véritable: l'Eucharistie.

Si la parole *Misereor super turbam* fut le prélude du discours eucharistique sur le pain de vie, il est juste que nous commencions par jeter un coup d'œil sur cette société internationale si divisée et que nous nous élevions ensuite aux conditions surnaturelles de son unité. Posons d'abord en principe que ces personnes morales — de création relativement récente — que sont les nations sont faites pour s'unir, et non pas seulement grâce à la procédure juridique, qui règle leurs relations inter-individuelles, ni même à la faveur d'une émotion fraternelle, qui les secoue et les rapproche au lendemain d'un désastre, mais d'une façon à la fois vitale et viable, en une société organique, dont le ciment soit la justice et le ressort la charité. La communauté d'origine et de fin de l'humanité appelle une pareille union. La juste notion de l'Etat et du bien commun poursuivi par la société étatique la réclame. Car qu'est-ce qui légitime l'existence des nations, sinon la perfection de leurs membres à procurer ? Et comment celle-ci pourra-t-elle être atteinte, si la nation ne met à la disposition de tous et de chacun, toutes les ressources matérielles, intellectuelles, morales, spirituelles surtout qui sont le patrimoine commun de l'humanité. Cette considération seule devrait pousser les nations à s'unir et à communier dans les plus hautes valeurs humaines, car de cette communion dépend l'achèvement de l'œuvre nationale: le perfectionnement intégral de la personne humaine dont la nation a la charge.

Une nation qui s'isole, se replie sur soi-même, et recherche en soi le seul secret de sa force, à plus forte raison une nation qui essaye de subjuguer les autres et tente de leur imposer un faux idéal, sinon matérialiste

[1] Rapport présenté à la section française du XXXIV[e] Congrès Eucharistique International de Budapest (28 mai 1938).

et athée, du moins culturellement et historiquement borné, limité, une telle nation se condamne d'elle-même, car elle ne remplit plus à l'égard de ses membres la fonction pour laquelle elle est venue à l'existence.

Réalisons donc qu'il existe au-dessus du bien commun particulier des nations, un bien commun plus général, universel, compréhensif, qui est le bien *humain* tout court; et demandons-nous si les nations par leurs seuls moyens peuvent y atteindre en un concert parfait ? Mais est-il besoin de poser cette question ? Le spectacle que nous offrent l'Europe d'aujourd'hui et le monde, d'autant plus douloureux qu'il succède à une période d'efforts sincères et généreux en faveur de l'union et de la paix, indique assez que l'humanité laissée à ses seules forces, que ce soit l'homme concret, la personne physique que je suis, ou les personnes morales que sont les nations, est vouée à la division et à la mort. Seuls s'en étonneront ceux qui croient au progrès indéfini de l'humanité et à l'unité des nations réalisables sans le Christ; pour nous, chrétiens, il nous suffit de tirer du dogme du péché originel les conséquences qu'il appelle dans l'ordre social, communautaire, pour avoir la raison du chaos actuel: les nations sont désagrégées par la blessure du péché originel, comme dit l'Oraison de la fête du Christ Roi: *cunctae familiae Gentium peccati vulnere disgregatae.* Il a fallu au monde un siècle de déboires et d'échecs pour s'apercevoir que la question sociale était une question morale, espérons qu'il ne devra pas traverser un siècle de guerres et de luttes intestines pour comprendre que la crise internationale est une crise morale. Pour assainir cette communauté des puissances, malade et chancelante, — d'aucuns diraient peut-être pour ressusciter cette société des nations qui s'éteint — il n'est que de remonter à l'origine du mal: la déchéance de la personne humaine tombée quelquefois plus bas que la matière, la dissolution des liens familiaux et sociaux, la lutte des classes et l'insubordination des sujets, les exigences outrancières des gouvernements et l'autonomie absolue des Etats, qui ne connaissent point de limites à leurs droits. Ces maux s'engendrent les uns les autres à partir de la personne humaine désaxée et impuissante, en suivant la filière des sociétés où elle est appelée à croître et dont elle sous-tend toutes les relations. Aussi le remède à nos divisions actuelles, petites ou grandes, n'est-ce pas cette donnée, ce principe supérieur, ou plutôt ce Don, cette Personne divine, qui, comme le dit saint Paul, « des deux peuples n'en a fait qu'un, car il a renversé le mur de séparation, l'inimitié, afin de fondre en lui-même ces deux dans un seul homme nouveau, en faisant la paix, et de les réconcilier l'un et l'autre, unis en un seul corps avec Dieu par la croix » [1].

* * *

L'Eucharistie est le lien de communion entre les peuples parce qu'elle contient le sacrifice rédempteur et réparateur de nos divisions et qu'elle nous livre la personne du Médiateur. N'envisageant ici l'Eucharistie que par rapport aux nations, ce sera assez de marquer ce que j'appellerai la

[1] Eph. II, 14-16.

« signification internationale » du sacrifice de la Messe et de la Communion. La Messe est à la fois un miracle et un mystère: miracle de la transsubstantiation, mystère de l'oblation du Christ renouvelée et appliquée au monde et de notre communion à cette oblation. Et comme la raison de tout miracle est d'attirer notre attention sur le mystère, c'est à ce mystère du Christ s'offrant sur l'autel et attirant à lui toute l'humanité qu'il nous faut être attentifs. Par la vertu de l'offrande du Christ et de la communion s'accomplit dans les cœurs de « ceux qui sont près et de ceux qui sont loin », à quelque profession, race, nation qu'ils appartiennent, un changement analogue à celui que nous avons vu ou que nous avons cru qui se produisait à la consécration: car le Christ ne transforme le pain et le vin, symbole de la subsistance et de la dévotion du genre humain, en son corps et en son sang qu'afin de transformer ensuite (par une augmentation de la grâce sanctifiante et de la charité, ou tout au moins par des grâces actuelles excitant à la conversion) de transformer, dis-je, de convertir nos propres sentiments de dévotion et d'abnégation en ses sentiments à Lui. Et cette œuvre, Il l'accomplit non pas en un seul, mais en tous et en tous les lieux de la terre, par la vertu de ce pain et de ce vin formé de multiples grains et de multiples grappes qui nous symbolisent tous: *unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane et de uno calice participamus* (I Cor. x, 7). Avant la Messe, nous étions divisés, chacun était en proie à ses préoccupations égoïstes, suivait la pente de son nationalisme étroit et mesquin; ou nous étions comme les membres d'un corps social divisé contre lui-même, anarchique; — après la Messe, nous nous retrouvons unis, conscients de notre solidarité mystique et sociale, renouvelés dans la ferveur de nos affections fraternelles et la rectitude de nos jugements sur les gens et les événements, grâce à l'universelle charité qui a pénétré dans nos âmes.

Gardons-nous toutefois d'attribuer à la Messe une efficacité qu'elle n'a pas: elle n'opère pas la métamorphose de la société internationale, mais elle est le sacrement du corps physique et du corps mystique du Christ, et elle ne modifie, ne redresse et n'élève les relations communautaires purement terrestres que dans la mesure où celles-ci dépendent de la vitalité du Corps mystique. Selon le mot de Bossuet, « il sort du corps naturel du Sauveur une impression d'unité pour assembler et réduire en un tout le corps mystique » [1], et ajoutons-le: pour assembler et réduire en un tout la société internationale, qui, intégrée en quelque sorte au corps mystique, prend le nom de *chrétienté*. Nous touchons ici le nœud du problème.

La société internationale répond à des exigences de la nature humaine; elle puise dans le droit naturel ses principes d'organisation, son autorité et son idéal; c'est entendu; mais elle-est à elle seule susceptible de faire prévaloir cette autorité et d'élever cet idéal au-dessus des préjugés, des égoïsmes, des ambitions humaines? Sans doute, elle est capable de créer, pour un temps du moins, un système de sécurité et d'arbitrage éliminant

[1] Explication de la Messe, n. 36.

les conflits et réduisant les préparatifs de guerre, mais est-elle capable d'effectuer le désarmement moral ? En d'autres termes, nous ne nions nullement que l'instinct de dépendance sociale, et même de fraternité universelle, la similitude d'intérêts des diverses nations, encore accrue par la facilité des échanges de tous ordres, enfin l'habileté des juristes et des diplomates ne réussissent à mettre sur pied un mécanisme qui s'avèrera — du moins pour un temps — facteur de progrès et de sécurité. Mais nous nions que, sans entrer dans l'économie de la Rédemption, dont l'Eucharistie et le Corps mystique nous représentent l'aboutissement, les nations puissent jamais parvenir à se constituer en une société universelle et fraternelle, stable et pacifique, organique et obéissant à l'impulsion unique d'un principe supérieur vital. L'exemple même de la Hongrie devrait ici nous ouvrir les yeux: qu'est-ce qui a fait la grandeur de ce pays aux plus beaux stades de son histoire sous le prince Géza et saint Etienne, Ladislas le Saint et Louis le Grand, Jean Hunyadi et Matthias Corvin, et plus près de nous le comte Etienne Széchenyi et Louis Kossuth, sinon son rôle de gardien de la civilisation chrétienne occidentale, sa conviction que cette civilisation mise en péril par les Tartares et les Turcs s'écroulerait tout entière le jour où le trône cesserait de s'appuyer à l'autel: « Ils combattaient, dit Léon XIII dans sa Lettre aux Evêques de Hongrie (1893) [1], non seulement pour la foi et l'empire de la Hongrie, mais encore pour la religion catholique elle-même et le salut de l'occident ».

Passé le résultat artificiel des conventions humaines, que reste-t-il aux nations sinon à désirer le « pain du ciel », « la chair donnée pour la vie du monde », qui vivifie et embrase leur « cœur innombrable » de la charité céleste. Désirer, demander, c'est tout autre chose qu'exiger. La société internationale, la chrétienté même, c'est-à-dire cette société en tant qu'elle se modèle en ses lois et institutions sur le Corps mystique de l'Eglise, elle est complète en son ordre [2], car elle possède tous les éléments intrinsèques de sa vie, mais elle est dépendante, car elle ne peut se réaliser et s'actualiser selon sa loi propre qu'en subissant l'attrait et l'impulsion d'un principe et d'une société supérieure: la charité, le Corps mystique. Désirer, demander, n'est-ce pas aussi bien ce que nous faisons, catholiques de toutes les nations et même, nous tous, hommes de bonne volonté sympathisant à l'idéal sociétaire du christianisme: nous demandons, nous voulons que cet idéal règne de plus en plus dans les mœurs des peuples comme des individus, qu'il s'incarne dans leurs institutions et inspire leurs tractations. On l'a écrit et souligné: «N'est-ce pas un fait digne de remarque que, dans tous les pays, les esprits les plus sagaces, les observateurs les plus froids et les moins sentimentaux en appellent aujourd'hui à un esprit d'entr'aide européenne et mondiale, en vue d'une collaboration que la justice ne peut commander seule ? Plus que jamais, les Etats sentent le besoin de ce que nous appelons

[1] Ed. Bonne Presse, t. III, p. 231.
[2] Le P. Pessard semble être d'avis opposé, *Pax nostra*, p. 56.

de son nom chrétien: la charité »[1]. Et le même auteur, un juriste éminent, ajoutait: « Loin qu'il soit chimérique d'en appeler à la charité entre les peuples, l'utopie serait de vouloir réaliser un ordre de justice internationale qui ne soit pas vivifié et pénétré par la charité, c'est-à-dire par un esprit de bon vouloir, de sympathie et de bienveillance réciproque », effet non d'une inclination humanitaire et passagère, mais d'une charité surnaturelle sincère et universelle. « Sans ces sentiments considérés comme un devoir moral, les obligations de justice les plus certaines et les mieux garanties sont inefficaces, parce qu'elles sont sans appui dans les cœurs. Il manque la force qui met en mouvement la justice ». Les assises de la société internationale, elles reposent non pas sur les rives enchanteresses du Lac Léman, mais dans les cœurs de tous ceux qui ont cru au Christ, à la vertu universelle et enveloppante de la Rédemption, à l'efficacité pareillement universelle et souveraine de l'Eucharistie qui est le ferment du monde.

S'il en est ainsi, le problème de l'union des nations est simplifié. Il ne s'agit que d'attiser, *par l'Eucharistie*, en l'âme des élites d'abord, puis de la masse, le feu de la divine et de l'universelle charité, qui consume tous les égoïsme nationaux, raciques, etc., et nous élève bien au-dessus d'un prétendu idéal impérialiste, ou collectiviste. Et même plus simplement encore, il s'agit pour chacun de nous de se nourrir de l'Eucharistie, d'en assimiler la vertu purificatrice et rénovatrice universelle, et de devenir, forts de cette nourriture, imprégnés de cette vertu, les apôtres de la vraie fraternité des peuples basée sur l'Evangile, et de la pacification universelle, émanée de la paix du Christ. N'est-ce pas là aussi bien la solution recommandée par les juristes et les philosophes eux-mêmes ? M. Le Senne déclarait naguère à la Société française de philosophie: « Nous avons peut-être besoin, dans les problèmes de l'organisation des nations, pour exclure la guerre, de quelque chose de tout à fait différent d'un moraliste ou d'un homme d'Etat qui appliquerait une règle. Nous attendons peut-être un apôtre qui, à un moment imprévisible, trouve un moyen de faire aimer quelque chose que nous ne pouvons pas nous représenter maintenant avec une clarté suffisante »[2]. Ce quelque chose qui défie la représentation, n'est-ce pas l'idéal sublime et puissant du christianisme concrétisé dans l'Eucharistie ? L'Eucharistie comprend, au moins virtuellement, toutes les vérités et toutes les grâces. Saint Thomas dit qu'elle contient substantiellement le bien commun de toute l'Eglise, et sans doute avec l'Eglise, de la société internationale, qui est ordonnée comme elle, quoique sur un plan différent, à la manifestation du règne de Dieu. Reste à appliquer ces vérités et ces grâces à la société internationale de notre époque, à réorganiser celle-ci en harmonie avec sa fin providentielle: assurer à toutes les âmes, de tous les milieux, les moyens temporels nécessaires à l'obtention de leur fin surnaturelle.

---

[1] P. Delos, *La Société Internationale*, p. 26.

[2] *Bulletin de la Société française de philosophie*, séance du 23 janvier 1932, cité par G. Pessard, *Pax nostra*, p. XVII.

* * *

Et cette conclusion pratique de mon rapport, vous me permettrez de m'adresser d'abord de préférence à mes confrères dans le sacerdoce: qui que nous soyons, de quelque famille, classe, race, nation que nous soyons issus, en quelque milieu: séminaire, paroisse, collège, université que nous travaillions, nous sommes frères, et même triplement frères: frères en l'humanité, frères en Jésus-Christ, frères dans le sacerdoce. Or, si comme dit l'Ecriture: *funiculum triplex vix rumpitur*, ce triple lien qui unit tous les participants au sacerdoce universel du Christ résistera à tous les assauts que nous livrent incessamment une opinion publique divisée, un nationalisme intransigeant et fermé ,une politique internationale à courte vue, — ou même simplement à l'usure de la routine. La routine nous tient rivés au poste qui nous a été assigné, et le cercle de nos occupations quotidiennes, inaugurées par la messe du matin célébrée en privée, nous empêche parfois d'apercevoir la grandeur de notre sacerdoce, l'universalité de la mission qui nous est confiée —et à laquelle, il est vrai, nous contribuons en travaillant modestement, mais courageusement à notre tâche locale. Et certes si nous ne nous contentions pas seulement d'être les travailleurs isolés et consciencieux de la vigne du Seigneur et si nous avions à cœur de réaliser dans ce travail apostolique même une part du défrichement total de la chrétienté, ne deviendrons-nous pas des agents puissants de coopération internationale ? Sans doute nous sommes les membres d'une patrie, voire même d'une patrie en danger, et nous saurions à l'occasion remplir nos devoirs civiques jusqu'au bout, comme nos aînés, hélas ! ont dû le faire, mais la vie quotidienne ne nous demande pas ces exploits militaires, elle ne nous demande même pas de collaborer effectivement à la politique de ce monde, nationale, ou internationale, l'Eglise même nous le défend: en revanche, elle nous impose, et c'est beaucoup plus efficace parce que c'est beaucoup beaucoup plus grand, de jouer notre rôle de médiateur et de pacificateur, non seulement en élevant chaque matin l'Hostie, qui est le centre de gravité et le pôle d'attraction du monde, mais, par notre conduite, nos paroles, notre vie. Il faudrait que nous soyons non seulement le refuge des pauvres et des malheureux, le soutien des ouvriers sans travail, mais aussi l'abri des citoyens sans patrie, l'arbitre des partisans qui se querellent de frontière à frontière ou même sur le même territoire. Il faudrait que quiconque nous approche, sente en nous l'aspiration universelle de l'amour qui ne connaît pas de frontières, car comme l'a rappelé le précédent Pontife: « Il y a une communion de la famille humaine et des rapports nécessaires de charité chrétienne. Pour cette vertu, il n'y a pas de frontière [1] ».

Ces remarques valent aussi, toutes proportions gardées, pour tous ceux qui font profession de catholicisme en tous les pays. A l'heure où les forces du mal se groupent à la conquête d'intérêts particuliers, particularismes de

[1] BENOIT XV, Lett. *Diuturni*, A.A.S. XI (1919) 306.

races ou de nations ou de classes, il faut que toutes les forces du bien s'associent, elles aussi, pour le triomphe du message universel d'amour et de paix, pour le triomphe de l'Eucharistie. Au siècle où florissait la chrétienté, et où l'univers apparaissait au croyant comme un temple, élevé à la gloire de Jésus-Hostie, il était naturel qu'on représentât ce triomphe sous les dehors artistiques et culturels que lui a prêtés Raphaël; aujourd'hui le décor est changé, mais la réalité sous-jacente demeure. Jésus-Hostie doit régner sur les intérêts privés et publics, commander toutes les fonctions: littéraire ou artistique, moralisatrice, civique, de la vie sociale; rayonner sur tous les terrains où se déploie l'activité humaine: profession et nation, consortiums des professions et des nations, et pénétrer toutes les structures économiques, sociales, politiques de la société contemporaine. Comme l'a dit Mauriac, sur un ton prophétique: « Mais ce Royaume de Dieu, c'est aussi un peu de levain mêlé à la pâte. Toute la pâte humaine sera soulevée par une grâce obscure et toute-puissante. Les cœurs en apparence les plus éloignés du Christ seront dilatés. Il ne s'agit pas de triompher avec éclat. Il faut ensevelir l'amour dans le monde. Le Christ hésite encore à leur dévoiler (à ses disciples) que lui-même y sera enseveli jusqu'à la consommation du temps, et que l'Hostie vivra au plus épais de la masse humaine » [1].

Gardons-nous d'opposer un obstacle, par notre inertie ou notre mauvais vouloir, à la vertu « transpénétrante » de l'Hostie; mais plutôt cultivons en notre âme les sentiments qui sont dans le Christ-Jésus, le Sacré-Cœur, à l'égard de toute l'humanité et par où il touchera lui-même le cœur des nations. Rappelons-nous en particulier que, si nous devons une charité pratique ou effective plus grande (*intensive summa*, comme disent les théologiens) à nos proches et à nos patries, nous sommes tenus d'aimer nos frères dans l'humanité, de quelque nation qu'ils soient, d'une charité intentionnelle souveraine *(appretiative summa)*, et cette charité nous commande à tout le moins d'ordonner tous les actes que nous accomplissons au bénéfice du prochain, soit directement soit indirectement, par l'intermédiaire du Bien commun « premier servi », de les ordonner, dis-je, à ce bien plus universel, et partant supérieur qui est le bien de la communauté internationale et ultérieurement de l'Eglise, qui a besoin d'ordre et de paix pour sauver les âmes. Si tout le mérite du don est dans l'intention, le don effectif et plénier de nous-mêmes à l'idéal symbolisé dans l'Eucharistie que je vous ai décrit se marquera le plus souvent par l'*intention* de faire servir nos messes, nos communions, nos prières et nos mérites, toutes nos actions au triomphe du Cœur Eucharistique de Jésus jusque dans le cœur de ses ennemis de ce jour.

Si cependant nous, laïques, nous voulons collaborer de plus près à l'œuvre entreprise par la hiérarchie, de tout restaurer dans le Christ, *Pax Christi in Regno Christi*, — alors enrôlons-nous dans l'Action Catholique: je connais beaucoup d'œuvres internationales catholiques, — pour ne nommer

---

[1] *Vie de Jésus*, p. 96.

que les mêmes œuvres eucharistiques, c'est-à-dire celles qui prennent l'Eucharistie comme levier pour soulever le monde, il suffira de citer le *Secrétariat International des Messes pour la Paix*, de Paris; le *Secrétariat de l'Union Eucharistique*, de la Sainte-Baume (Var); la *Lega Eucharistica per la Pace*, de Rome; *Der Eucharistische Völkerbund*, de Genève [1]. Toutes ces œuvres sont bonnes et efficaces parce qu'elles exploitent, si j'ose dire, l'Eucharistie dans le sens indiqué; mais dès qu'il s'agit de passer à l'acte, à l'apostolat de conquête en milieu profane, national et international, il y faut premièrement une éducation, deuxièmement un cadre, troisièmement un mandat, etc. toutes conditions qui ne se réalisent que dans l'Action Catholique. Il existe maintenant à Rome un centre officiel d'Action Catholique internationale: ce bureau international a *une fonction*, qui est de coordonner les mouvements nationaux, et il a aussi une *mission*, qui est de répandre ce que j'appellerais l'*esprit d'Action Catholique*, esprit de fraternité et d'entr'aide internationale, ou plutôt catholique, entre tous les fidèles de l'univers; en somme d'exécuter, dans le concret et au jour le jour, le programme de nos Congrès Eucharistiques internationaux.

Je n'aurai pas la témérité de vous rappeler en terminant les résolutions en faveur de l'union et de la paix des peuples par l'Eucharistie, spécialement de nos deux peuples franco-allemands, qui ont été adoptées, sans doute à l'unanimité, par certain Congrès tenu à Amsterdam il y a peu d'années et tombées en désuétude [2]... Même si les directives des Congrès Eucharistiques Internationaux ne sont pas suivies par ceux qui y prennent part, les Congrès n'en constituent pas moins la plus belle démonstration de la thèse que je viens de développer: à savoir que, pour unir les hommes de toutes les nations, de toutes les races et de toutes les langues, on n'a trouvé jusqu'à présent qu'un moyen, savoir: leur faire faire trois jours d'adoration du Saint-Sacrement.

Rome — Angelicum.

V.-M. POLLET, O. P.

---

[1] Ligue jadis dirigée par le R. P. Puntigan, S. J., et aujourd'hui disparue.

[2] Voici ces résolutions citées par le P. Fr. Stratmann, O.P., dans *Peace and Clergy*, 1936, p. 164:

1° Tous les catholiques de France et d'Allemagne offriront leur communion du premier dimanche du mois aux intentions du « Dimanche Eucharistique International » (fondé par l'abbé Demullier).

2° Les fidèles ne communiant pas prieront à la même intention.

3° Les catholiques des autres pays sont invités à s'associer aussi nombreux que possible à cette œuvre (de prière pour la coopération internationale, spécialement franco-allemande).

Bibliographies

Théologie

JOANNES A SANCTO THOMA, O.P., *Cursus theologicus*, édité par les moines de Solesmes, grand in-4°, tome II, VIII-646 pages; tome III, VI-608 pages, texte sur deux colonnes, éditeurs Desclée & Cie, Paris, Tournai, Rome.

La splendide et monumentale édition du *Cursus theologicus* de Jean de Saint-Thomas, ce disciple génial et ce maître admirable, que le P. Schwalm aurait désiré voir dans les mains de tous les étudiants en théologie, ne demeure pas en route, et c'est une joie de le constater, à un moment où de fortes études de théologie spéculative semblent redevenues nécessaires pour prémunir l'intelligence chrétienne contre les périls d'un nominalisme éclectique et d'un scepticisme accueillant et superficiel qui sont le résultat trop fréquent de beaucoup d'études historiques, et qui marquent au fond un manque d'amour de la vérité, une préférence de la « recherche » à la « possession ». La fidélité intelligente de Jean de Saint-Thomas à son maître vénéré est un antidote non seulement contre le psittacisme des manuels de théologie, mais encore contre une certaine défiance de la doctrine, assez répandue dans certains milieux de clercs, qui fait qu'on tient en discrédit la théologie et qui conduirait l'esprit, en fin de compte, à se contenter d'une orthodoxie de commande, morte et purement verbale.

Le second tome de l'édition de Solesmes contient les commentaires des questions 8 à 18 de la *Prima Pars :* présence de Dieu dans les choses ; immutabilité, éternité, unité divines ; notre manière de connaître et de nommer Dieu ; la science et les idées divines ; la vérité et la vie en Dieu. La dispute sur l'*Œuvre des six jours* qui, dans les éditions postérieures à l'édition princeps, figurait malencontreusement après l'étude sur la science divine, sera renvoyée à sa vraie place, après le traité des anges.

Le tome troisième est dédié à la pieuse mémoire de Dom Delatte. Il contient le commentaire des dernières questions du traité *de Deo uno :* la célèbre question de l'efficacité et de l'inefficacité relative de la volonté divine, avec l'examen des erreurs de Pélage et des Semipélagiens d'une part, et de Calvin d'autre part. Puis à l'intérieur de la doctrine catholique qui se refuse à sacrifier la liberté humaine, les différentes manières d'expliquer la conciliation de l'infaillibilité des décrets divins et la liberté humaine ; les questions de l'amour divin, de la justice et de la miséricorde divines ; les questions de la providence, de la prédestination et de la réprobation, — très développées, — de la puissance et de la vie divines.

Les notes sont sobres et pertinentes. Les citations de Jean de Saint-Thomas ont été soigneusement contrôlées. Les éditeurs ont tenu compte des remarques utiles qui leur ont été faites.

Cette édition qui honore hautement l'Abbaye de Solesmes rendra un précieux service aux théologiens qui ne pouvaient travailler que sur un texte émaillé d'erreurs, et en outre déjà très rare.

Le prix de chaque volume avait d'abord été indiqué en argent français. Mais les fluctuations du change ont obligé l'éditeur à le fixer en argent belge. Il est de 42 belgas par volume.

Charles Journet.

THOMAS DE VIO CARDINALIS CAJETANUS, *De comparatione auctoritatis papae et concilii, cum Apologia ejusdem tractatus*, édité par le R. P. Vincent M. Jacques Pollet, O.P., Rome, Collège Angélique, 1936, 361 pages.

Le 12 octobre 1511, à l'âge de 43 ans, 7 ans avant de rencontrer Luther à Augsbourg, le cardinal Cajetan écrivait, contre les erreurs des théologiens gallicans qui venaient d'être reprises au concile schismatique de Pise, l'opuscule où il définissait du premier coup, avec une admirable précision — et cette maîtrise comparable à celle en musique d'un Jean Sébastien Bach — les rapports de l'autorité du pape et du concile. Il terminait en suppliant le lecteur de chasser de son cœur toutes les considérations de passion, d'intérêt, de parti, de traditions paternelles, pour être attentif à la seule vérité.

Sur le désir du roi de France Louis XII, l'université de Paris demanda à l'un de ses docteurs,

Jacques Almain de défendre contre Cajetan la thèse gallicane de la supériorité du concile sur le pape. Le 19 novembre 1512, Cajetan répondait à l'écrit d'Almain, en expliquant les thèses de son premier ouvrage, sans avoir à les corriger.

Ce sont ces deux écrits de Cajetan que le R. P. Pollet nous offre. Son édition, faite avec beaucoup d'intelligence et de soin, a le mérite, outre son excellente présentation typographique, de souligner les articulations de l'argumentation de Cajetan, et de rendre désormais aisées les références à ces précieux écrits, grâce à la numérotation des paragraphes. Le R. P. Pollet mérite la reconnaissance de tous ceux qui aiment Cajetan et qui ont peiné sur les vieilles éditions souvent difficiles à déchiffrer. Signalons une erreur de ponctuation au n° 517. Il faut lire: « In his enim quae non mole magna sunt, idem est majus quod melius, secundum Augustinum ». Et non: « Secundum Augustinum papatus est propter Ecclesiam ».

Charles Journet.

Card. CAJETAN, *Ad septemdecim quaesita responsiones*, publié et présenté par le R. P. Pollet, Revue « Angelicum », fascicules 3-4, 1937.

Le R. P. Pollet a eu la bonne fortune de mettre la main sur un opuscule de Cajetan dont ni Echard ni Mandonnet ne font mention. Il le publie en le faisant précéder d'une introduction écrite avec le plus grand soin, où il précise les circonstances diverses dans lesquelles Cajetan l'a composé.

La première réponse, adressée à l'archevêque de Capoue, traite de la nécessité où est le confesseur de faire préciser l'espèce et le nombre des péchés. Cajetan résout la question en grand théologien. La précision, dit-il, peut être considérée, soit *absolument parlant*, soit *relativement au jugement prudent que doit se faire le confesseur*. La première précision *n'est pas exigée*, et ajoute Cajetan si elle l'était, c'est à peine si l'on trouverait un confesseur assez savant pour discerner exactement l'espèce de chaque péché, par exemple l'espèce de chacune des médisances si fréquentes chez les femmes. Pour la seconde précision, seule nécessaire, *sufficit mixta notitia specierum, et confusa notitia numeri*. Il vaut mieux chercher à connaître la fréquence du péché que le nombre exact des péchés. Cette réponse qui est de 1520 peut aider, croyons-nous à l'intelligence de la décision postérieure du concile de Trente (elle est de 1551) exigeant pour la validité du sacrement de pénitence l'accusation de toutes les fautes graves non seulement *in genere*, mais encore *in specie et singillatim*. Cajetan disait: «*Salutare judicium commissum sacerdoti non exigit exactam notitiam secundum se, sed quantum sufficit arbitrio sibi commisso* ».

Suivent six réponses données par Cajetan, alors Général des Dominicains, concernant les Indiens d'Amérique. Hors le cas d'un danger pressant, il ne faut pas se contenter d'un simple désir de leur part pour les baptiser: ils doivent être instruits dans la foi *avant* le baptême, et après dans l'observation des commandements du Christ. Les petits enfants peuvent être baptisés, même si les parents les apportent à l'église par désir d'imiter les chefs — pourvu qu'on promette de les élever chrétiennement. En cas de polygamie, c'est la première épouse qui doit être seule gardée. Il faut recevoir à la confession ceux qui savent la distinguer d'une simple confidence humaine et compreprennent qu'elle est faite à un ministre de Dieu; et à la communion ceux qui savent discerner le pain ordinaire du corps, de l'eucharistie, pain de l'âme. On peut se servir des enfants comme interprètes, mais on ne peut leur confier le ministère de la prédication.

Quatre réponses concernent les chrétiens de l'île de Chio contraints *moralement* à aider les Turcs dans leurs expéditions. Après avoir déclaré injuste et invalide un cas de « composition », Cajetan déclare que les dits chrétiens n'ont pas le droit de fabriquer des trirèmes destinées à combattre d'autres chrétiens.

Cajetan, malade, répond à cinq questions posées par un docte théologien. Il s'élève contre l'usage inique suivant lequel certains parents se croyaient autorisés à séquestrer leur fille quand elle s'était mariée contre leur consentement. Il est question encore du rapt de saint Paul, et de l'âme des cieux.

La dernière réponse est adressée à frère Antoine l'Espagnol. Il s'agit d'un cas de conscience. Un marchand prête de l'argent en Flandre, et accepte d'être remboursé deux mois plus tard à Médina. Peut-il prélever une somme en raison de l'inconvénient qui résulte pour lui de ce prêt ? Oui, dit Cajetan, à condition que cette somme soit modérée, ce qui relève d'une estimation prudentielle, non pas scientifique. Cajetan, qui avait traité tout au long ces questions des changes, ne s'impatiente pas contre le frère Antoine, mais résume l'essentiel de sa doctrine.

Charles Journet.

Apologétique

APOLOGÉTIQUE, *Nos raisons de croire, réponse aux objections*, publiée sous la direction de Maurice Brillant et de l'abbé M. Nédoncelle, Bloud & Gay, 1937, 1380 pages, avec 96 pages de bel-

les planches hors texte, cartonné 120 fr. français.

Il faut féliciter sans réserve ceux qui ont eu l'idée audacieuse d'ordonner et d'éditer cette « somme » apologétique, à laquelle ont collaboré trente écrivains dont beaucoup sont spécialistes dans les matières qu'ils ont traitées. Par la multiplicité des problèmes qu'elle aborde, par la qualité et la densité de bien des réponses qu'elle y apporte, par l'originalité de plusieurs des vues qu'elle renferme, par la collaboration des religieux et des séculiers, des clercs et des laïques dont elle résulte, cette *Apologétique* représente un travail auquel on peut donner sans trop d'exagération le nom de monumental, et qui propose, au plan de la bonne vulgarisation, une image fort instructive de l'effort apologétique contemporain.

L'ouvrage se divise en trois parties. Dans la première on examine le fait religieux et les positions générales de l'apologétique chrétienne ; la seconde porte sur l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, l'Eglise, les Eglises séparées et les hérésies, les religions non chrétiennes ; la troisième propose la solution des difficultés particulières concernant l'exégèse, le dogme, la morale, l'histoire.

Signalons tout à fait au hasard — nous ne pouvons analyser ici chacune de ces études — les articles du P. Allo sur l'hindouisme, le bouddhisme, les religions iraniennes et l'islam ; le bel article de J. Madaule sur l'action de l'Eglise dans l'histoire, l'article d'E. Borne sur l'incroyance qui est un de ceux que nous avons le plus goûté: « *Le mystère de l'incroyance signifie que la surnaturelle exigence divine est aux prises avec une misère rebelle ; il signifie que l'immensité de la promesse divine a besoin pour s'accomplir de la libre amitié de l'homme ; il signifie l'humilité d'un Dieu de vérité qui, descendant dans le temps et dans l'histoire, accepte d'être un problème livré aux discussions des hommes, l'abaissement d'un Dieu d'unité qui accepte d'être un Dieu partagé. Dans ces perspectives, un Bossuet écrirait une élévation à Dieu sur le mystère de l'incroyance. Il dirait que si l'incroyance d'une multitude est un grand scandale, la foi de beaucoup est un plus étonnant miracle. Et l'obscure clarté du mystère de l'incroyance deviendrait pour la foi qui a compris, une nouvelle raison de croire* ». Tout l'article doit être lu.

Nous ne disons pas que cet ouvrage échappe à toute critique. L'homogénéité n'y est pas parfaite. On voudrait ici plus de fermeté doctrinale, là plus de subtilité dans les analyses. A propos de l'eucharistie, on dit: « Quant à cette permanence des espèces, on reste libre de l'expliquer comme on veut. On pourrait même, sans tomber dans l'hérésie, nier la réalité objective des espèces pour n'admettre que de simples apparences subjectives » (p. 1232). Oui, mais il faudrait ajouter que si l'on peut sans *hérésie* nier la réalité objective des espèces, comme le proposait Descartes dans sa première hypothèse, on ne saurait le faire sans contredire le sentiment universel des théologiens, et sans *témérité*. A propos de l'évolution du dogme, la doctrine d'après laquelle les apôtres auraient eu la connaissance explicite de tout le dépôt révélé, doctrine de saint Thomas et Suarez, est qualifiée à peu près d'extravagance (p. 1190). L'auteur de l'article estime qu'il n'est pas possible que les apôtres n'aient pas annoncé tout ce qu'ils savaient explicitement. Pourtant, cela est un fait chez le Christ, leur maître. Il cite en sa faveur Irénée et Tertullien. Mais ces auteurs disent aussi que les apôtres ont eu une connaissance *parfaite* de la révélation, qu'ils ont *tout su* et n'ont *rien ignoré* de la doctrine du Christ. Et si Tertullien ajoute qu'« ils ont révélé *à tous* tout ce qu'ils savaient » c'est pour écarter l'hypothèse d'une doctrine esotérique qu'ils auraient confiée à un petit nombre, et qui contredirait la doctrine commune de l'Eglise ; ce n'est pas pour nier qu'ils aient connu plus profondément et plus explicitement les choses qu'ils enseignaient. Dans le même article, l'explication du P. Marin-Sola sur l'évolution du dogme est exposée avec de notables erreurs ; elle est réfutée par un argument que le théologien espagnol donnait lui-même comme une preuve de sa manière de voir ; enfin l'auteur de l'article incriminé, lorsqu'il fournit sa solution, revient, sans paraître s'en douter, à la théorie de Marin-Sola, ou aux théories qu'il appelle assez improprement dialectiques, quand il dit que la maternité divine de Marie a *réellement* contenu, dès l'origine, le privilège de l'Immaculée Conception.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'*Apologétique* rendra de précieux services. Cette œuvre vient compléter d'une manière riche et heureuse les « encyclopédies » déjà parues chez les mêmes éditeurs: *Ecclesia, Liturgia, Le Christ, Tu es Petrus.*

Charles Journet.

S. E. Mgr Hilarin Felder, O. M. Cap., évêque titulaire de Gera, *Jésus de Nazareth*, traduit de l'allemand par le P. Modeste Vesin, O.M.Cap., Œuvre St-Augustin, St-Maurice 1938, 486 pages, 6 fr. suisses.

Deux grands problèmes ont fait l'objet de la vie d'étude de Mgr Felder: N.-S. Jésus-Christ et saint François d'Assise. Il est l'auteur notamment du grand ouvrage sur l'*Idéal de saint François d'Assise* excellemment présenté en français, et

nous ne pouvons oublier que nous avons eu l'honneur de publier ici-même une très belle synthèse de lui sur *La personnalité et l'œuvre de saint François d'Assise* (1936, n° 4).

Le problème de Jésus a été étudié par Mgr Felder du point de vue surtout apologétique. Il est l'auteur de deux ouvrages importants. L'un non encore traduit en français, sur: *Jésus-Christ, Apologie de sa messianité et de sa divinité contre la critique libérale moderne*, l'autre paru en latin: *Apologetica sive Theologia fundamentalis*.

Le présent livre est fait de 18 conférences dont les dernières furent prononcées à l'Université de Fribourg en janvier 1935 devant les étudiants réunis des diverses facultés. Le plan est très bien compris. D'abord l'étude des sources et de leur valeur historique. Puis celle de Jésus: sa personnalité et sa sainteté, puis sa messianité, enfin sa divinité. Une troisième partie étudie le témoignage rendu au Christ dans les Actes des Apôtres, saint Paul et saint Jean.

La défense des sources contre les objections rationalistes laisse voir un tempérament de lutteur. L'auteur s'attarde peu à la solution du problème synoptique « soulevé jadis sans nécessité aucune » et il n'est pas tendre pour ses adversaires qu'il a d'ailleurs beaucoup fréquentés. Renan est traité de Judas moderne « à cette différence près que pour Renan la partie fut autrement lucrative que pour Judas. Celui-ci avait dû se contenter de trente deniers, celui-là, selon Dumas fils, aurait reçu du baron Rothschild un honoraire d'un million de francs ». Les théories d'Harnack et de Loisy ne sont pas critiquées séparément. La conclusion est que toutes les tentatives de réduire Jésus aux dimensions d'un pur homme ont échoué.

Le point culminant de la seconde partie est la preuve de la messianité et de la divinité du Sauveur. Le sens spirituel des prophéties de l'Ancien Testament est bien dégagé. On ne mentionne pas les passages qui présentent l'avènement du royaume messianique comme étroitement lié à la restauration temporelle d'Israël. (On trouvera à ce propos une brève remarque à la page 291). La notion corrompue du messianisme proposée dans les écrits juifs, le *Talmud*, la *Mischna* les *Midraschim*, les Apocalypses, fait l'objet d'une analyse captivante et documentée. Le malheur du rabbinisme fut d'égarer l'attente messianique en la détournant vers un Messie fantôme annonçant un triomphe nationaliste. C'est alors que Jésus paraît en Messie et vient fonder, comme on l'établit très bien, un royaume spirituel dont la consommation est à venir, mais dont la réalité appartient déjà au temps présent. Ce Messie est adorable. Il est le Fils de Dieu, le Seigneur. La signification de ces deux derniers titres est approfondie dans les chapitres qui suivent.

Le chapitre sur la christologie de saint Paul est ramené à quatre chefs, Jésus étant considéré comme Sauveur, comme Seigneur, comme Dieu, comme Fils de Dieu. La théologie de saint Jean est suivie dans les Epîtres, l'Apocalypse et le quatrième Evangile.

On voit la richesse de cet ouvrage, surtout des deux dernières parties, et l'on devine les services qu'il peut rendre soit aux prédicateurs, soit aux chrétiens désireux d'approfondir leur foi. C'est pour ces derniers que Mgr Felder a voulu écrire sur le Christ « un livre positif, pas trop volumineux », qui est un témoignage émouvant de sa vie de savant.

Nous sera-t-il permis de présenter très respectueusement quelques légères remarques ? Une faute de rédaction à la page 27 rattache aux Synoptiques ce qui convient aux Actes des Apôtres. Nous ne sommes pas sûr que la traduction soit comme le dit la prière d'insérer « parfaite ». Faut-il dire, par exemple, à la p. 291, que « *d'après* » l'Ancien Testament les Israélites inclinent à donner au royaume messianique un sens politique national ? « *Après* » serait le mot exact. Peut-on dire, à la p. 440 que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, « qui ne font qu'un par leur nature divine », « *ont trois modes d'existence divers* » ? Encore un scrupule: Mgr Fragnière reprochait à Lacordaire d'avoir arrêté trop tôt le parallèle de Rousseau sur la vie et la mort de Socrate qui sont d'un « sage » et la vie et la mort de Jésus qui sont d'un « dieu », et de n'avoir pas rappelé en même temps les doutes sur la véracité de l'Evangile qui suivent aussitôt dans le texte.

Charles Journet.

Léon Vaganay, *L'Eglise primitive à la lumière des papyrus*, dans « Christus », 20 mai 1938.

M. Vaganay, professeur aux facultés catholiques de Lyon, et auteur d'un savant petit livre sur l'*Initiation à la critique textuelle néotestamentaire* expose dans cet article comment, en raison de la nature fragile des papyrus, nous ne possédions, il y a une cinquantaine d'années, pas le moindre document original transcrit par une main chrétienne et datant des trois premiers siècles de notre ère. Depuis les choses ont bien changé. Plusieurs centaines de papyrus chrétiens conservés dans les sables desséchés de l'Egypte nous sont parvenus. Une science est née: la papyriologie. On devine son importance pour l'historien des origines chrétiennes et pour l'apologiste.

Voici un papyrus profane qui nous présente un billet de condoléances, adressé par une païenne,

Irène, ayant perdu son fils Didyme, à ses amis Tannophris et Philon, affligés, qui viennent aussi de voir mourir leur enfant: « *Irène à Tannophris et à Philon, salut ! J'ai pleuré autant pour votre bien-aimé, que j'avais pleuré pour Didyme. Mais vraiment, en de telles circonstances, personne ne peut rien. Consolez-vous donc l'un l'autre. Adieu !* » M. Vaganay rapproche de ce billet les paroles de saint Paul aux Thessaloniciens, qui prennent une signification singulière, et marquent avec force ce qui oppose le monde chrétien au monde païen: « *Frères, nous ne voulons pas vous laisser dans l'ignorance au sujet des morts, pour que vous ne soyez pas tristes comme les autres, qui n'ont pas d'espérance* » !

On sait que saint Luc, à propos de la naissance de Jésus, nous parle d'un recensement général de la Palestine, qui obligea saint Joseph à se rendre de Nazareth à Bethléem, où naquit Jésus: « *Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville* ». Là-dessus, l'exégèse rationaliste a fait des gorges chaudes. Et Renan décidait de faire naître Jésus à Nazareth. Or, voici qu'on a découvert récemment un autre papyrus profane du premier siècle, où le préfet d'Egypte, province voisine de la Palestine, ordonne à tous les citoyens de se rendre dans leur ville pour le recensement.

52 papyrus, contenant des textes du Nouveau Testament sont en notre possession. Quelques-uns sont antérieurs de plus de cent ans à nos plus anciens manuscrits sur parchemin. (qui sont du IV^e^ siècle). On avait hâte de savoir si nos textes sacrés avaient subi de graves altérations. Eh bien, non! Partout et toujours, c'est le même récit. Uniquement des variantes de détail. Et il faut ajouter, remarque M. Vaganay, qu'aucun ouvrage de l'antiquité profane ne repose sur des témoins aussi nombreux et aussi près de l'original que le Nouveau Testament.

Autre chose, on a trouvé le commencement et la fin d'un volume contenant les épîtres de saint Paul. Il se terminait par les épîtres aux Thessaloniciens. D'un commun accord, les exégètes « indépendants » en avaient conclu qu'il ne renfermait pas l'épître aux Hébreux, dont l'attribution à Paul a été discutée. Or, peu de temps après, on mettait la main sur 76 autres feuillets du même volume. L'épître aux Hébreux s'y trouve *au second rang*. Cela commence sur la page où finit l'épître aux Romains. Personne ne pouvait prévoir une telle solution.

L'exégèse rationaliste, depuis Wellhausen, regardait Jean XVIII, 32, où les Juifs répondent à Pilate: « *Il ne nous est pas permis de faire mourir personne* » comme l'œuvre d'un rédacteur qui aurait écrit en Syrie ou en Asie vers 140. Or, on a découvert, il y a trois ans, en Egypte, un papyrus datant de cette époque, ou même d'une époque antérieure, et qui contient justement le fameux verset 32. Cf. *Nova et Vetera*, 1936, p. 422.

« Tôt ou tard, dit M. Vaganay, les faits prennent leur revanche sur les théories ». Mais quel mystère, lorsqu'on songe que c'est peut-être à l'occasion de l'une ou l'autre difficulté résolue par ces découvertes que certains ont perdu la foi de leur enfance en la révélation chrétienne !

Charles Journet.

Philosophie sociale.

M. B. Schwalm, O.P., *La société et l'Etat*, collect. « Bibliothèque d'études sociales », Flammarion, Paris, 1937, 283 pages, 15 fr. f.

Il y a plus de 25 ans que paraissaient les *Leçons de Philosophie sociale* du P. Schwalm, 2 volumes, de 400 et 500 pages, modèle de clarté et de profondeur, et qui devaient être vite épuisées. C'était un livre posthume, publié comme tous les autres livres du P. Schwalm, par son ami le P. Gardeil. Le P. Schwalm ne publia lui-même que des articles, de longs, passionnants et lumineux articles comme ceux du Dictionnaire de théologie catholique sur le *Communisme*, les *Corporations*, la *Démocratie*, ou ceux de la Revue Thomiste: *Saint Thomas et les récents progrès de la science sociale* (1893), *Le respect de l'Eglise pour l'action intime de Dieu dans les âmes* (1898), *L'action intellectuelle d'un maître d'après saint Thomas* (1900), *Les controverses des Pères grecs sur la science du Christ* (1904), etc.

Les *leçons de philosophie sociale* qu'il avait faites entre 1895 et 1899 au noviciat dominicain de Corbara (Corse) puis de Flavigny (Côte d'Or) forment, disait le P. Gardeil « un cours que l'on peut dire complet de philosophie sociale, où s'entrecroisent sans cesse les données exactes de la science sociale (celle de Le PLay)... et les principes et solutions de la philosophie de saint Thomas empruntés à leurs sources mêmes... C'est une œuvre originale et solide, où la philosophie sociale apparaît complètement transformée et rajeunie. Malgré l'imperfection relative que comportent des notes de cours, nous ne doutons pas que leur publication ne soit pour les sociologues et en particulier pour les cercles d'études, en même temps qu'un auxiliaire sûr et informé, quelque chose comme une révélation ».

Le livre qu'on édite aujourd'hui sous le titre *La société et l'Etat*, nous présente ce qui, dans les deux volumes des *Leçons de Philosophie sociale*, concerne exclusivement la société politique. Elle

est définie par ses 4 causes, dont les divers aspects sont ensuite étudiés plus profondément.

Nous croyons que les problèmes concernant les rapports de la personne humaine et de la cité, les rapports du christianisme et de l'ordre social humain, la nature des sciences pratiques, la critique de Rousseau, etc., ont progressé depuis le temps où le P. Schwalm écrivait — et cela en partie grâce à lui. Nous continuons de croire qu'on ne pourrait trouver un meilleur ouvrage d'introduction à une philosophie de l'Etat.

Sur la question des rapports de l'individu à la société, rectifier les interprétations de saint Thomas données p. 22 et p. 27, par les remarques de Maritain, dans *Trois Réformateurs*, p. 274.

Charles Journet.

JOHANNES HÆSSLE, *Le travail*, traduit de l'allemand par Etienne Borne et Pierre Linn, Bibl. franç. de philosophie, Paris, 1933. Desclée de Brouwer, 356 p., 20 fr. f.

« Trop de catholiques ignorent que la doctrine chrétienne renferme les principes d'une philosophie morale du travail; l'ouvrage du Dr Hæssle, rappellera utilement que les problèmes économiques sont des problèmes humains devant lesquels l'Eglise ne saurait rester indifférente. L'auteur a trouvé, à la fois dans la théologie traditionnelle et dans les expressions modernes de la doctrine de l'Eglise, chez saint Thomas et dans les encycliques de Léon XIII les éléments de cette morale du travail sans laquelle la science économique manquerait ou déformerait son objet et par suite ne serait pas vraiment une science ». C'est en ces termes que les traducteurs présentent cet ouvrage qui a déjà donné le branle en France à d'importantes études.

L'intérêt principal de ce livre est d'examiner les problèmes soulevés par les penseurs allemands, surtout Sombart, Max Weber, Max Scheler, à la lumière des principes sociologiques fournis par Léon XIII et saint Thomas d'Aquin, tantôt pour combattre, tantôt pour corriger, tantôt pour appuyer leurs conclusions. Les questions les plus variées et les plus nécessaires sont tour à tour abordées et résolues dans un ordre dont l'enchaînement n'apparaît pas très rigoureux. Au cours des Quatre chapitres, qui étudient le caractère *moral*, le caractère *social*, le caractère *juridique* et le caractère *économique* du travail, on traitera du sens et de la dignité du travail. du prêt à intérêt, de l'esclavage, de la nature de la société, du droit naturel, du droit de grève, du juste salaire, de la propriété, des fins de l'Etat, de la plus-value, du capitalisme et de ses origines spirituelles, etc. Toute une somme sur des sujets qui passionnent tous les esprits.

Charles Journet.

ETIENNE BORNE et FRANÇOIS HENRY, *Le travail de l'homme*, édit. « Les Iles », Desclée de Brouwer, 1937, 250 p. 15 fr.

Il nous faudrait beaucoup de livres de cette valeur.

« Nous voudrions montrer, dit l'auteur, avec quelle urgence s'impose la nécessité d'une philosophie du travail qui réponde aux exigences chrétiennes et qui nous permette de penser d'abord, d'orienter et de satisfaire ensuite, les meilleures aspirations sociales de notre temps, je veux dire, les aspirations ouvrières.

« Nous sommes persuadés qu'une solide philosophie du travail est un moyen assuré de vaincre en générosité les intuitions confuses et tâtonnantes du sentiment.

Certes, continue-t-il, nous avons dans nos trésors les textes des grands théologiens et les encycliques pontificales. « Chercher à côté de ces textes, c'est errer, puisque c'est chercher en dehors de l'esprit de vérité. Mais se contenter de les répéter, c'est se refuser à un devoir de création, c'est pécher par paresse... La fidélité à l'éternel n'est pas une fidélité de mort, mais une fidélité de vie et elle doit permettre les marches en avant ».

L'auteur commence par présenter à grands traits l'histoire de l'idée du travail, de l'antiquité jusqu'à nos jours. C'est poser le problème en termes excellents, préparer sa solution, et montrer que notre philosophie et notre morale chrétiennes du travail sont encore loin d'être achevées.

L'*antiquité grecque* avait su discerner la grandeur de la vie de l'esprit, mais elle méprisait les œuvres « serviles ». Ce mépris était plus qu'un préjugé orgueilleux d'intellectuel, il avait la force et l'universalité d'un fait social. Le guerrier lui aussi méprisait l'artisan. Faute de savoir concilier dans un même homme les activités de l'esprit et l'activité laborieuse, on avait distingué deux types d'hommes, les uns voués à la liberté, les autres à l'esclavage. « Les penseurs grecs n'ont pas vu qu'un jour leur justification de l'esclavage serait jugée comme une abdication de la morale devant la sociologie, la première trahison des clercs. Mais leur attitude s'est répétée au cours de l'histoire. Nous entendons quelquefois chuchoter autour de nous qu'il n'y a pas de société possible sans un certain nombre d'injustices qui permettent à un petit nombre de privilégiés de se partager les biens de l'esprit... L'ivresse de la connaissance désintéressée, merveilleuse découverte de la Grèce, lui a fait méconnaître l'éminente dignité du service. Il était réservé au christianisme de

libérer les fils de Marthe, sans omettre de glorifier les fils de Marie ».

La *civilisation médiévale* doit être considérée comme un moment de l'histoire de l'humanité. Elle représente un progrès, un grand progrès dans la prise de conscience de la valeur religieuse et humaine du travail. Elle n'est pas un progrès définitif et le « retour au moyen âge » ne peut être un mot d'ordre. L'égalité de toutes les âmes devant l'appel divin du Christ a son retentissement dans l'ordre des valeurs humaines. Cela renverse les perspectives de l'humanisme antique. Le travail n'est plus la corvée aveugle que l'on passe sur les épaules des vaincus. Il est honoré, il prend le caractère d'une obligation morale, il n'est plus un obstacle à la vie spirituelle entendue comme une vie d'Amour, il peut être un moyen d'y atteindre, il a un sens intérieur, il prend place dans une vie intérieure. En un sens, la révolution est consommée et l'essentiel est dit.

Cependant, le moyen âge est loin d'avoir tiré toutes les conséquences contenues dans cette révolution de l'idée de travail. Il a vu la valeur *intérieure* et *ascétique* du travail; il n'a fait qu'entrevoir sa valeur *extérieure* et *sociale*. Le travail humain a pour fin d'actualiser ce qui reste en puissance dans l'univers, et de venir en aide à la collectivité humaine. Il édifie un univers meilleur. Le moyen âge ne l'a pas vu suffisamment. Inattention qui était une heureuse faute, dit Etienne Borne, car elle a préservé le moyen âge de la mystique moderne qui fait du travail la fin suprême de l'homme.

La *Réforme*, en discréditant la vie contemplative, contribuera à concentrer l'attention des hommes sur le travail. C'est le bien qui sortira de ce mal. L'auteur analyse le paradoxe du puritanisme: si le monde est corrompu, pourquoi le calvinisme puritain a-t-il travaillé à le conquérir et est-il partiellement à l'origine du capitalisme ? La réponse proposée, c'est que le puritain aime le travail en tant qu'il est une ascèse de l'effort, non en tant qu'il apporte un enrichissement humain. D'où « la contradiction d'une morale qui pousse à fabriquer du confortable et à tuer en même temps les sources de la jouissance. La remarque en a été faite par Max Scheler: le puritain produit de l'utilité et il est incapable de jouir de l'utilité. Il ne s'arrêtera donc pas de travailler et produira toujours. Le monde moderne est né, qui a su entasser des richesses dont les multitudes ne peuvent jouir et dont ceux qui le pourraient, un tout petit nombre, ne savent plus jouir ». L'esprit d'épargne « devient une fin en elle-même, parce que se priver est beau. Le mouvement des idées a créé du même coup les vertus bourgeoises et le capitalisme. Accumuler de l'argent n'est pas un péché puisque chacune de ces pièces représente un plaisir qu'on n'aura pas... Un ascétisme qui ne prépare pas les joies de la contemplation se dégrada vite dans la plus inhumaine des avarices ». La « morale bourgeoise qui fait du succès pratique la consécration du sérieux avec lequel la vie est acceptée est l'héritière de la morale calviniste ».

Parce qu'il ne s'est pas trouvé assez de chrétiens attentifs aux conséquences sociales, temporelles, culturelles de l'Evangile, l'idée de travail, à mesure qu'elle prenait conscience d'elle-même se laïcisait de plus en plus et s'opposait de plus en plus aux valeurs contemplatives. Avec *Descartes*, le travail est conçu comme un perfectionnement, un parachèvement de la nature, ce qui est bien; mais on sent que ce perfectionnement est mis par lui au-dessus des valeurs de vie spirituelles, ce qui est mal. Les *philosophies modernes* sont des philosophies de l'activité. Elles définissent l'homme comme un animal laborieux. Ce qu'il y a de meilleur en l'homme, c'est sans doute connaître. Mais connaître, pour elles, c'est transformer le monde afin de s'en rendre maître. Il n'y a rien de plus haut. D'où la déification du travail: « *Notre conception essentielle*, dit Léon Jouhaux, *c'est qu'il n'y a rien hors du travail, que le travail doit être tout* ». A quoi Etienne Borne répond: « *L'homme est plus grand que son travail* ».

La déification du travail devait déboucher sur un drame insoluble: « *L'écart entre l'idée du travail* toujours plus magnifié, *et l'expérience du travail*, toujours plus dure, *se fait sans cesse plus grand, et c'est le drame de la conscience ouvrière, drame douloureux que le communisme a peut-être exploité mais qu'il n'a certainement pas créé*... Ces contradictions entre l'idée du travail et l'expérience du travail suffisent à expliquer la naissance et le crédit des philosophies socialistes, sans faire intervenir une conjuration permanente des méchants contre les bons, ce mythe paresseux des Bien-Pensants, que raillait un jour Maritain ».

Le problème n'est pas d'exempter l'*homme* du travail, de supprimer le travail (en le rejetant sur d'autres plus faibles), mais de sauver le *travail* lui-même. Pie XI fait remarquer l'affreux paradoxe suivant lequel, trop souvent, tandis que la matière inerte s'ennoblit par le travail, l'ouvrier s'y dégrade. Il faut retrouver le sens du travail, recréer une « mystique du travail ». « Le travail même dur, monotone, continu, peut être une chose splendide, s'il est animé par une foi ». On le voit, le problème du travail devient ici un problème religieux. Il faut faire apparaître à la fois la grandeur du travail, et en même temps lui laisser son rôle de *moyen*. Il ne saurait constituer une raison de vivre. La vie n'est pas pour le travail, mais le travail pour la vie. Le travail a une finalité pro-

chaine, qui est d'humaniser l'univers. Mais sa finalité la plus haute, c'est le loisir, le repos de la contemplation en donnant à ce mot tous les sens qu'il peut comporter. Et l'on note que le christianisme a apporté au monde une idée neuve de la contemplation.

L'auteur est préoccupé de montrer ce qu'il y a de vérité, mais altérée, dans le marxisme. Il fait remarquer que Marx a su faire une description de la condition du travail qui répondait à peu près exactement à l'expérience qu'il avait sous les yeux; mais il a méconnu le vraie « nature » du travail. Il note que fréquemment dans l'histoire un progrès économique peut aider à la prise de conscience d'exigences morales; il ne les crée pas, il aide à les mieux saisir: une certaine indépendance économique permet à l'homme de comprendre la liberté. Mais il montre avec force « qu'une revendication sociale n'est pas la prise de conscience nécessaire d'une loi économique, qu'elle doit aller à contre-courant, briser les fatalités », qu'elle est le fait non de la fatalité, mais de l'audace de la volonté libre.

Le chapitre sur le stakhanovisme paraîtra un peu démodé. Mais on trouvera dans ce petit livre l'analyse d'une foule de notions qui nous intéressent au premier chef: jeu, art, amitié, douleur, etc. Citons pour finir ces fortes paroles, utiles à rappeler à ceux qui prêchent en Europe et en Asie la mystique de la guerre: « *Le travail guérit l'homme de la tentation de la guerre. J'appelle civilisée une société dans laquelle un pouvoir spirituel est capable de transformer le guerrier en agriculteur et en pasteur* ».

Charles Journet.

Yves Simon, *Trois leçons sur le travail*, dans la collection « Cours et documents de philosophie », Paris, 1938, 72 pages, 12 fr. f.

Ce précieux petit livre, consacré à un sujet trop peu étudié par la philosophie chrétienne, est l'œuvre d'une pensée ferme, claire, judicieuse. La première leçon est un essai de *définition du travail*. L'auteur analysera avec pénétration les diverses formes de l'activité humaine en s'attachant à montrer la part que le travail proprement dit occupe dans chacune d'elles. Il constate que le travail ne peut pas se définir d'une manière strictement métaphysique, et qu'il se caractérise par une note ethico-sociale. « *Dans l'acte de rouler une cigarette ou dans l'acte de percer un mur, toutes les caractéristiques métaphysiques du travail se reconnaissent; pourtant personne ne considère que le promeneur qui roule une cigarette pour se donner le plaisir de la fumer, accomplisse un travail; et l'on dit du cambrioleur qu'au lieu de gagner sa vie par le travail, il choisit de s'enrichir par le vol. Au contraire personne ne contestera que l'ouvrier d'une manufacture de tabac n'accomplisse un travail en roulant des cigarettes, ou qu'un maçon n'accomplisse un travail en perçant un mur* ». Cette note ethico-sociale réside pour lui dans le caractère d'obligation, de devoir, de tâche, dans ce qu'il appelle l'activité « d'accomplissement légal » (par opposition à l'activité « de libre expansion »). Dans un chapitre de son dernier livre *Questions de conscience*, intitulé *Action et contemplation*, Jacques Maritain propose de caractériser le travail par la note « d'utilité sociale ». Le travail manuel, archétype de l'activité laborieuse, se définira donc *une activité qui s'use, en vue d'agir sur les choses qui nous entourent, d'une manière socialement utile.*

La seconde leçon étudie l'un des résultats du travail, la *richesse*. On relève les caractères opposés de la richesse naturelle et de l'argent. On signale le désordre qui s'est introduit dans les rapports des deux fins du travail. le service et le profit. « *Les conséquences du primat du profit dans les visées concrètes des travailleurs sont manifestes. Ayant pour but le gain d'une somme d'argent, le travailleur aura pour moteur, dans un grand nombre de cas, une convoitise illimitée et sans spécification. Et puisqu'il ne s'agit jamais que de gagner de l'argent, l'industrie la plus absurde ou la plus meurtrière exercera le même attrait que l'industrie la plus bienfaisante si elle rapporte un profit égal. Alors que maints produits de première nécessité sont encore trop rares sur le marché, d'immenses forces-travail seront engagées dans la production d'objets futiles, de boissons toxiques, enfin d'armes de guerre; un zèle inlassable se dépensera à susciter, sur un rythme frénétique, des besoins illusoires et dévorants* ». Un autre désordre, plus profond peut-être, et qui tient comme le précédent à la perte de l'esprit chrétien, banni de l'économie par le puritanisme protestant, vient de ce que *tout se vend, rien ne se donne*, de ce que notre économie ne connaît que les procédés d'*échange* et ignore les procédés de *distribution* (laquelle n'est prévue que sous la forme insuffisante, aléatoire et dégradante du secours à la misère). Aristote et saint Thomas réservaient au contraire une place importante à la distribution du superflu (ce qui ne veut pas dire qu'ils la concevaient sous une forme étatiste).

La troisième leçon examine un aspect du problème de la culture ouvrière. Dans quelle mesure la mécanisation est-elle un facteur de culture ? Après avoir signalé l'importance du problème, l'auteur propose deux principes qui devraient présider à la répartition du travail dans la grande industrie: un principe d'*autorité* réservant la direction aux organes supérieurs lorsque le bien commun l'exige; un principe d'*autonomie*, transférant

la direction à l'inférieur chaque fois qu'il peut l'assumer.

On voit la fécondité des réflexions ramassées dans ce petit ouvrage.

Charles Journet.

GŒTZ BRIEFS, *Le prolétariat industriel*, traduit de l'allemand par Yves Simon, Collection « La lumière ouvrière », Desclée de Brouwer, 300 pages, 10 fr. f.

Cet ouvrage fort instructif, d'une tenue scientifique irréprochable, a pour ambition d'aider à faire comprendre le conflit des classes. Il s'attache à étudier les causes du prolétariat; sa définition; les différentes conceptions que l'on s'en est faites de Sismondi à Marx; la conscience prolétarienne et son contenu; la vie, l'expansion, la différenciation du prolétariat. Il finit par un exposé des solutions théoriques et pratiques proposées pour résoudre le problème du prolétariat.

L'auteur, nommé en 1926 professeur d'économie politique à l'Ecole des Hautes Etudes techniques de Berlin et directeur de l'Institut de sociologie industrielle, et aujourd'hui professeur à l'Université catholique de Washington, explique le sens de la substitution, jusque dans les documents pontificaux, du terme de *prolétaires* au terme d'*ouvriers*. Il montre avec force comment le prolétariat est résulté d'un désaccord foncier entre les notions de *propriété* et de *liberté*. La grande aventure sociale dans laquelle le capitalisme s'est lancé, consistait à donner aux ouvriers tout à la fois la *liberté civique*, mais unie à une *absence permanente de propriété*. Un tel régime ne peut acheminer que vers une catastrophe. L'auteur fait remarquer « *la solution du problème social qui est en fin de compte un problème de justice lésée ne dépend de la libre volonté morale que pour un temps limité. Que ce délai soit révolu* l'anankè, *la nécessité de fer, produit les solutions de la violence... Sommes-nous encore libres de diriger le cours des choses, ou bien est-il trop tard* »?

Dans une préface où il rend attentif à la signification de l'œuvre de M. Gœtz Briefs, M. Jacques Maritain rappelle après Ed. Berth que « *la division de la société en* classes *est tout autre chose que la division de la société en* ordres, *et il fallait que les ordres fussent abolis pour que les classes apparussent* »; que la liberté humaine doit être affirmée sans doute contre le déterminisme maxiste mais qu'« *une fois les créations de cette liberté posées dans l'existence sociale, la liberté supporte le poids de ses créations. Voilà pourquoi c'est se placer hors de la question que d'expliquer la lutte des classes par la jalousie et l'envie des uns, l'arrogance et l'esprit de lucre des autres* » que ce qu'il faut pour résoudre la question sociale, c'est le remplacement d'une structure économique vicieuse par une autre toute différente; que « *les régimes qui s'attaquent à la fois à la liberté et à la propriété personnelle... témoignent à leur manière de la connexion qui existe entre ces deux termes. Quand on a compris cela, on n'a encore formulé aucune solution concrète, mais d'ores et déjà on sait en quel sens la recherche des solutions concrètes devra être poursuivie.*

Disons de cet ouvrage, comme du livre de Hæssle, qu'ils ont été traduits dans une langue excellente.

Charles Journet.

A. LEMONNYER, J. TONNEAU, R. TROUDE, *Précis de sociologie*, 504 pages, Edition Publiroc, 53, rue Adolphe Thiers, Marseille, 1934.

« Depuis plusieurs années, la sociologie est inscrite au programme des écoles normales primaires, du baccalauréat de morale et sociologie pour la licence ès-lettres. Les auteurs n'ont pas perdu de vue cette jeunesse à l'esprit ouvert, tenue aujourd'hui de prendre contact avec cette discipline nouvelle... Leur travail répond assez aux exigences et au plan même du programme pour pouvoir servir aux étudiants et à leurs maîtres ».

Parlant de l'Ecole normale française dans son étude sur l'incroyance, volume *Apologétique*, p. 894, Etienne Borne écrit: « Depuis 1920, la sociologie y joue, suivant le mot de Thibaudet, le rôle d'un Thomisme pour séminaire laïque. Les idées de Durkheim n'y sont pas présentées comme des opinions en concurrence avec d'autres opinions; elles n'y sont pas soumises au droit commun de la discussion, mais sont considérées comme la science définitive de l'homme. Tout ce qui dans l'homme dépasse le niveau de l'instinct et de la vie sensible y est expliqué par l'action et la présence de la société. L'homme civilisé par la vie en commun, élevé au-dessus de lui-même par les énergies collectives se méprend grossièrement en expliquant par l'action des dieux, ces ferveurs et ces exigences merveilleusement écloses en lui. L'homme ne croit au divin que parce qu'il ignore la puissance du social. La sociologie fait s'évanouir la foi en l'expliquant. Nourris de cette philosophie, comment les instituteurs ne seraient-ils pas des missionnaires d'incroyance ? » Il est donc heureux que les problèmes multiples et disparates groupés dans l'enseignement supérieur sous le nom de sociologie aient été présentés et critiqués par des savants catholiques éprouvés, et ce précis pourra rendre les plus précieux services.

Qu'est-ce que la « sociologie » ? On n'est pas près de s'entendre là-dessus. Le sociologue est bien souvent l'homme qui se croit compétent pour parler de tout ce qui intéresse à quelque titre la

vie de l'homme: religion, art, science, économie, politique, ethnologie, histoire de la culture, etc... Et tous ces problèmes sont exposés ici. Il le fallait bien.

Dans une introduction, le R. P. Delos essaie de faire un peu de lumière, en distinguant la *science sociale*, qui est morale et normative, de la *sociologie* qui a pour fin de décrire simplement les faits sociaux et de les expliquer. Les faits sociaux, dit-il, constituent un domaine spécial dont une science d'observation doit constater, décrire et classer les phénomènes. La sociologie est cette science. La position du sociologue est analogue à celle de l'historien: on ne le condamne pas à enregistrer la série des événements en mettant sur le même plan le bien et le mal, le vrai et le faux, l'horrible et l'héroïque, le démoniaque et le divin. Il pourra sur tout cela laisser voir son émotion, mais celle-ci devra suivre et non précéder la contemplation du fait. Par ailleurs, le P. Delos relève que les auteurs ont plus d'une fois « transgressé » l'idéal scientifique qu'il vient de définir. Mais nous ne nous en plaindrons pas trop, d'abord parce que nous ne croyons pas, comme le R. P. Delos, à la possibilité d'une sociologie scientifique qui ferait abstraction de tout jugement de valeur, et puis parce que ce que nous cherchons dans ce manuel, c'est, en plus d'informations étendues, exactes, un aperçu de tout ce qu'on rassemble aujourd'hui sous le nom de sociologie. Ce qui nous paraît avant tout désirable, c'est la possession de vues générales, de principes de jugement qui permettent de critiquer les aperçus philosophiques de Durkheim et de ses disciples, sans avoir pour autant à nier ou à négliger aucun des faits authentiques mis en lumière par l'Ecole sociologique.

Le livre comporte quatre parties: une sociologie *domestique* où l'on suit l'évolution de la famille, des civilisations primitives aux grandes civilisations. Une sociologie *économique* étudiant les notions de milieu, de production, répartition , distribution, propriété. Une sociologie *politique* étudiant la nature et les formes de l'Etat. Enfin une étude sur l'aspect sociologique de la religion, de l'art et de la science. Un index très riche rend les consultations aisées.

Charles Journet.

FRANÇOIS PERROUX, *Français, pourquoi?* Aux Editions du Cerf, Paris, 42 p., 3 fr. (argent français).

On peut regretter l'incertitude du titre. Car cette brochure ne s'adresse pas aux Français seulement. Et puis elle n'indique pas le sujet traité, qui est d'importance. Les nations sont des faits providentiels. Elles ont, dans le monde et la chrétienté, un rôle à jouer, une vocation, sinon une mission. Les vocations sont diverses, et c'est pourquoi les nations sont diverses. Elles sont toutes ordonnées au bien-être et au salut de l'humanité, à la glorification, dans la multiplicité, de l'infinie perfection de Dieu, et c'est pourquoi elles doivent s'entendre et s'entr'aider au lieu de s'entre-tuer. Ces considérations, exposées avec beaucoup de vigueur et de clarté par le distingué professeur de la Faculté de Droit de Paris, méritent d'être lues et méditées ailleurs qu'en France.

Eugène Dévaud.

DOMINIQUE AUVERGNE, *Regards catholiques sur le monde.* Desclée de Brouwer, Paris, 1938.

« Claudel, Stanislas Fumet, Maritain, René Schwob, Gabriel Marcel, Ed. Le Roy, Madaule, Emmanuel Monnier, Mauriac, Henri Ghéon, R. P. Forestier, Ch. Cardijn, Robert Garric, P. Doncœur... m'ont confié. »

Ce n'est pas chose facile de définir la situation catholique actuelle, d'aborder les problèmes qu'elle pose dans tous les domaines de la vie moderne.

Aussi est-ce avec bienveillance que nous devons accueillir cet essai de réunir des opinions compétentes pour obtenir une vue synthétique sur le grand courant de rechristianisation qui se croise au-dessus de nos têtes avec un grand courant de folie, essayant l'un et l'autre d'entraîner le monde. Cette série d'interviews non seulement nous met en contact avec l'authentique pensée et action catholiques de notre temps; elle nous introduit un peu dans l'intimité de ceux qui en font la grandeur par leur génie propre— dans les domaines de la littérature, de la philosophie, de la science ou de l'action sociale. Dominique Auvergne commence chaque enquête par la présentation de la personnalité qu'elle va interviewer, — elle sait dire les choses essentielles sur chacun, mettre le lecteur à l'aise dans les cabinets de travail ou les salons où elle l'introduit tour à tour, — et le laisse reconnaissant d'y avoir pénétré.

Les grands problèmes qui figurent à la tête des chapitres qui suivent: Toute la terre, Mission de la France, Progrès de l'esprit humain, Intelligence de Rome, Pensée catholique, Science et religion, Vision quoditienne, Action temporelle des catholiques, Catholiques et action politique, Théâtre chrétien, — sont bien sûr à peine effleurés. Ce n'est pas à un reportage de les approfondir. Mais de tous ces témoignages se dégage une pensée catholique souple et puissante, l'esprit de conquête d'un catholicisme intégral tendant à l'instauration d'un ordre temporel chrétien: « Le problème du monde est celui du temporel en face du spirituel, du régime de la civilisation ou de la

culture terrestre en face du Royaume de Dieu ». Il faut que les chrétiens soient « présents partout » et qu'ils soient « partout libres », nous dit J. Maritain. Mounier, dans sa réponse à l'enquête, envisage deux problèmes distincts: « Celui du catholicisme comme réalité surnaturellement enracinée, et celui du monde catholique en tant qu'il est engagé dans des situations historiques concrètes. » Et il pose la question brûlante: «Puis-je savoir si ce que Dieu veut précisément du monde catholique actuel est son triomphe temporel dans une chrétienté rénovée ou son martyre dans un monde renégat ? » Mais sans pouvoir résoudre un problème qui surpasse l'intelligence humaine, il tire des conclusions pratiques, blâme la passivité des chrétiens dans le domaine du temporel.

Mounier souligne encore que les catholiques doivent admettre en toute sincérité qu'on a fait beaucoup de choses en dehors d'eux et partir sans tarder « à l'exploration de ce monde qu'ils connaissent si mal avec une grande humilité ».

Les quatre derniers chapitres: Scouts et routiers, Jeunesse ouvrière chrétienne, Esprit « Equipes », Retour en chrétienté, traitent d'action sociale proprement dite.

Garric assure « que la division entre classes était moins absolue, moins profonde, moins réelle qu'on ne le disait. Il y a un front universel, commun à tous que l'on peut atteindre. » Et comme le dit le R. P. Forestier: « L'humanité ne change et ne s'améliore que par la constitution patiente de petites élites; levain dans la lourde pâte humaine ». Le chanoine Cardijn nous fait un exposé brillant de l'œuvre dont il est le père spirituel. « Nous assistons aujourd'hui à la liquidation d'un régime de travail qui a séparé la production de la destinée de la personne humaine et de la famille même » et s'élevant contre cet aspect du paganisme, il proclame une nouvelle loi du travail qui respectera en chaque ouvrier sa destinée humaine et éternelle. Pour lui, le milieu de travail doit être « un temple rattaché au temple où le Christ tous tous les jours par les mains de ses prêtres continue le sacrifice de sa vie et de sa mort. »

A. de Doria-Dernalowicz.

Poésie et Littérature

JACQUES et RAÏSSA MARITAIN, *Situation de la poésie*, Courrier des Iles, Desclée de Brouwer, Paris, 1938, 160 p.

Un petit livre frais comme une source et pénétrant comme le feu, d'une très pure qualité spirituelle. La langue est un vaisseau subtil et transparent. A peine y sommes-nous entrés, qu'il se met à remonter avec puissance et légèreté le courant qui descendant des hautes régions de l'esprit, aboutit à l'œuvre d'art, poème, musique ou peinture. La poésie dont il est question ici « est à l'art ce que la grâce est aux vertus morales », elle est « la secrète vertu vitale de ce germe spirituel que les anciens appelaient l'idée de l'œuvre, l'idée ouvrière ou artisane ».

Situation de la poésie, cela s'entend d'abord de la place qu'elle occupe dans les énergies de l'âme, et aussi de son orientation présente et du point de développement qu'elle atteint aujourd'hui. Mais ce petit livre mérite encore de s'appeler *Vérité de la poésie.* Quelle sorte de contact avec l'univers, la connaissance *(co-naissance)* poétique apporte-t-elle à l'homme ? Quels rayons infra-rouges ou supra-violets de la réalité universelle, inaperçus du philosophe et du savant, réussit-elle à capter ? De quelle signification non plus « logique » mais « poétique », l'artiste devient-il le messager? Ces questions, quel cœur désireux de s'ouvrir à toute vérité, à toute la vérité, ne se les est-il posées; et de quelles réponses a-t-il dû se satisfaire ? Quelle lumière la doctrine de saint Thomas sur la connaissance par connaturalité et sur l'idée créatrice peut-elle apporter ici ?

Les scolastiques savent bien que l'esprit ne pense pas sans concepts. Mais saint Thomas nous parle cependant d'une connaissance qui n'est point « par manière de science ». Où trouver quelque chose sur ce que devient le concept dans cette connaissance ? Par exemple dans la connaissance mystique ? Ou encore dans la connaissance poétique ? Ici, les références seraient encore plus rares. Peut-on citer Aristote ? Mais la connaissance conceptuelle dont il parle à propos de l'imitation en art n'est en réalité qu'une connaissance « préalable à l'activité de l'art et présupposée par elle ».

Les poètes sont-ils plus exacts ? Pas toujours. L'un des plus grands parmi eux, c'est Claudel, ayant écrit:

...Toute chose en moi devient
Eternelle en la notion que j'en ai : c'est moi qui la consacre et qui la sacrifie,

on lui répond: « *A vrai dire, vous n'avez pas la* notion *des choses, mais l'expérience d'elles en vous et de vous en elles. Elles ne deviennent pas* éternelles *en vous, c'est plutôt vous qui devenez visible en elles. Vous n'êtes pas là pour les* sacrifier, *mais pour les souffrir, tandis qu'elles tirent de vous un signe d'elles-mêmes et de vous* ». Et l'on continue: « *Le poète n'est pas un hiérarque qui appelle toutes choses à l'existence en donnant à chaque chose son nom propre et incessible, c'est-à-dire en la connaissant prophétiquement par son essence ; ce serait plutôt un enfant qui apprivoise les choses en les appelant du nom de ses amours*

et qui fait avec elles un paradis. Elles ne lui disent leur nom qu'en énigme, il entre dans leurs jeux, les yeux bandés, il joue avec elles à la vie et à la mort. »

Comment donc définir la connaissance poétique ? C'est « *une connaissance bien différente de ce qu'on appelle couramment connaissance ; une connaissance qui n'est pas exprimable en idées et en jugements, mais qui est plutôt* expérience *que connaissance, et expérience* créatrice, *car elle veut s'exprimer, et elle n'est exprimable que dans une œuvre... le mot connaissance est un terme analogique, qui désigne ici une connaissance par où l'esprit ne tend pas comme à son repos à être* devenu les choses, *mais à avoir produit une chose dans l'être* ».

Dès lors on comprend la signification du drame qui s'est produit au XIX^e^ siècle, lorsque, avec Baudelaire et Rimbaud, la poésie, c'est-à-dire la connaissance, l'expérience faite *pour produire*, a tenté de s'affranchir de l'œuvre à faire, *pour combler à elle seule les désirs de l'homme, son envie de connaître son besoin de voir l'absolu.* Tentative qui allait aboutir à confondre poésie et mystique, et à jeter le poète au désespoir.

Si l'expérience poétique est une saisie des choses par leurs résonances dans les profondeurs du sujet humain, demandant à s'exprimer par une œuvre, cette œuvre, on le comprend, sera claire et obscure de toutes les clartés et de toutes les obscurités du cœur de l'homme, et Raïssa Maritain peut approfondir cette vérité, qui semble un paradoxe, que la beauté d'un poème n'est pas dans son sens logique, bien qu'elle ne puisse se passer de sens logique. « Raconter un poème, même le plus clair des poèmes, c'est en abolir la poésie ». Les lecteurs de *Nova* ont eu la primeur et *Sens et non sens en poésie.* Une autre étude sur *Magie, poésie et mystique* met dans une grande lumière les distinctions qui séparent la poésie de la magie et de la mystique, avec lesquelles on a cependant tenté de l'identifier à notre époque.

On devine la richesse de ces aperçus. Ce qui frappe, ce qui court d'un bout à l'autre de ce petit livre, l'esprit unique qui accorde ces deux voix pour en faire une seule, c'est l'alliance d'une part de l'esprit de catholicité, de charité vraiment théologale qui ne veut pas risquer de mépriser la plus humble tentative des hommes pouvant porter un caractère d'authenticité, et manifester l'étincelle divine de l'âme — mais il y a de terribles critiques contre ce qui est conventionnel, inauthentique, contre ce qui porte le signe bruyant et puissant de la bêtise humaine — et d'autre part, d'un sens douloureux de la condition humaine où rien de ce qui est grand n'est facile, où rien n'est assuré, où la croix seule est capable d'apporter la paix: « *Art, poésie, métaphysique, prière et contemplation, tout le monde est blessé, atteint traîtreusement au meilleur de soi, et c'est la condition même de vivre. L'homme les unit de force, en y pleurant toutes ses larmes, en y mourant chaque jour, et gagne ainsi sa paix et leur paix.* »

Charles Journet.

ALBERT BÉGUIN, *Gérard de Nerval,* suivi de *Poésie et Mystique*, Stock, Paris, 1937, 10 fr. f.,145 pages.

Ce qu'on nous livre dans *Gérard de Nerval et la descente aux enfers*, c'est la signification de la vie de Gérard de Nerval, cherchée non pas dans les aveux de sa correspondance, mais dans le texte même de son œuvre, dans cette *Aurélia* dont on nous donne, en un style pur, fluide tout voisin de celui du poète, fraternel, une émouvante et magnifique analyse. C'est l'aventure spirituelle d'une âme habitée par un don poétique exceptionnel, qu'elle ambitionne d'utiliser comme un moyen de pénétrer au cœur du réel, et qui, plongeant au fond de ses rêves et de ses hallucinations avec une folle intensité et un désir à la fois naïf et tragique d'apprendre, finit, au risque de sombrer tout à fait dans l'occultisme, la magie, la démence, par ressortir enfin, par les deux voies de l'expiation et de la charité fraternelle, dans la miséricorde qui depuis toujours l'attendait: « J'ai déifié mon amour et j'ai adoré, selon les rites païens, celle dont le dernier soupir a été consacré au Christ. Mais si cette religion dit vrai, Dieu peut me pardonner encore ». « O Mort ! où est ta victoire, puisque le Messie vainqueur chevauchait entre nous deux ? Sa robe était d'hyacinthe soufrée, et ses poignets, ainsi que les chevilles de ses pieds, étincelaient de diamants et de rubis. Quand sa houssine légère toucha la porte de nacre de la Jérusalem nouvelle, nous fûmes tous les trois inondés de lumière ». La catastrophe extérieure de cette vie, « ne saurait, dit M.Béguin, infirmer en rien la valeur d'*Aurélia* et l'authenticité de la victoire remportée. Les certitudes acquises, conquises, sur la maladie, sur le rêve, sur la vie normale, qui nous prouve que Nerval ne les a pas gardées, intactes, au moment de son geste que nous appelons désespéré ? » Et l'archevêque de Paris sur la foi des déclarations du D^r^ Blanche, lui accorda, malgré son suicide, la sépulture chrétienne.

En cours de route surgissent les plus graves problèmes: « Je crois que l'imagination humaine n'a rien inventé qui ne soit vrai, dans ce monde ou dans les autres », dit Nerval; alors se pose la question: En quel sens cela sera-t-il vrai ? La folie ne peut-elle pas être, dans certains cas une effrayante anticipation de la damnation: « Il est temps encore. L'Ecriture dit qu'un repentir suffit pour être sauvé... Et si l'événement qui vous

frappe empêche ce repentir ? *Et si l'on vous met en état de fièvre, de folie? Si l'on vous bouche les portes de la rédemption ?* »

L'étude *Poésie Mystique* qui marque avec force et pénétration l'opposition de l'une et de l'autre — malgré de réelles de ressemblances — se termine par une analyse de la religion de Hugo qui est un impérialisme du moi « la chose la plus contraire à la mystique véritable ». Mais M. Béguin rapproche beaucoup magie et poésie. Pourtant Hugo, en devenant plus magicien, ne paraît pas devenir plus grand poète. M. Béguin explique avec beaucoup de profondeur le goût de *mystifier* de la poésie moderne, dont elle abuse peut-être un peu.

Charles Journet.

CAHIERS DES POÈTES CATHOLIQUES, années 1937-1938, à Paris: A. Magné 73 Bd St-Michel (5); à Bruxelles: Edition Universelle, 55 rue Royale. Chaque plaquette de 50 à 80 pages, 10 fr. franç.

Voici une année que paraissent les cahiers des poètes catholiques, édités sous l'initiative de Pierre-Flouquet, le poète et peintre français habitant à Bruxelles, bien connu et bien apprécié pour son talent d'abord et pour la générosité qu'il démontre à l'égard du talent ou de la bonne volonté des autres.

En face de ces huit ouvrages que nous avons devant les yeux, il serait bien fastidieux d'en faire une analyse complète. Nous ne pourrons que passer à travers cette troupe de poètes et nous demander ce qu'il en résulte. Il en résulte d'abord aux dires des éditeurs eux-mêmes une indifférence remarquable de la part des catholiques. A qui la faute ? Certainement pas aux ouvrages qui méritent au moins autant d'attention qu'un journal de sport.

Le premier ouvrage paru, dont nous avons parlé dans la présente revue, était consacré aux *Hymnes à l'Eglise* d'une grande poétesse catholique allemande, Gertrude von Le Fort. La préface de Claudel y ajoutait un intérêt incontestable. (Voir nº 3 de *Nova* 1937, page 353).

Après ces *Hymnes à l'Eglise*, la collection se devait de faire connaître un peu au public un poète qui met dans son programme d'écrire une « Somme de Poésie » et qui porte un nom déjà rendu célèbre en matière d'économie sociale: *Patrice de la Tour du Pin.*

Que faut-il penser de ces extraits ? Tout d'abord qu'ils réclament du lecteur une attention soutenue qui n'est plus dans les habitudes de la poésie-surprise. Au lieu de la surprise, nous devons bien le dire, il y a là l'excès contraire qui est l'absence complète de surprise. Cela n'est pas préjuger de la valeur fondamentale de cette œuvre qui ne peut se révéler que lentement, lourdement, je suppose comme a pu le faire l'œuvre monumentale d'un Spitteler. Mais à mon humble avis, je crains dans cette poésie, malgré tout le fond d'idées quelle peut contenir, un manque de vraie passion, alors que le titre *Le don de la Passion* nous ferait attendre le contraire. Les voies de la poséie catholique contemporaine sont si difficiles, si ardues, qu'on ne peut pas se prononcer sans risquer de faire de grandes erreurs. Lorsque je compare cette poésie à celle de Claudel dont on ne peut nier la profondeur, je lui découvre une austérité qui manque totalement de joie, et je me demande avec frayeur si la poésie catholique n'est pas en train de se purifier dans la sécheresse. Le style parfois baroque de Claudel nous a sauvés de ce protestantisme en art; serait-ce pour y retourner par des voies scolastiques, en faveur desquelles l'auteur semble démontrer un certain attachement, pour qu'en lui ait pu naître l'idée d'une « Somme de Poésie ». Cette totalité en poésie me semble dangereuse. Elle a l'exemple, je le sais de très grands génies comme Dante, mais personne ne nierait à ce dernier une passion toute vibrante, un lyrisme qui n'a pas une minute de repos, une grande douleur, j'en conviens, mais jamais de tristesse. Cette passion se retrouve chez Claudel, et je ne sais si elle peut être découverte dans Patrice de la Tour du Pin, après une lecture plus approfondie de son œuvre, après des commentaires indispensables de leur auteur.

Il en est tout autrement du livre d'André Marcou, *Le déhanché.* Ecrit dans une prose poétique toute pleine de vibration intérieure, qui peut trouver son expression dans cette phrase:

« *Je ne suis qu'un artiste écrivant des vers tendres à son Dieu qu'il ne peut cesser d'aimer, pécheur. Je ne suis qu'un pécheur fatigué de n'étendre que des bras à tâtons perdus dans la chaleur.* »

Ce qu'il a de semblable avec Patrice de la Tour du Pin, c'est le sérieux de sa poésie, mais à l'impression que j'en ai, elle a gardé plus de charme, elle ne s'est pas complètement desséchée. Serait-ce le fait de la conversion, d'arriver en poésie à ce désert aride ? Je n'ose pas l'avancer et j'ai pour y répondre toujours l'exemple de Claudel. La flamme ne s'éteint pas dans le long poème d'André Marcou, elle subsiste, elle renaît du grand mépris de soi-même:

« *Mon Dieu, chaque retour est mépris de soi-même. Du fond d'un mal sans cri qui fut délicieux, on remonte, le cœur pauvre de ce qu'il aime et la honte, mal sue encore au fond des yeux* ».

S'il est un poète qui nous donne une bonne leçon de franche gaîté, tout en étant un bon catholique, c'est G. K. *Chesterton,* auquel est consacré le quatrième cahier. Bien sûr ce n'est pas de la

très haute mystique, mais méfions-nous de la religion par trop triste, il semble qu'on regarde dans un puits janséniste; les plus grands mystiques catholiques, saint François d'Assise ou saint Jean de la Croix, malgré leur grande douleur, leur austérité sans exemple, n'ont pas cette tristesse à caractère fermé. C'est de cette tristesse à caractère fermé que nous délivre en tous cas le bon, le joyeux Chesterton.

Ainsi ses plaisanteries sur le Vin et l'Eau:

Le vieux Noé faisait l'élevage des autruches et de la volaille sur la plus grande échelle;
Il mangeait son œuf avec la cuiller à pot dans un coquetier grand comme un seau;
Et sa soupe était de la soupe d'Eléphant et son poisson était de la Baleine,
Mais ce n'était rien auprès de la cave qu'il emportait en embarquant,
Et Noé disait souvent à sa femme en se mettant à table:
« Çà m'est égal où va l'eau pourvu qu'elle n'aille pas dans le vin ».

Enfin *Marie-Magdeleine Saeyeys,* dans un très grand poème de Vendredi-saint, déploie les scènes de la Passion, comme on se plaisait au moyen âge de les renouveler sans cesse pour l'édification des fidèles. Il y a là une sorte de poésie liturgique, qui se détache à peine des récits de l'Evangile. Bien entendu, ces renouvellements des scènes de la Passion, ont pour but une méditation du poète, il ne peut consacrer son art à autre chose, que reste-t-il en dehors de la croix ?

On pourra reprocher à cette poésie de prendre une formule ancienne, celle des mystères joués devant les cathédrales. Est-ce un reproche? Non, si l'on admet qu'une formule ancienne est incompatible avec un rajeunissement du contenu; et si l'on croit que la poésie n'a fait que descendre dans un marais dont elle doit ressortir au plus tôt.

Pour la « Situation de la poésie » je me permets de renvoyer au livre de Jacques et Raïssa Maritain, paru dernièrement au *Courrier des Iles,* sous ce titre.

Les poètes catholiques doivent-ils entrer dans la bagarre, ne pas laisser le terrain de la découverte aux autres, ou bien se développer dans une terre réservée ?

Je crois qu'une solution intermédiaire s'impose. A la fois découvrir sa liberté, son être actuel, et retrouver l'être éternel, l'humanité et Dieu.

La même collection a publié deux *Revues des poètes catholiques* où l'on découvre les noms connus de Chesterton, Claudel, Max Jacob, Raïssa et Jacques Maritain, Bloy, Barbey d'Aurevilly, Ghéon, Michel Seuphor, et d'autres dont l'orthodoxie laisse parfois à désirer, comme Hölderlin, mais qui tous en effet se dirigent vers une même recherche de l'absolu.

La collection des poètes catholiques n'a pas cru inutile de republier la traduction de Ferrare revue et corrigée de la *Vie monastique* de Rainer Maria Rilke, accompagnée d'une très bonne préface de Marcel Lobet. Pour mettre fin aux nombreuses objections qu'on peut soulever de voir paraître Rilke parmi les poètes catholiques, Lobet tranche la question par une phrase qui peut tranquilliser:

« *Dans ce livre de* La vie monastique, *Rilke a admirablement exprimé cette idée que le poète participe à la création comme le saint collabore à la Rédemption. Les épluchures de textes peuvent trouver là des formules spécieuses, des approximations dangereuses et des images trop hardies: ce qui nous importe, ce qui nous touche, c'est le grand souffle de spiritualisme qui anime l'œuvre de Rilke, c'est le pélerinage intérieur de ce « chercheur de Dieu » qui s'efforce de voir son Créateur et de se tenir devant lui « comme une chose obscure et intelligente ».*

Après ce court examen, nous pouvons nous demander ce qu'il en résulte ? Certes que les chrétiens, surtout ceux qui ne dédaignent pas la chose littéraire, doivent se réjouir de ces efforts qui tendent à renouveler parmi les intellectuels un esprit religieux. La question est grave, il faut à tout prix sauver les intelligences du marasme, leur montrer un climat chrétien, d'où elles pourront s'élever au monde spirituel, à l'ordre de la justice, à l'amour du Christ.

Une indifférence de la part des chrétiens n'est pas sans graves conséquences. Non seulement les poètes, qui sont d'un caractère chancelant, risquent de se décourager, et tomber dans des bras ennemis, mais l'Eglise elle-même perdra du terrain dans l'ordre de la culture, si l'on ne peut démontrer que les catholiques sont au moins les égaux des incroyants. Jamais le nombre des poètes n'a été aussi grand que de nos jours, nombreux sont ceux qui tournent vers des doctrines plus captivantes au premier abord pour l'imagination, vers l'Occultisme en particulier. Si la direction est donnée vers l'Eglise, que l'on s'empresse de la soutenir, il y a là des naufragés qui demandent secours. Aurons-nous le cœur de leur refuser de leur tendre la main. Non, loin de nous cette rigidité, qui pourrait éloigner les meilleures volontés. Nous sommes dans un monde très complexe, c'est avec prudence qu'il faut l'éclairer, lui montrer la vraie voie, et surtout le vrai visage du catholicisme.

Henri Ferrare.

MARCEL JOUHANDEAU, *Chroniques maritales*. Editions de la Nouvelle revue française. 1938, 222 pages.

On pouvait s'attendre à des Chroniques maritales au moins extraordinaires, de la part de Marcel Jouhandeau, cet écrivain catholique, qui jamais n'est tombé dans la mièvrerie, presque surréaliste, mais on ne s'attendait pas à une œuvre de grande psychologie, qui ne peut se rattacher qu'à La Bruyère et mieux encore à La Rochefoucauld. On ne peut faire lire à tout le monde ce monstre-livre. Il contient trop de vérités pour être supportable à chacun, et disons-le, un sans-gêne parfois que ne peut excuser qu'un amour de la sincérité parfaite, en même temps qu'une certaine candeur de vrai poète. Il ne s'agit pas d'un roman, c'est bien de son épouse que l'écrivain nous parle. Comment oser écrire sans sourciller les douleurs quotidiennes de la vie conjugale, et comment faire le portrait d'une épouse, avec laquelle on entend bien vivre jusqu'à la fin de ses jours ? Un portrait brossé en guise de panégyrique n'aurait intéressé personne. La réalité cruelle est mille fois plus captivante. Jusqu'à quel point la personne touchée pourra lire et accepter tout ce que contient l'ouvrage? Il lui faudra, reconnaissons-le une bonne dose de courage, pour accepter les montagnes de reproches qui sont exposés, minutieusement, chapitre après chapitre. Est-ce que nous allons prendre la défense de cette Elise, si pleine d'égoïsme, si théâtrale, si dure envers ses serviteurs, si fantaisiste, si peu délicate envers son compagnon ? Non, ce serait ne pas réagir en face d'un véritable sacrifice, devant une grandeur d'âme qui n'a pas craint de tout dire, pour chercher un secours dans la sympathie du lecteur.

Enfin, Jouhandeau n'est pas un écrivain de complaisance, il ne fuit pas la vérité, il ne craint pas de découvrir les fautes de ses plus proches, puisqu'il le fait, avec acceptaion, et qu'à travers toutes ses difficultés, il a conscience que Dieu a le projet de l'élever, de lui faire traverser le sentier rocailleux du mariage.

L'auteur souvent atteint à la plus amère des caricatures. On ne sait plus s'il faut en rire ou en pleurer. Un nouveau Socrate a décidé de supporter en patience sa Xanthippe. Elise va se convertir au catholicisme, elle a débuté dans le métier de danseuse et l'on comprend en partie les défauts de son caractère. Vont-ils disparaître après sa conversion ? Au contraire, ils seront encore plus désagréables. Remués par un écrivain qui ne serait pas foncièrement catholique, de tels événements pourraient devenir une démolition de la religion. Pris comme ils le sont, tous ces événements décevants, douloureux au possible, deviennent au contraire un désir de perfectionner sa religion, de se méfier de soi-même, et de toutes les faussetés qui se glissent dans le cœur humain, en apparence le mieux intentionné.

Le livre de Jouhandeau est un très grand livre qui ne se lit pas sans que l'on participe à son tourment. Henri Ferrare.

M. M. D'ARMAGNAC, *Huysmans, ou les frontières du chrétien*. La Bonne Presse, Paris, 1937, 197 pages.

Huysmans est une figure complexe qui se laisse difficilement analyser. De son vivant, il ne fut guère compris. A part quelques intimes qui le connaissaient à fond, on fut unanime à voir dans sa conversion une manœuvre habile de romancier en quête d'un thème inédit. Comme Léon Bloy, qui fut son ami, puis son pire ennemi, il éprouve un besoin irrésistible de violence, de dénigrement, de hâte à porter des jugements massifs et mal informés; comme lui, il pense en idéaliste intransigeant mais s'exprime en réaliste brutal. A côté de cela, une tendresse d'enfant, un désir jamais assouvi de la beauté et de la sainteté, des mots câlins à la Sainte Vierge, la « Tourière des cœurs secs et clos », la passion de la liturgie. En somme, une énigme pour qui veut le juger du seul point de vue humain. Toute conversion est l'œuvre de la grâce, même la conversion d'un homme de lettres.

M. M. d'Armagnac l'a compris. Son livre est l'histoire d'une ascension spirituelle. Il nous montre sur le vif la grâce travaillant dans un terrain difficile, poursuivant des ses instances répétées une âme qui a peur de l'effort. Huysmans venait de loin — et de bas. Parti des « pâturages de M. Zola » dont il a bientôt la nausée, il vient étancher sa soif de mystère dans l'occultisme satanique de l'ex-abbé Boullan. A quarante ans, le spiritisme ne lui suffit plus. Il se réfugie, pour s'évader de son enfer intérieur, à la trappe d'Igny. C'était là que Dieu l'attendait. Après une confession — qui fut un véritable arrachement d'entrailles — il goûte enfin la paix. Revenu à Paris, il y reprend sa tâche de bureaucrate au ministère de l'Intérieur, en attendant d'aller vivre dans une sorte de béguinage auprès des moines de Ligugé. Pendant ce temps, il s'applique à tuer le vieil homme — qui d'ailleurs, ne se pressait pas de mourir .En Jika (c'était son nom familier) les « séquelles » du péché étaient tenaces. Il avait d'abord un caractère difficile: une sensibilité d'écorché vif, une volonté indécise; fonctionnaire pétri de routine, homme de lettre pointilleux, célibataire maniaque aimant ses aises et digérant mal la mauvaise cuisine; son imagination de romancier, sans cesse en travail, le distrait dans ses prières, le plonge dans

la sécheresse, exténue son âme. La grâce n'a pas été oisive dans un tel homme pour en faire un chrétien à vie intérieure profonde, disant chaque jour l'office, entendant chaque jour la messe, pour en faire un enfant vendu à Marie, cette « Benoîte Mère » qu'il aimait tant, pour en faire enfin le grand écrivain de la « Cathédrale ».

Le livre de M. M. d'Armagnac décrit, étape par étape, cet itinéraire qu'a suivi Huysmans. C'est un plaisir de le suivre en ces vingt cinq chapitres, aux titres suggestifs, jamais monotones malgré quelques répétitions de pensées et de forme, écrits dans un style nerveux où l'on croit retrouver la plume du Maître.

Emile Marmy.

Suisse

ESPRIT, *Revue internationale*, 1er octobre 1937, *Le problème suisse : personne et fédéralisme*, 175 pages, 8 fr. 50 fr.

Numéro spécial, rédigé par des Suisses, où ni la misère de notre âme, ni la grandeur de notre mission ne sont atténuées.

Ramuz ouvre le fasicule par une lettre peu aimable. Il se demande avec inquiétude si ce qui fait l'unité des Suisses — il voudrait qu'on dise aux étrangers que nous ne sommes pas Suisses, mais Neuchâtelois, Vaudois, Valaisans — c'est plus que le goût du confort, de la propreté, de l'instruction publique, de la sécurité. « L'unité de la Suisse ne résulterait-elle pas de certains *manques*, de certains vides dans les hautes régions du sentiment et de la pensée ? »

« L'Homo Alpinus *est-il capable non seulement d'ingéniosité, mais d'imagination et d'invention, ou bien est-il prédestiné à n'être jamais que portier d'hôtel ?* » Ramuz ne réussit pas ici — mais dans son œuvre on trouverait une réponse — à découvrir la mission de la Suisse.

Cette mission est définie avec puissance et pénétration par Max E. Liehburg et Denis de Rougemont. Si les Suisses ont une vocation de portiers, les portes qu'ils gardent sont celles du milieu de l'Europe, du Gothard, de la montagne de Dieu : « *Pour assurer la liberté de passage,* dit Rougemont, *et non pas pour barrer le col sous prétexte de nous mettre à l'abri* ». Liehburg écrit: « *On reconnaîtra probablement un jour que l'acte décisif de l'Occident a été la découverte de la personnalité* ». Oui, la grandeur de la personnalité a été dévinée par ceux qui ont cru à l'inutilité pour l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme. Et l'on a commencé en Occident à tirer les conséquences que cette doctrine comporte sur le plan social. (Aujourd'hui avec le communisme et le fascisme tout est de nouveau remis en cause). Le corrélatif du personnalisme, c'est le fédéralisme. « *La première devise des Suisses ce fut :* Un pour tous, tous pour un. *C'est la formule la plus frappante et la plus juste de l'esprit fédéral de l'Occident en même temps que du personnalisme* ». (Rougemont). Cet écrivain étant barthien — jusqu'à un certain point — cela lui sert dans la circonstance à définir notre vocation: « *Notre unité existe, mais sur un plan à la fois plus élevé et plus vaste que celui de* l'unification *à la mode jacobine ou classique. C'est l'unité originelle, et peut-être future et finale, des diversités de l'Europe, symbolisées par nos trois langues, nos deux religions, nos vingt-cinq républiques. Et surtout qu'on ne déplore pas le fait que les cultures des Suisses ne forment pas une culture homogène. Elles forment quelque chose de moins grandiose, mais peut-être de plus conforme à l'essence même de la culture : un microcosme des valeurs que les nations qui nous entourent ont illustrées l'une après l'autre, mais n'ont pas pu synthétiser et relier. Elles avaient autre chose à faire. Elles ont été grandes tour à tour, dans la musique ou la peinture, la poésie ou la philosophie. Et peut-être ne seronsnous jamais aussi grands qu'aucune d'entre elles dans aucun de ces domaines particuliers. Mais notre grandeur est ailleurs : elle est dans l'harmonie intime, ou dans l'opposition tragique à l'intérieur d'une même* personne *des vocations spéciales d'autres nations. Et c'est là* notre *vocation* ».

Suit un important article: *Fédéralisme et démocratie,* où Xavier Schorderet, après avoir démasqué les équivoques que recouvrent ces termes, montre avec force comment s'est fait chez nous le passage à l'idée démocratique (et déjà étatiste) de l'Etat moderne: « *Auparavant, dans tous les cantons, gouverner était une mission donnée par Dieu : un Dieu qui avait été une personne et qui le fut de moins en moins à mesure que l'on s'approche du XIXe siècle. Les hommes d'Etat avaient une tâche, non un mandat...* »

Arnold Kohler donne les résultats d'une enquête qu'il a faite dans notre pays et qui se résume en trois mots: absence de culture. Relevons quelques-unes de ses remarques. Partout, de Genève à St-Gall et à Locarno, la même « religion de la nature », la joie de communier avec le rocher, la neige, etc.: rien n'est plus suisse que Jean-Jacques. Pas d'éclairs géniaux, mais de l'application. Etouffement de tout ce qui sort du conformisme et du moyen. Génie moraliseur et sermonneur. Le Suisse est imperméable à la mystique, il aime trop le confort, la convention, l'ordre établi. (Mais il y a eu des foyers de vie mystique en Suisse allemande et romande : Elisabeth Stagel au couvent de Töss, Louise de Savoie au couvent d'Orbe, sans compter Nicolas de Flue. Est-ce que la sup-

pression des couvents ne serait pas l'une des causes de cette défiance de la mystique ?) Autre remarque importante: « *Le Suisse confond civilisation et culture : il prend l'électrification des chemins de fer, la généralisation du téléphone, le bon fonctionnement des services postaux pour une preuve de culture. Peut-être manque-t-il maintenant au Suisse l'ignorance et la faim ? La civilisation a mis un écran entre l'homme et les autres hommes, les choses et Dieu* ».

On rencontrera beaucoup de traits intéressants à relever dans les autres articles de ce précieux fascicule. Notre reconnaissance au directeur d'*Esprit* qui a eu la délicatesse de s'adresser à nos concitoyens pour nous aider à faire le point.

Charles Journet.

MICROMÉGAS, *Courrier critique et technique du livre moderne*, 10 juin 1938: *Images de la Suisse*, 2 fr. f.

Après de remarquables numéros spéciaux sur Dante et sur Baudelaire, voici un numéro spécial de *Micromégas*, sur la Suisse. *Micromégas*, c'est Maximilien Vox appliqué à défendre l'édition française contre la menace des nouveaux projets législatifs. Il proteste dans l'éditorial contre l'assimilation d'une patrie à un harras: « *Comme si un peuple n'était pas d'abord une volonté : celle de partager un même destin. De croire, d'espérer, de craindre et d'aimer en commun... Une nation est une amitié et c'est une société* ». Maximilien Vox qui est lui-même un admirable graveur, nous présente quelques vieilles gravures de Jost Amman Niklas Manuel Deutsch, Hans Holbein, deux dessins inédits de Rodolphe Töpffer, de belles photographies, etc.

Dans le texte, des études de François Fosca, Jean Nicollier, Gaston Bridel, Charly Clerc, etc. On cite, mais pour prendre ensuite notre défense, le jugement de Keyserling dans l'*Analyse spectrale de l'Europe* : « *C'est le pays de l'étroitesse qui croit être celui de la liberté ; il professe l'horreur du risque alors que le progrès est dans l'avenir, dans ce qui est jeune, et non dans la survivance d'états anciens, si parfaits soient-ils. Que les Suisses restent dans l'unique emploi qui leur convienne aujourd'hui, ils sont hôteliers et rien de plus* ». Paul Chaponnière cite de jolies maximes de son ancêtre: « *Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment* ».

Une belle description de la Suisse par Ramuz, intitulée *Pays du Rhône* : « *Le Rhône et le Rhin sortent du même nœud de montagnes... Il y a d'abord un Rhône et un Rhin durcis, suspendus dans l'immobilité au-dessus d'eux-mêmes. Le mouvement ne devient réel qu'après avoir été figuré... Dès leur point d'origine, ils s'opposent ; à peine se sont-ils mis en marche qu'ils se tournent le dos. Et fuient, se fuyant, l'un le Rhône qui va vers l'ouest, l'autre vers l'est, et ensuite l'un vers le sud, l'autre vers le nord, l'un et l'autre au galop, comme s'ils ne songeaient qu'à accroître le plus possible la distance qui les sépare... L'un qui finit par baigner le château des Papes et déchausse en passant le tronc des oliviers ; l'autre qui gagne le pays des brumes, les grandes plaines septentrionales, après avoir vu Loreley peigner ses longs cheveux blonds en chantant sur son rocher... Mais les civilisations remontent le cours des fleuves ; c'est ainsi qu'à la source du Rhône et du Rhin, elles ont chance de se mélanger* ».

Enfin un article intéressant (ils le sont toujours) d'Alexandre Cingria sur *Le Tessin, république italienne* : « *Il est dans le Tessin un petit coin de terre, perché entre deux pans du lac... Coin de terre béni du ciel, puisqu'il a présidé à la naissance de cette puissante corporation d'artistes et d'artisans émigrants, doués pour tous les arts, mais spécialement pour l'art mural, et qui couvrirent littéralement les villes d'Italie de leurs œuvres. Et cela depuis les temps très barbares où les souvenirs* de l'Empire romain s'émiettèrent dans le moyen âge jusqu'à ceux qui précédèrent la grande guerre... Sait-on que c'est à des artistes tessinois qu'on doit les monuments funéraires des Scaliger à Vérone, le Rialto et le Pont des Soupirs à Venise, la façade de Saint-Pierre, celle de Saint-Jean de Latran, l'escalier de la Place d'Espagne, etc... ».

Charles Journet.

Biographies

Dom EDMOND BERNARDET, de l'Ordre de Saint-Benoît, *Un Abbé d'Hautecombe, Ami de Ronsard, Alphonse Delbène, Evêque d'Albi* 1538-1608. Préface de Pierre Champion. Aux Editions de la Revue «Les Alpes », à Grenoble. 174 pages, prix 25 fr. f.

Trop souvent l'on s'approche de l'abbaye d'Hautecombe pour en admirer l'architecture et le paysage, pour se laisser bercer par les vagues du lac du Bourget, ou par les hymnes grégoriennes, sans se poser de questions sur l'histoire du lieu. Dom Edmond Bernardet n'a pas voulu satisfaire entièrement ce goût des visiteurs, il ne s'agit pas d'un résumé historique à la portée de tout le monde, mais il a préféré s'attarder à la biographie complexe et captivante d'un personnage du XVI^e^ siècle, l'abbé Delbène, abbé d'Hautecombe, et évêque d'Albi. Ce livre est écrit avec tant de science et de goût, qu'on ne regrette plus du tout de n'avoir pas un historique complet de l'abbaye.

Ne vaut-il pas mieux vivre entièrement cette époque, si captivante par ses luttes et traversée par tant de contradictions politiques et religieuses. La vie d'Alphonse Delbène n'avait pas jusqu'alors fait l'objet d'une étude aussi approfondie. Il s'agissait de ressusciter cette figure qui n'est pas des moindres, puisque cet humaniste délicat fut à la fois l'ami de Ronsard et de saint François de Sales. Delbène ou Del Bene était originaire de Florence. Il serait vain de vouloir rappeler en quelques lignes l'imbroglio de l'histoire florentine à cette époque. Une partie de la famille Delbène, comprise dans les complots contre les Médicis, s'était réfugiée en France. L'un de ces exilés, Nicolas Delbène, eut un fils, Barthélemy, déjà fort savant et poète loué par Ronsard. Ce Barthélémy Delbène devint le père d'Alphonse Delbène, le héros du présent ouvrage. Protégé de Catherine de Médicis, Alphonse Delbène se vit attribuer en 1560 la commende de l'abbaye d'Hautecombe. Après certaines difficultés, la mise en possession de l'abbaye put avoir lieu et l'abbé Delbène allait pouvoir se livrer dans le calme de la retraite à ses études préférées. Il publia en 1581 un petit ouvrage sur l'origine de la maison de Savoie et de France, en réponse à un ouvrage du sieur Pingon. Sur des problèmes obscurs, les historiens de l'époque se disputent sérieusement. Aujourd'hui, l'imprécision de leurs arguments ferait plutôt sourire. Quoi qu'il en soit l'ouvrage de Delbène fut dédié à Charles-Emmanuel, issu de ces deux nobles races, les rois de France et les princes de Savoie.

Dom Bernardet ensuite quitte un moment l'histoire pour nous donner une analyse importante de l'*Amédéide*, poème épique composé par notre abbé. Grillet à ce propos s'est laissé entraîner à une triple erreur en signalant « *L'Amédéide, poème sur Amédée VIII, écrit en dialecte savoisien* », Or il s'agissait d'Amédée VI, grand-père de l'ermite de Ripaille, le poème n'est pas complet et il est écrit en français. A ces trois erreurs, on juge de l'importance d'un ouvrage historique. Dom Bernardet a su choisir un sujet complexe, qui méritait d'être éclairci, avec toutes les rigueurs de la science. Les vers de l'Amédéide, qui veulent suivre la méthode de Ronsard, ne sont pas dépourvus de charme, ainsi ce quatrain bucolique:

Les chariots de vin marchaient tous les premiers,
Puis les moutons camus, les bœufz au grand [corsage
Gras et charnus venoient alans pas, les derniers,
Le tout pour soulager les hostes du village.

La paisible retraite de Hautecombe ne devait pas lui être conservée. L'abbé Delbène subit la disgrâce de Charles-Emmanuel et il lui fallut tristement partir. Il s'en fut résider dans son diocèse d'Albi, dont il était évêque. Il eut à souffrir des moines et de la politique, ses droits furent contestés, il dut s'engager dans d'interminables procès. Enfin après autant de tribulations que d'honneurs, le pauvre évêque d'Albi mourut. Sur sa tombe peut se lire l'épitaphe latine rédigée par lui-même et dont nous nous permettons de reproduire la traduction:

« *Ici est la demeure des ossements et des cendres d'Alphonse Delbène, autrefois évêque d'Albi. Dieu au dernier jour, lui donne la gloire ! Oui, certes l'homme passe comme un simulacre, l'homme est semblable à un souffle et ses jours passent comme l'ombre. Il mourut en l'année 1608, le huitième jour de février.* »

Cet ouvrage méritait bien d'être préfacé par le grand historien Pierre Champion, il est écrit dans une langue si claire et si savoureuse, qu'il fut à juste titre couronné par l'Académie française, et enfin nous souhaitons au Très Révérend Père Bernardet, de jouir longtemps encore de la retraite de l'abbaye d'Hautecombe, où comme le héros de son livre, il pourra en plus de la prière et de la méditation, continuer ses ouvrages littéraires.

Henri Ferrare.

ROBERT RUMILLY, *Marguerite Bourgeois, Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Bonsecours en Canada*, 1 vol. 246 p., Spes, Paris, 12 fr. (arg. fr.).

Née à Troyes, en 1620, jeune fille sans instruction ni talent bien marqué, elle se laisse embaucher pour aller enseigner les petites filles blanches ou cuivrées de Montréal, poste militaire et marchand en plein pays sauvage, exposé aux coups de main journaliers des cruels Iroquois. Elle s'y montre une organisatrice de grand sens, que consultent les rudes chefs de la colonie et les soldats souhaitant se marier, Mgr de Montmorency-Laval et la fameuse mystique, Marie de l'Incarnation, Mr Tronson à Paris, et même Colbert. Elle crée « en Canada » un enseignement féminin admirable, qui compte aujourd'hui 150 maisons, une Congrégation florissante, aux règles bien adaptées à l'apostolat missionnaire; elle vit dans la plus austère pauvreté, dans l'épreuve en son corps et en son âme, traversée dans ses desseins, aboutissant toujours. Son existence semble absorbée par d'innombrables tracas de ménage et d'écus, et cependant elle est un tissu d'événements miraculeux, mais en des circonstances si humbles qu'ils ne frappent personne; son âme atteint les demeures les plus élevées de la contemplation, alors qu'on la croit absorbée de constructions et d'administrations. C'est une admirable vie, admirablement écrite. A sa mort, en 1700, un prêtre canadien écrivait: « Si les saints se canoni-

saient comme autrefois par la voix du peuple et du clergé, on dirait demain la messe de sainte Marguerite du Canada».

Eugène Dévaud.

HUGO WAST, *Les Aventures de Don Bosco*, adapté de l'espagnol par P. de Sèze, 1 vol., 377 pages, Desclée de Brouwer, Paris, 15 fr. (argent français).

L'original de ce livre fut écrit en espagnol sous le titre « Don Bosco et son temps » et connut dans le public argentin un succès inouï. Les traductions portugaise (destinées au Brésil), puis italienne, ne furent pas moins prisées. Voici une adaptation française que liront avec empressement les jeunes prêtres et les séminaristes, les hommes voués aux œuvres de jeunesse ; elle fera les délices des réfectoires des communautés. C'est une vie de Don Bosco qui ne prétend pas nous apprendre rien de nouveau sur le fondateur des « oratoires joyeux », encore que le biographe se soit reporté aux sources spécialement à la chronique de sa vie écrite par Don Bosco lui-même. Mais son art a su rendre admirablement vivant ce saint spirituel, pittoresque, inventif. Tandis que d'autres nous décrivent péniblement les affaires que Jean Bosco a réglées, Hugo Walst nous le montre aux prises avec les gens pour les régler, avec combien de finesse et d'humour, et celle-là tout d'abord: de conquérir les vagabonds de Turin, ce qu'il réussit par la joie et même par la drôlerie. Don Bosco resta toujours quelque peu saltimbanque ; le Ciel, loin d'en prendre ombrage, semble s'être complu à l'aider en d'extraordinaires interventions qui ont l'air de tours de passe-passe. Pour avoir respecté dans son livre, l'esprit de joie de l'Oratoire salésien, Hugo Wast a rencontré son énorme troupe de lecteurs amusés, mais édifiés tout autant ; et, le saint,une armée accrue d'admirateurs et, souhaitons-le pour la jeunesse, d'amirateurs.

Eugène Dévaud.

JEANNE DANNEMARIE, *Une fille américaine de M. Vincent, Anne-Elisabeth Seton*, 1 vol., 210 p., Grasset, Paris, 18 fr. (argent français).

C'est la vie d'une jeune américaine, riche, entourée, mariée à un riche banquier de New-York. Mais la guerre anglo-américaine ruine M. Seton ; épuisé, il vient chercher en Italie la santé et n'y trouve que la mort. Veuve à 26 ans, mère de 5 enfants en bas âge, Anne-Elisabeth fait face comme elle peut à la misère et à la maladie. De fervente anglicane, elle devient catholique ; ses parents l'abandonnent. Elle donne des leçons pour vivre ; elle ouvre un pensionnat. Ses dons d'éducatrice se révèlent. Une admirable troupe de Sulpiciens, chassés de France par la Révolution, la conseillent, la dirigent. Son pensionnat devient un noviciat de Sœurs vouées au service des familles catholiques, des pauvres, des orphelins, des malades. Et c'est la première congrégation religieuse du Nord-Amérique qui se trouve fondée sans que personne n'y paraît avoir pensé. Mme Seton s'est inspirée de la règle des Sœurs de saint Vincent de Paul. Peu de temps après sa mort (1821), sa Congrégation est affiliée à la Maison-Mère de la rue du Bac. Elle prospère, et les Filles de la Charité d'Amérique desservent aujourd'hui une quantité d'écoles, d'hôpitaux, d'asiles de toute sorte.

Ce livre est beau. Ecrit avec un charme discret, il retient l'attention du lecteur jusqu'au bout. Il montre, entre autres merveilles, comment la Providence conduit les événements par des voies qui déconcertent d'abord, mais qu'on ne peut qu'admirer, quand on aperçoit l'agencement plein de sagesse des circonstances les plus bizares en apparence et les plus contraires.

Eugène Dévaud.

PAULIN RENAULT, *La Percluse héroïque*, 1 vol., 230 p., Edition universelle, Bruxelles, 12 fr. (argent belge).

La bienheureuse Julie Billart (1751-1816) est la fondatrice des Sœurs de Notre-Dame de Namur, une congrégation très florissante en Belgique, en Angleterre, en Amérique et dans maints pays de mission. L'Eglise l'a jugée digne des honneurs des autels en 1906. Sa vie fut très dramatique ; paralysée pendant trente ans, elle a dû être portée de cachette en cachette, pendant les jours de terreur de la Révolution. De son fauteuil de percluse, partout où elle séjournait, elle enseignait le catéchisme aux enfants, dont l'ignorance et l'abandon la navraient. Comme naturellement, quelques dames s'adjoignirent à la pauvre paysanne, désireuses de coopérer à cette bonne œuvre et de profiter du rayonnement spirituel intense qui émanait de la personne entière de l'humble malade. Il en résulta une communauté de Sœurs enseignantes vouées à l'instruction des fillettes du peuple. Mais l'intransigeance d'un évêque d'Amiens obligea les religieuses, dès le début de leur vie religieuse, à s'en aller du Nord de la France, d'où elles étaient originaires, en Belgique, et la maison-mère s'établit à Namur, où elle est encore.

C'est la vie de Julie Billiart que nous conte le délicat écrivain belge, Paulin Renault, de son enfance à Cuvilly (Somme) à son arrivée à Namur. Vie romancée ? Non, car les faits sont exacts et les paroles mêmes de la bienheureuse sont souvent tirées de ses écrits et de ses lettres. Mais M. Renault a cru pouvoir revêtir le squelette historique

de la chair, des nerfs et du sang des dialogues, de la description psychologique et de la reconstitution des scènes de vie. On tire de la lecture de ce livre plaisir, édification et réconfort.

Eugène Dévaud.

LÉON BRÉTAUDEAU, *Le bienheureux Pierre-René Rogue*, prêtre de la Mission, 1 vol. in-8°, 152 p., 8 illustr. hors-texte, Desclée de Brouwer, Paris, 10 fr. (argent français).

Une très noble et pure figure de prêtre et de directeur de séminaire, né à Vannes, en 1758, mort dans cette même ville, pour avoir refusé le serment à la Constitution civile du clergé et s'être voué au ministère des âmes, depuis, avec un dévouement sans borne, au péril journalier de sa vie. Il finit par être pris, et, comme il avait reconnu ses « méfaits » sans ambages, il fut condamné et guillotiné en 1796. L'Eglise reconnut son martyre en haine de la foi et lui décerna le titre de bienheureux le 27 mai 1934. Sa vie très simple, effacée même, est fort bien présentée par M. Brétaudeau. Eugène Dévaud.

Y. PIRAT, *Pauline Jaricot*, Bibliothèque catholique illustrée, Bloud & Gay, Paris.

Tout le monde connaît l'Œuvre de la Propagation de la Foi et le nom de son humble fondatrice, Pauline Jaricot. On ne connaît guère sa vie. Fort coquette dans son jeune âge, elle a été saisie et « convertie » par un sermon sur la vanité. Elle a créé de toutes pièces dans son esprit l'organisation de la Propagation de la Foi pendant que ses parents jouaient au boston, un soir, et l'inscrivit au coin d'une carte. Dans la suite, après quelques heureuses créations d'œuvres d'apostolat, elle tomba dans un dénuement, un mépris, une déréliction si extraordinaires, que les rares personnes qui s'intéressaient à elle ne purent que penser que Dieu la faisait participer à l'abandon de Jésus sur la croix. L'auteur a dit tout cela très simplement laissant parler les faits ou celle qui en était l'héroïne. Eugène Dévaud.

EUGENIA MARKOWA, *Marguerite Sinclair, ouvrière ébéniste*, 1 vol. 127 p., Desclée de Brouwer, Paris, 10 fr. (arg. français).

La fille d'un balayeur de rue d'Edimbourg, une pauvre ouvrière gagnant son pain à revernir des meubles, puis une petite Sœur tourrière d'un pauvre couvent de Clarisses, peu de temps, car elle vécut peu, de 1900 à 1925. Mais quelle magnifique ascension d'âme dans un milieu de péché et d'hostilité à toute religion ! Et quelle douceur — acquise, et non naturelle — dans les contrariétés qui ne manquèrent pas, même au couvent. Cette courte biographie, écrite avec la délicatesse qu'ont les femmes dans ces sortes d'analyse d'âme, est profondément émotionnante. Après l'avoir lue, on n'ose plus grogner... Eugène Dévaud.

TONY SÉVÉRIN, S. J., *Jean Berchmans*, 1 vol., 64 p., 5 illustrations hors-texte, Edition universelle, S. A., Bruxelles, 5 fr. (arg. belge).

L'auteur s'est voué, depuis 1920, à l'étude critique de la vie de saint Jean Berchmans ; nul n'était mieux qualifié pour offrir aux collégiens une vie abrégée, mais alerte, directe, sans aucune de ces remarques ou élévations dites « édifiantes », qui agacent si fort la jeunesse studieuse et produisent l'effet contraire à celui qu'en attendait la piété maladroite de l'écrivain. C'est un cadeau que les adolescents recevront volontiers et que son bon marché permet de multiplier.

Eugène Dévaud.

JEAN PLAQUEVENT, *Léonard Constant*, Editions du Seuil, Paris, 1 vol., 222 p., 16 fr. 50 (arg. français).

Ce n'est pas une biographie ni l'étude d'une pensée ou d'une action ; c'est la lente pénétration d'une âme, son investissement minutieux, en vue d'une rencontre cordiale et d'une amitié. Ce que souhaite M. Plaquevent, ce qu'il désire d'un désir ardent, c'est moins de connaître un homme que de l'aimer et de le faire aimer, parce que cet homme eut la passion de vivre la vie chrétienne la plus pure, la plus haute, mais selon les circonstances intellectuelles et sociales de son temps, de répandre autour de lui ce goût de voir clair en soi autour de soi, à la lumière du Christ, et surtout d'aimer et d'agir conformément à l'amour du Christ. Engagé dans le mouvement du Sillon d'abord, l'ayant dépassé, Léonard Constant est mort à Mayence, en 1923, au cours d'une échauffourée ; une balle l'atteignit à la tête au moment où ayant sauvé un enfant, il relevait un vieillard blessé. Livre plein d'amour que les jeunes liront avec amour. Eugène Dévaud.

GENEVIÈVE DUHAMELET, *Nouvelet et le mouvement noéliste*. La Bonne presse, Paris, 1937, 227 pages.

Le Père Nouvelet, alias Claude Allez, religieux assomptioniste, fut un de ces apôtres cachés, humbles, sacrifiés, qui travaillent en profondeur. Après avoir fait sa profession à Avila, il partit pour Rome où il poursuivit ses études. Docteur

en philosophie, licencié en théologie, il est envoyé à Paris pour... fonder un petit journal illustré à l'usage des enfants. Tel est le « Noël » édité par le Bonne Presse

Le livre de Geneviève Duhamelet est l'histoire à la fois de l'homme et de l'œuvre, de l'homme dans sa montée intérieure vers la perfection, de l'Œuvre dans son épanouissement extérieur. Cette œuvre est devenue actuellement une vaste organisation, incorporée, dans certains diocèses, à l'Action Catholique. D'autres publications se sont adjointes à la première, leur but s'est de plus en plus élargi, de sorte que le mouvement noëliste est devenu une véritable œuvre pour adultes, en fonction de l'enfant. Il est aujourd'hui un mouvement féminin qui s'adresse aux éducatrices, aux institutrices, aux zélatrices.

C'est aux initiés que le livre s'adresse, à ceux à qui l'œuvre est déjà familière. Farci de citations, d'extraits — peut-être un peu trop — il est plus un journal qu'un exposé théorique. Il intéressera surtout ceux et celles qui ont connu de près le fondateur et qui désirent revivre certains souvenirs qui leur sont chers. Emile Marmy.

Pédagogie

EUGÈNE DÉVAUD, *Quarante Exercices de Lecture silencieuse aux Degrés Moyen et Supérieur Primaires.* Namur La Procure, 14 Bd E. Mélot, Bruxelles, La Procure, 161, rue des Tanneurs, 95 pages, 1937.

Ce petit livre, développement d'une conférence donnée à Yverdon en 1936, viendra en aide à tous les maîtres de français. Quel professeur ne s'est dit naïvement qu'une leçon de lecture serait bonne s'il écoutait lire ses élèves en corrigeant leur diction et en leur expliquant des termes abstraits? Eh bien ! M. Dévaud détruit ces illusions. Il nous prouve que trente minutes de « lecture silencieuse » valent mieux qu'une heure où l'on dévore des pages à haute voix. Cette preuve, il la fait si bien, avec tant d'exemples à l'appui, que le professeur, décontenancé tout d'abord, secoué dans sa routine, se sent bientôt conquis. Un essai pratique le convaincra. Si les enfants s'enthousiasment pour « un compte-rendu collectif rapide à l'allure d'un match » (p. 17), que dire du maître qui sent la joie de ses élèves et comprend qu'il leur enseigne ainsi « à lire du vrai pour vivre le vrai » ? (p. 95). M. M. Guex.

MARIE FARGUES, *Introduction des enfants de neuf ans au catéchisme.* Tome III. La Morale. 1 vol., 138 p., Desclée de Brouwer, Paris.

Nous avons dit récemment (*Nova et Vetera*, 1937, n° 3) toute l'estime que nous portions à Mme Fargues, comme pédagogue, et tout le bien que nous pensions du tome I de cet ouvrage en particulier. Nous ne saurions que le répéter à propos de ce tome III. On lui a reproché d'être trop optimiste à l'égard des enfants, de trop croire à leur bonté foncière. A quoi elle pourrait légitimement répondre qu'elle croit à l'efficacité de la grâce dans des cœurs qui sont purs et droits comme le sont ceux d'enfants de neuf ans ; elle répliquerait volontiers que ceux qui lui adressent ces reproches ne croient pas assez à la bonté que le baptême infuse en l'âme des petits. Elle a raison à mon sens, de s'en tenir, pour cet âge, aux fautes que les enfants commettent réellement et de laisser à plus tard l'examen des péchés des adultes ; et plus encore en présentant les préceptes positifs de foi et d'amour d'abord, en insistant sur ce qu'il faut faire et non pas seulement sur ce qu'il faut éviter. Les chapitres sur la conscience, sur le dimanche, sur la justice et la charité, sur la franchise, sont de petits chefs-d'œuvre ; celui sur l'humilité est bien compliqué et celui sur la pureté, bien nuageux. Mme Fargues écrit pour « des milieux déchristianisés » ; si ce qu'elle propose d'enseigner de dogme aux enfants de neuf ans de ces milieux nous semble insuffisant pour les nôtres, nous estimons que son programme de morale nous conviendrait parfaitement. Et les remarques de méthode, avec quelque adaptation, sont valables chez nous et partout. Mme Fargues fait œuvre d'excellent apostolat auquel nous souhaitons un beau succès, non pour sa gloriole, mais pour la formation des enfants à une meilleure imitation de Jésus-Christ. Eugène Dévaud.

M. le Chanoine BOYER, *La Bible des tout petits*, Méthode pour le catéchisme maternel et le jardin d'enfants, 1 vol., 140 p. Bonasse-jeune, Paris.

Ce petit livre offre un plan de leçons d'histoire sainte pour les petits de 3 à 6 ans, qui peut être utilisé fort bien de 6 à 8 ans encore. Chaque leçon comprend 1. la « présentation détaillée », qui est un examen analytique du matériel intuitif, 2. le récit et la mise en scène de l'histoire, suivis d'un questionnaire, 3. l'idée doctrinale à en sortir, 4. des applications à la vie chrétienne, puis 5. des « suggestions éducatives » , soit diverses applications: coloriages, découpages, patiences, tableaux vivants, dramatisations, prières, chants, etc. Leçons très ordonnées et très vivantes. Le matériel intuitif consiste ici non pas en tableaux, mais en

personnages en bois découpés et peints, qu'on peut placer et mouvoir, à mesure que se déroule le récit, sur un fond en contre-plaqué. L'enfant voit la scène se construire sous ses yeux et s'intéresse vivement à l'histoire, en garde une impression durable; et comme M. l'abbé Boyer a grand soin de toujours faire saillir du récit l'idée doctrinale qu'il contient et qui lui donne sa signification, cette impression n'est jamais de pure curiosité; elle est d'éducation et de préparation efficace d'une mentalité chrétienne.

Ceux qui ont visité en avril dernier l'exposition d'enseignement religieux organisée par M. le Directeur Fragnière dans les salons de la Librairie St-Paul-St-Nicolas ont eu l'occasion de connaître le matériel pédagogique de la méthode Boyer.

Eugène Dévaud.

Bible scolaire. — Bible populaire. — Chaque volume: 138 p. pour l'Ancien Testament et 300 pages pour le Nouveau 12 fr. 50, broché; 16 fr. relié (argent français). — *L'Evangile pour Tous*, 1 vol., 304 p., 6 fr. 50, broché; 9 fr. relié (arg. fr.). Desclée de Brouwer, Paris.

La *Bible populaire* est l'exacte reproduction de la *Bible scolaire*, avec une introduction et des notes en plus. L'*Evangile pour tous* est la reproduction des 300 pages néo-testamentaires des Bibles précitées. L'exposition est claire, le style élégant et simple; les explications historiques, apologétiques, sont sobres, mais suffisantes pour les écoliers et le peuple fidèle. Les illustrations sont un peu fatiguées par le tirage. D'excellents questionnaires font réfléchir le lecteur et lui suggèrent souvent de revenir sur sa lecture pour la pénétrer davantage. L'Ancien Testament contient, outre les récits traditionnels, quelques extraits des prophètes. Le Nouveau Testament se tient, autant que faire se peut, au texte de l'Evangile. Ce livre, très bon marché, mérite d'être répandu parmi le peuple; c'est un cadeau que, dans les pays catholiques comme dans les contrées mixtes, on peut utilement faire aux familles, aux jeunes, et qui sera reçu avec plaisir, utilisé avec profit.

Eugène Dévaud.

R^de^ Mère Bolton, *La première communion d'un petit enfant*, Cénacle de Bruxelles, rue de l'Hôtel des Monnaies, 126, in-8°, 124 p., 7 fr. (arg. français).

La R^de^ Mère Bolton est professeur de pédagogie religieuse à l'Université de Fordham, Cité de New-York. Ce petit livre est un spécimen assez caractéristique du manuel américain, les illustrations en moins, qui ne doivent pas manquer dans l'original en anglais. Le plan nous déconcerte; les leçons de catéchisme, d'histoire biblique, de liturgie se suivent dans un ordre dont nous n'avons point saisi la logique interne; au moins sont-elles variées. Le texte est limpide, écrit dans une langue bien appropriée à l'enfant. Le catéchisme est destiné, comme la plupart des classiques américains, à être appris par étude directe et personnelle; il est parsemé de questions-tests; si l'enfant sait y répondre, il a compris la leçon, il peut passer plus loin. A la fin de chaque partie (il y en a six), on trouve un questionnaire de répétition. Les parents sont priés de poser les interrogatoires qui y sont consignés et d'attester par écrit (dans le livre) que l'enfant « a étudié la ...partie et a répondu correctement à ce test », qu'il a fait correctement tous les tests partiels de la partie correspondante et qu'il a appris par cœur les prières qui y sont indiquées. On exige des devoirs, qui sont surtout des dessins à munir d'une légende et à coller, des images à collectionner, des phrases à compléter, à mettre en ordre. Ce curieux manuel pour étude individuelle et familiale pourrait être utile aux enfants qui ne jouissent pas de leçons régulières d'instruction religieuse et seraient désireux de s'instruire par eux-mêmes.

Eugène Dévaud.

Elsa Steinmann, *Le nouveau Paradis*, illustrations de Sjoberg. Editions du Seuil, Paris, 15 fr. (arg. français).

Dans une délicieuse préface (que déparent de sottes remarques d'un M. Lallier), M. Ghéon déclare cet ouvrage « un des plus charmants livres qu'on ait écrits pour l'enfant ». C'est juste, mais à condition d'ajouter: un des plus profonds, et néanmoins des plus accessibles. M^me^ Steinmann s'est emparée de l'idée, souvent exprimée dans l'Ecriture-Sainte, largement exploitée par les Pères et par la liturgie de Noël, que la terre, avec ses animaux, ses plantes et ses choses, maudite à la suite du péché d'Adam, avait, elle aussi, bénéficié du rachat, aux yeux de Dieu et des saints, lors de la naissance et de la mort du nouvel Adam, et, de ce fait, pouvait être appelée un « nouveau Paradis », car la grâce y coulait à nouveau du cœur de Dieu dans le cœur des hommes, et même plus abondante et surabondante.

Pour raconter la création, la chute, la malédiction, l'attente, l'accomplissement de la Promesse, la Rédemption, l'auteur s'est donc placé parmi les bêtes, les arbres et les choses, exprimant leurs pensées et leurs sentiments, si l'on ose dire, à l'égard des faits et gestes de celui qui unit en lui-même et devant Dieu l'être matériel et l'être spirituel, en une langue splendide de rythme et d'images, dont les moins de douze ans s'enchanteront

merveilleusement. Les pages sur la création et la chute sont d'une qualité extraodinaire de style et de pensée. Les dernières sentent un peu de fatigue, sont d'une langue légèrement plus sèche et mériteraient une saisie plus pénétrante et plus émue de la beauté du monde resplendissant sous le rayonnement de la grâce et de l'Hostie. Les illustrations de M. Sjoberg sont remarquables; elles aideront à former le goût des jeunes lecteurs. Eugène Dévaud.

PHILIPPE MOSANE, *Mieke, la fiancée du Coin du Diable*, 1 vol., 214 p., Desclée de Brouwer, Paris, 7 fr. 50 (ar. fr.).

Ce n'est pas un roman, comme pourrait le laisser croire son titre bizarre. Le *Coin du Diable* existe au centre de Bruxelles, agglomération de misère et de communisme. Mieke est une jeune fille morte en 1937, à 24 ans. Ma bonne fortune m'a permis de vérifier l'exactitude des détails d'un chapitre; j'en puis conclure que le récit des autres est de même qualité. Mieke est une enfant de la rue, abandonnée, militante rouge, puis chrétienne, mais pas pour rire, jociste même. Une histoire triste et gaie, émouvante cent fois plus qu'un roman sentimental, pittoresque cent fois plus qu'un récit de cambriole et de détective, plus bienfaisante que mille sermons. Beaucoup tireront profit à la lire. Les jeunes ouvrières qui se trouvent dans les mêmes conditions que Mieke; leurs camarades masculins, qui trouveront un modèle en Nel, le fiancé, les personnes s'occupant d'œuvres, des jocistes aux dames assidues aux congrès où leur charité s'épanche en larges rapports, ceux qui sont riches pour comprendre les pauvres, ceux qui ne le sont pas pour s'entraîner à donner quand même, ceux qui souffrent pour apprendre pourquoi ils souffrent, ceux qui ne souffrent pas ou guère pour apprendre comment se comporter envers ceux qui souffrent... Je ne vois qu'une catégorie d'humains qui ne sauraient bénéficier de cette lecture: messieurs les collégiens: ils risqueraient de corrompre la délicatesse de leur goût et l'impeccabilité de leur style au contact du parler de l'adolescente bruxelloise. Les bourgeoises dédaigneuses du sanatorium de Montana ont éprouvé à leurs dépens le mordant d'une langue bien affilée, certain jour où elles jugèrent bon de débiner le peuple, même rouge; l'idiome du *Coin du Diable* n'a rien de commun avec celui d'Abel Hermant. Eugène Dévaud.

JACQUELINE VINCENT, *Je suis faible...* roman. « Les Editions familiales de France », 256 p., 12 fr. 70 (arg. franç.).

Opposition d'une orgueilleuse nietzschéenne et d'une humble et délicate chrétienne ? Peut-être. Ce qui m'a saisi, quant à moi, c'est le problème posé en un cas concret: quelle est la plus convenable à l'homme des deux épouses: celle qui est pleinement femme, soucieuse d'être la compagne aimablement complémentaire de son mari, l'aidant par l'atmosphère affectueuse qu'elle crée où il se refait et s'épanouit ? celle qui lui sert de collaboratrice par un travail d'homme, l'excite à la lutte, le conduit à la victoire, mais au prix de la douceur du foyer, du loisir et de la sérénité intérieure ? La femme rend l'homme « mieux homme ». Est-ce en restant parfaitement femme ? est-ce en se faisant son égale, au risque de devenir masculine ? La solution de l'auteur est indiquée par le titre, qui est le début d'une phrase célèbre de saint Paul: Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort, mais en Jésus qui me fortifie. Le livre fait réfléchir; il exercerait un empire plus efficace, si le cas était situé dans un milieu moins mondain, dans celui du travail et de la vie durement gagnée. Nos écrivains qui se soucient d'apostolat chrétien et d'action catholique par la plume gagneraient en mérite et, je crois bien en art, à tirer leurs sujets ailleurs que des classes bourgeoises et riches. Eugène Dévaud.

CECILY HALLACK, *Miss Becky o'Toole*, Collection « Perceval », roman traduit de l'anglais par Maurice Rouneau, 272 p., Desclée de Brouwer, Paris, 12 fr. (argent français).

Ce roman fait partie d'une collection pour la jeunesse; je souhaite qu'il soit lu par beaucoup d'adultes, surtout par les grognons et les malcommodes; comme ils sont légion, l'auteur et l'éditeur feraient des affaires d'or-papier. Cette vieille fille est si drôle et délicieuse qu'il n'est pas étonnant qu'elle finisse par se marier avec un marin rhumatisant. Ah ! si les directeurs d'œuvres parlaient comme elle aux jeunes et au peuple ! Et si nous cultivions comme elle les saints, qui, au ciel, « aiment qu'on leur demande des choses », ce qui leur est une occasion bienvenue d'être utiles à leur prochain d'en-bas ! Il faut, il est vrai, avoir la confiance ardente de Miss Becky et savoir comme elle armer la prière de la force irrésistible du sacrifice. C'est un art souverain que celui de savoir prêcher sans que les auditeurs n'éprouvent le désir de faire exactement le contraire de ce qu'on leur recommande. Cet art, Miss Becky le possède, et aussi l'auteur du livre que voilà.

Eugène Dévaud.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE, *Lueurs sous la porte sombre*. 1 vol. , 350 p., Bloud et Gay, Paris, 16 fr. 50 (arg. fr.).

En 1930, Mme Ancelet-Hustache publiait au

« Roseau d'Or » (Plon) le *Livre de Jacqueline*. C'était la vie et la mort dans le Christ d'une petite fille de 10 ans, qui s'était doucement laissé faire par la grâce, dans la vie comme dans la mort. La mère disait avec tout son cœur la douceur de cette vie et la douleur de cette mort et la douceur douloureuse de l'espérance. Ce livre fut beaucoup lu. Et beaucoup d'âmes de tout âge et de toute condition en aimèrent mieux le Sauveur auquel les menait la main irrésistible d'une petite fille morte. Et la mère comprit la signification de cette vie et de cette mort aux lettres qui lui arrivaient « par dizaines, par centaines, à ce don qu'elle avait fait de Jacqueline », et quelle mission de charité l'enfant continuait d'accomplir, par elle, sa mère. Et cette mère s'y est prêtée ; elle n'a pas refermé sur elle sa douleur ; elle a offert sa fille aux autres, à celles à qui la mort avait pris leur enfant, à celles à qui la vie, plus cruelle, l'avait pris pour le perdre, à celles qui n'en avaient pas eu, et aux enfants eux-mêmes, et à ceux qui s'en occupent. De ces lettres, elle donne ici des extraits pleins de saveur, pleins de foi et d'espérance, encore que presque toutes parlent de misère et de deuil. Et c'est un réconfort vivifiant que la lecture de ce livre, où celle qui pleure dit avec tant d'humaine tendresse et de divine confiance les raisons qu'elle a d'être consolée.

Eugène Dévaud.

M.-A. Tedesco, *Cendrille*, roman social et familial, illustré par H. Schæffer, Castermann, Tournai et Paris, 8 fr. (arg. franç.).

Roman d'une jeune fille de père inconnu, qui qu'une marâtre maltraite, et qui se révèle une chrétienne d'une magnifique élévation d'âme. L'intrigue est fort captivante et de dénouement bien inattendu. Les lectrices en auront le cœur remué. Le style est agréable et vivant.

Eugène Dévaud.

Spiritualité

Jean Devroye, S. J., *Bossuet, directeur d'âmes*. Un vol. de 196 p. Castermann, Paris, Tournai.

Les six chapitres de la première partie font le portrait du directeur et mettent en vive lumière sa bonté, sa réserve, son détachement, son esprit surnaturel. La deuxième partie résume son ascèse en ce qui concerne spécialement les amitiés, sa manière de traiter les âmes scrupuleuses, sa doctrine de l'oraison, sa position par rapport au problème de la communion fréquente, sa théorie de l'abandon, du pur amour.

La sympathie et l'admiration pour Bossuet, la joie de signaler les vertus du directeur et l'excellence de la direction n'empêchent pas le R. Devroye de voir ni de dire les hésitations et les incertitudes d'une pensée qui n'est pas parvenue à prendre conscience parfaite d'elle-même dans les problèmes délicats si fâcheusement embrouillés par le pessimisme janséniste, et par la crise quiétiste.

Ces lignes de l'introduction nous semblent parfaites. « Dans le feu de la polémique, M. de Meaux s'est échauffé jusqu'à s'en prendre inconsciemment au meilleur de son âme ; pour son malheur — et pour le nôtre ! — M^me^ Guyon l'a brouillé avec lui-même, après l'avoir armé contre Fénelon. Méfions-nous des œuvres de controverses. Bossuet est plus sûr quand, s'adressant à ses Filles, il envisage les problèmes de la vie spirituelle sous la forme concrète de la direction. Il arrive, il est vrai, au directeur lui-même de se doubler du polémiste. La morale sévère se mêle de-ci de-là aux conseils dilatants de direction. Telle lettre à M^me^ Cornuau, par exemple, rappelle les plus mauvaises pages des *Maximes sur la Comédie*. Mais ce n'est là qu'accident rare et sans conséquence. La direction, pour M. de Meaux, c'est comme un retour à l'expérience. Avec ses pénitentes, il oublie ses abstractions pour ne plus voir que des âmes. Et d'instinct il s'adapte, il se retrouve lui-même, il prend contact avec la réalité. L'intérêt des « lettres spirituelles », c'est précisément de nous livrer, mieux que n'importe quel autre écrit, le vrai Bossuet. »

En achevant le livre, on est parfaitement convaincu. Et l'on se prend à penser pourquoi Fénelon qui avait de bonne heure fréquenté les mystiques, pourquoi Bossuet qui se mit tard à leur école, n'ont-ils pas l'un et l'autre davantage approfondi les questions de saint Thomas sur l'espérance et sur la charité, en s'aidant des merveilleuses élucidations d'un Cajétan ? La douloureuse polémique du quiétisme en eût été sans doute, évitée, ainsi que tous les maux qui en sont sortis et la direction de Bossuet serait sans faille.

Benoît Lavaud, O. P.

Dom Cuthbert Butler, *Chemins de vie chrétienne*, spiritualité d'autrefois pour âmes d'aujourd'hui, traduit de l'anglais par le Ch. P. Huré, Collection « Pax », 1 vol. de 266 pages, Paris, Desclée de Brouwer.

Dom Cuthbert Butler, longtemps abbé de Downside, mort en 1934, s'est rendu célèbre par un essai philosophico-théologique : *Religions of Authority and the Religion of the Spirit* et par de remarquables travaux historiques sur l'Histoire lausiaque *(the Lausiac History of Palladius)* la règle de saint Benoît, la vie bénédictine *(Benedictine Monachism)*, une vie monumentale de Mgr Ulla-

thorne, un grand ouvrage sur le concile du Vatican, une savante étude *(Western Mysticism)* sur la doctrine mystique des saints Augustin, Grégoire le Grand, Bernard, enrichie, dès la seconde édition, d'importants « Afterthouts ». Le dernier livre sorti de sa plume, *Ways of christian Life*, 1932, que le chanoine Huré vient de traduire en un français agréable, ne s'adresse pas aux savants, ni en premier lieu aux prêtres et aux religieux, ni aux laïcs qui ont des loisirs, mais au commun des chrétiens laborieux, désireux de se sanctifier.

« Qu'il soit bien établi que ceux que nous avons eus en vue en écrivant ce livre sont tous ceux qui travaillent, le commun des hommes et des femmes, qui gagnent leur vie d'une façon ou d'une autre ; professions libérales, hommes d'affaires, marchands, artisans, ouvriers de toute catégorie... C'est avec l'espoir d'aider à la vie chrétienne, la vie spirituelle de cette grande foule d'hommes et de femmes — et non des classes aisées, que la pensée m'est venue d'écrire ce livre ». (pp. 248-9)

Au profit de tous ceux-là, D. B. expose les particularités de la doctrine spirituelle des grands maîtres bénédictins (et cisterciens), franciscains, dominicains, carmes, de saint François de Sales et Jeanne de Chantal. Il ajoute un excellent chapitre sur la reconnaissance liturgique, un autre sur la contemplation où, résumant ce qu'il avait dit ailleurs plus amplement et avec preuves à l'appui, il montre en quel sens la contemplation est accessible à tous, enfin divers « fragments » particulièrement destinés aux personnes plus occupées.

Nous ne manquions certes pas de livres français sur la « spiritualité d'autrefois » . *L'Histoire de la spiritualité* de M. Pourrat, *Spiritualité médiévale* de F. Vernet, pour ne citer que les plus connus et les plus accessibles, contiennent même plus de renseignements que le petit livre de D. Butler, qui les cite beaucoup. Récemment, Jean de Longny, dans *A l'Ombre des grands Ordres*, réunissait une série d'études de divers auteurs sur l'histoire, la spiritualité, la constitution des huits principaux Tiers-Ordres, dans lesquels les laïques peuvent s'aggréger aux grandes familles religieuses. Le petit livre de D. B. n'en garde pas moins sa raison d'être. On lit avec un vif intérêt ces pages claires et judicieuses, pleines de bonhomie et d'humour, très pratiques et bienfaisantes, où l'on sent la plume d'un vrai maître et le cœur d'un apôtre. Transcrivons, à titre d'exemple, ces remarques sur la prière mentale et la prière vocale, que certains opposent maladroitement, comme si de droit la prière vocale manquait d'âme, et l'oraison mentale de voix:

« Il est d'usage chez ceux qui traitent de la science et de la pratique de la prière, de répartir ses degrés ou étapes en échelle ascendante et de ranger la prière vocale au bas de l'échelle. D'une certaine façon, c'est assez naturel, parce que la prière vocale est le premier genre de prière que nous apprenions étant enfants ; c'est le plus simple, le plus facile ; il est à la portée de tous, et le seul auquel un grand nombre, pour ne pas dire la plupart des âmes, ait jamais recours. Mais c'est assurément une théorie erronée de ranger la prière vocale comme étant de sa nature le genre de prière le plus infime... Après tout, quand les Apôtres demandèrent à Notre Seigneur de leur enseigner à prier, ce n'est pas une méthode de prière mentale qu'il leur donna, mais le « Notre-Père », une prière vocale , que toute la tradition chrétienne n'a jamais cessé de considérer, non pas comme le plus infime degré d'oraison, mais comme le plus sublime de tous. Et dans les aperçus fugitifs que nous laisse entrevoir l'Esprit-Saint tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, le culte d'adoration que les anges et les saints rendent à Dieu dans le ciel n'est-il pas représenté comme une prière vocale ? (*Is.* VI et *Apoc.*).

La prière vocale et la prière mentale ne sont donc pas comme les degrés successifs d'une seule échelle, mais sont pour ainsi dire, deux échelles à côté l'une de l'autre, que nous montons simultanément un pied sur les échelons de chacune d'elles. Ce sont deux voies parallèles, dont chacune peut nous conduire à l'union avec Dieu ; et celui qui en fait le meilleur usage, c'est celui-là qui le plus sûrement atteindra les sommets.

D'où il suit que ce serait une erreur déplorable, spécialement chez les prêtres, de considérer la prière vocale comme un genre de prière inférieur à la prière mentale, et par là de déprécier et de sous-estimer le Bréviaire. C'est la prière vocale que la Sainte Eglise emploie uniquement dans ses offices et dans son ministère, ou qu'elle impose comme une obligation à ses enfants ; et c'est la prière vocale qu'elle met sur les lèvres de ses prêtres, aussitôt qu'ils quittent l'autel, comme première action de grâces après la Messe. » (pp. 194-5).

Il me semble qu'on ne saurait mieux dire. Or, il y a beaucoup de pages de cette venue.

Mais voici une phrase qui nous a surpris:

Nous ne nous arrêterons pas aux fameux mystiques allemands du XIV^e^ siècle, Tauler et Suso: ils prennent rang parmi les plus profonds intellectualistes, surtout Tauler: sa doctrine est abstraite, scolastique, et fort élevée.

« Intellectualiste » ne convient guère au tendre et aimant Suso. Certes la doctrine de Tauler est « très élevée ». Il n'en est pas de plus haute, ni de plus saintement exigeante, non pas même celle du Docteur mystique, saint Jean de la Croix. Tauler doit beucoup à son maître Eckart, le plus intellectualiste des trois Rhénans, mais rien de moins

« abstrait » et de moins « scolastique » que ses admirables sermons, si directs, si concrets, si familiers, dont les comparaisons savoureuses sont prises des plus humbles réalités, où il passe du *vous* qui s'adresse à tout un auditoire, au *toi* qui vise chaque auditeur ou auditrice, du *chers enfants* au *cher enfant*.

Une distraction a laissé passer une fois le nom de Rusbrœck où il faudrait manifestement celui d'Eckart (p. 47).

Ce sont des détails. L'ensemble du livre est excellent, une des meilleures initiations à la spiritualité chrétienne qu'il nous ait été donné de lire, et des mieux adaptées au cercle très large que voulait atteindre l'apostolique auteur.

Benoît Lavaud, O. P.

Fr. Louis de Gonzague, O.M.C., *Féminisme et Evangile. Jésus et la femme.* 242 p. Desclée de Brouwer.

L'auteur, qui avait déjà publié des *Lectures sur la Vierge*, fort bien accueillies par la critique, veut, dans ce charmant volume, rappeler à la femme ce qu'elle doit à Jésus-Christ. Elle lui doit tout ce que lui doit l'homme, car en Jésus-Christ, comme dit saint Paul, « il n'y a ni grec, ni juif, ni homme, ni femme, ni maître, ni esclave ». En proclamant la valeur personnelle de la femme, son égalité avec l'homme devant la révélation, la grâce, le salut, Jésus ne la rachète pas seulement, comme l'homme, de la domination de Satan, mais il l'affranchit de la domination de l'homme qui avait oublié qu'elle est sa compagne, son « aide semblable », l'opprimait et l'avilissait de multiples façons. De brefs chapitres évoquent le plan divin de la création, la chute, d'où il suivit « que le sort de la femme fut relativement et indûment plus humilié que celui de l'homme. Celui-ci, de maître affectueux et respectueux d'inaliénables droits, devint quasi universellement despote et tyran. Et c'est cet état de fait que Dieu avait prédit à Eve et à ses filles... » De « la déchéance féminine », due à l'égoïsme, à l'orgueil et à la sensualité brutale de l'homme déchu, un vivant et douloureux tableau est brossé. Sans doute « les généralisations absolues sont trompeuses », « il faut toujours savoir entendre les exceptions », mais l'histoire témoigne irrécusablement que la « valeur spécifique humaine, la personnalité, la conscience morale et religieuse de la femme », furent dans l'ensemble de l'humanité pré-chrétienne, insuffisamment reconnues, parfois même complètement méconnues, « tenues pour rien ou si peu que rien », ce qui conduisait nécessairement à la dégradation morale de la femme.

Jésus « n'a personnellement de contact qu'avec la femme juive, dont la condition, somme toute, est privilégiée ; mais c'est précisément parce qu'il n'ignore pas le sort infiniment plus misérable qui est fait à l'ensemble des autres, qu'il prend l'initiative et pose les principes d'un mouvement de réhabilitation qui finira par gagner le monde grâce à l'Eglise... » Auprès du Rédempteur est « une femme qui domine et laisse loin derrière elle tout le reste de la création féminine et humaine: la femme auréolée d'étoiles... En Marie la restauration de la féminité atteint d'emblée au chef d'œuvre, à l'indépassable idéal ». L'entretien de Jésus avec la Samaritaine, le pardon de la pécheresse, de la femme adultère, les miracles accomplis par Jésus en faveur des femmes, l'abrogation des tolérances mosaïques de la polygamie et de la répudiation , etc... montrent tout ce que l'attitude de Jésus contenait de nouveau et de révolutionnaire par rapport au désordre établi aux dépens de la femme.

A Jésus rédempteur, Marthe et Marie, les « saintes femmes » ont répondu par la reconnaissance, l'amour, le dévouement héroïque...

J'ai lu ce petit livre après avoir parcouru dans l'édition anglaise, *Christ and Womankind*, l'ouvrage considérable du Dr Peter Ketter, *Christus und die Frauen*, paru il y a trois ans, et auquel *Féminisme et Evangile* ne paraît d'ailleurs rien devoir. Evidemment les pages alertes, rapides, du R. P. Louis de Gonzague, qui garde le ton de l'exhortation, ne peuvent instruire aussi profondément que les chapitres plus denses, plus patients, plus complets, de l'érudit écrivain allemand. Mais l'impression d'ensemble est la même. Le ton du petit livre, dont l'auteur sait plus qu'il ne dit, ne paraît pas moins juste que celui de l'ouvrage plus ample, où les problèmes particuliers peuvent être exposés à loisir. Les lectrices du P. Louis de Gonzague prendront plus nettement conscience de la gratitude qu'elles doivent à Jésus, en tant que femmes. Et les hommes qui sacrifient encore à un antiféminisme plus rabbinique qu'évangélique, entretenu peut-être par des fragments de Nietzsche ou de Shopenhauer, ou par les romans de Montherlant, gagneront à méditer, sous la conduite d'un aimable commentateur, ce qu'on pourrait appeler l'évangile de la femme.

Benoît Lavaud, O.P.

Chanoine A. Garnier, *La femme dans le laïcat*, Desclée de Brouwer.

En répondant à l'appel du pape qui demande à tous les laïcs de collaborer à l'œuvre de l'Eglise, les femmes se trouvent devant des difficultés nouvelles qui exigent des qualités de tact, de savoir-faire qui ne sont pas données à chacun. Ce livre — qui, nous dit le chanoine Garnier, n'est pas un traité didactique sur l'Action catho-

lique, mais un manuel de piété à l'usage de la militante — évitera à beaucoup de lectrices des échecs qui pourraient décourager leur bonne volonté, et leur permettra d'atteindre plus sûrement leur but.

En ce temps où se répand de plus en plus le désir de l'action pour l'action, il est réconfortant de voir affirmer que l'action catholique ne peut être que le rayonnement d'une vie intérieure profonde. Celle-ci est la base de tout apostolat. Contrairement à l'opinion de certains jeunes attirés par les succès extérieurs, on ne s'improvise pas apôtre. Ces jeunes trouveront dans la première partie de l'œuvre du chanoine Garnier d'excellents conseils, et pour se créer une vie intérieure (témoins ces chapitres traitant entre autres de la méditation des hymnes liturgiques si belles et si peu connues), et pour orienter toute cette vie vers le service des autres.

Se sentir appelé à collaborer à l'œuvre du Christ ne suffit pas. Des qualités d'ordre purement naturel sont nécessaires, auxquelles on ne pense pas assez, et nous devons être reconnaissants à M. le chanoine Garnier d'avoir insisté, dans la deuxième partie de son livre, sur l'importance d'humbles vertus: le bon caractère, l'amabilité, le désintéressement. Qui ne sait les échecs lamentables que des manques de tact, des indiscrétions ont amenés si souvent ?

Les jeunes, enfin, ont en eux une confiance qui soutient leur action — et cela est bon, — mais qui les porte aussi à agir précipitamment, en ne comptant que sur leurs propres forces. M. le chanoine Garnier leur rappelle la nécessité de la prière, parce qu'elle agit directement sur la cause première de l'Univers, et la valeur de la souffrance dans un très beau chapitre sur l'apostolat des malades.

Pour que les femmes comprennent mieux la splendide mission qui leur est assignée et pour qu'elles aient le courage de la remplir, la dernière partie du livre est consacrée à l'histoire magnifique de l'apostolat féminin. Il n'est pas un message de Dieu à l'homme auquel la femme n'ait participé. Et lorsque les femmes et les jeunes filles se seront convaincues, par la lecture de *La femme dans le laïcat*, que le bien à réaliser dans notre pauvre monde dépend de leur *oui* généreux à l'appel du Christ, l'Action catholique aura réalisé en grande partie la tâche qu'ont rêvée pour elle ceux qui l'ont instaurée.

L. Dupraz et J. Pilloud.

Frère Laurent de la Résurrection, *La Pratique de la Présence de Dieu*, 1 vol. petit in-16, 227 p., publié avec une préface et des notes par Louis van den Bossche. Desclée de Brouwer, Paris, 10 fr. (argent français).

L'œuvre propre de Frère Laurent († 1691) est contenu en 81 pages de ce petit volume. Elle consiste en quelques notes jetées sur le papier par cet humble Frère convers carme déchaussé qui remplissait en son couvent l'office de cuisinier, en quelques fragments de lettres écrites à diverses personnes. On peut rapprocher sa « pratique » de la « petite voie » de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus: accepter tout ce qui vient, faire bien tout ce que l'obéissance exige, par amour, sans se soucier d'autre chose que d'aimer parfaitement et de prouver son amour par l'accomplissement parfait du devoir quotidien, par le support parfait des épreuves, d'où qu'elles viennent — car Dieu présent partout sanctifie tout et tourne tout à sa gloire. A ces quelques pages, que l'on sent jaillies de l'expérience vécue, on a joint quelques « entretiens » recueillis par M. de Beaufort, vicaire général du cardinal de Noailles et un « éloge » de Frère Laurent, par le même M. de Beaufort.

Eugène Dévaud.

Karl Adam, *Jésus et son message devant nos contemporains*, conférence traduite par E. Ricard, directeur du Séminaire S. Sulpice d'Issy, 80 p., Casterman, Paris, 6 fr. (arg. français).

Qui ne connaît du savant professeur de Tubingue *Le vrai visage du catholicisme, le Christ notre frère, Jésus le Christ?* Cette conférence reprend avec une vigueur ramassée et profonde l'essentiel de ses idées. La doctrine du Christ, plus exactement le Christ lui-même, est l'unique salut du monde et toutes les aspirations qui travaillent la société contemporaine dans ses diverses couches ne trouveront satisfaction, paix et bonheur que dans le Christ et par lui. Nos contemporains refusent le Christ parce qu'ils ne le connaissent pas, ou, ce qui est pire, parce qu'ils s'en font une idée fausse. La tactique des apologistes devrait consister moins à le « défendre » qu'à le faire connaître. C'est ce à quoi s'applique l'auteur avec la science qu'on lui sait et du Christ de toujours et du monde d'aujourd'hui. Eugène Dévaud.

Maurice Zundel, *Notre-Dame de la Sagesse*, collection « les Cahiers de la Vierge », éditions du Cerf, Juvisy et Paris, 6 fr. (arg. français).

Style magnifique, mais souvent tourmenté et parfois obscur, jaillissement imprévu de pensées qu'une logique visible ne semble pas lier en chaîne à la façon des chenilles processionnaires du pin. La source en est très profonde, très pure, Jésus-Vie, Jésus source de lumière, Jésus source

d'amour. Mais le ruissellement en est si abondant, si imprévu, s'épandant en éventail sur les prairies de la vie concrète, qu'il étonne les amateurs d'idées abstraites et bien cataloguées. Et puis, cette doctrine est hostile à la quiétude d'une religion de tout repos ; elle exige d'être pauvre, de devenir simple, de donner, de se donner, d'aimer ce que Dieu aime, et comme il aime ; elle prend les béatitudes au sérieux et proclame qu'il faut les prendre au sérieux, ce que nous sommes enclins à oublier.

On trouvera dans *Notre-Dame de la Sagesse* tout un traité de sagesse, qui, étant celle de Notre-Dame, ne peut-être que celle de l'Evangile, — si l'on veut bien faire effort pour pénétrer jusqu'à la moëlle de ce livre quelque peu apocalyptique. Beaucoup d'applications utiles à nos actes quotidiens, aptes à les rendre plus parfaits et plus féconds. Celle-ci, par exemple, qui a retenu mon attention et m'a laissé longuement méditatif:

Les éducateurs doivent indiquer les sources et conduire les jeunes non à eux-mêmes, mais à la vérité. « Comme on voudrait, à ce propos, pouvoir constater chez tous les maîtres, et, dans une plus large mesure encore, chez tous les parents, le respect des esprits qui leur sont confiés, avec l'unique souci d'établir le contact entre eux et la lumière, en s'effaçant devant le mystère de cette rencontre, qui est personnelle à chacun.

« Un enfant, sans doute, a besoin d'être formé, mais par le développement de sa vie intérieure avant-tout, en apprenant à écouter le Maître qui l'enseigne au-dedans... Il ne s'agit pas, en effet, de se substituer à l'enfant, ni de le rendre semblable à soi, mais de le remettre à son Guide intérieur en s'effaçant continuellement en Lui ». Ce qui éduque, c'est la Vérité, et le maître n'est qu'un moyen, un « milieu » qui aide l'enfant dans l'approche plus intime de la Vérité.

Heureux le livre qui étonne, quand cet étonnement n'est point dû au paradoxe des mots bizarrement entrechoqués, mais à l'acuité du vrai mordant sur la vie. Eugène Dévaud.

P. M. VAN HAUTE, C.S.S.R., *Vivre uni à Marie*, 56 p., Casterman, Paris, 3 fr. (argent français).

Uni à Marie, pour être mieux et plus sûrement uni à Jésus et, par lui, à la Sainte Trinité. Marie a été constituée par Dieu la Médiatrice universelle dans la distribution de la grâce. Comme Mère du Christ, notre vie, elle est Mère de tous ceux qui vivent dans le Christ. Vivre uni à Marie, c'est être plus intimement le frère de Jésus et le fils (adoptif) de Dieu. Telle est la doctrine exposée en ces quelques pages avec beaucoup de clarté et beaucoup d'onction. On lira cette brochure avec beaucoup de fruits ; elle peut utilement servir de base à quelques séances de cercles d'études. L'édition originale, en flamand, a obtenu une très large et rapide diffusion, partout, mais surtout dans les associations de jeunesse.

Eugène Dévaud.

MARGUERITE PERROY, *Les Bénis de mon Père*, 1 vol., 224 p., Bloud & Gay, Paris, 15 fr. (argent français).

Vingt-et-une brèves nouvelles. Des conflits de misère dans des milieux très humbles. Une solution de miséricorde exigeant pas mal d'héroïsme. L'héroïsme est rare, mais c'est dans les très humbles milieux qu'on le recontre encore le plus fréquemment, tout compte fait. La vertu des béatitudes s'y heurte moins aux préjugés inspirés par les « convenances » d'un catholicisme policé. Le chrétien n'y a pas acquis les attitudes et la sécheresse de cœur d'un danseur mondain, ni la correction bienfaisante de « l'homme d'œuvre » conscient et organisé. Les « bénis » des Puissances terrestres, même ecclésiastiques, ne seront pas nécessairement les premiers « bénis » du Père.

Eugène Dévaud.

A. LEMONNYER, O. P., *Notre Vie divine*, collection « Notre vie spirituelle », Les Editions du Cerf, Paris. 1 vol. 444 p. 10 fr. (argent français).

Ce volume, dont le format n'est pas grand, est singulièrement plein et bienfaisant. La claire lumière qui en illumine chaque page est chaude et s'irradie en amour. Les âmes qui veulent non pas se connaître, mais connaître les opérations divines en elles, ne trouveront guère de guides plus sûrs et plus pénétrants. Lois de l'action de la grâce santifiante, lois de la fraternité avec le prochain, lois de la prière, régime des vertus et des dons, épanouissement dans l'amitié de Dieu de la vie active ou de la vie contemplative, c'est d'une profondeur et d'une précision étonnantes. La piété qui suit les directives de ce petit livre ne risque ni de s'affadir, ni de s'égarer, ni de se complaire en elle-même.

L'ouvrage est précédé d'une préface par le R^me^ P. Gillet, Maître général des Frères-Prêcheurs et d'une vie du P. Lemonnyer par le R. P. Périnelle. Il est suivi d'une biographie générale des ouvrages et des articles du P. Lemonnyer.

Eugène Dévaud.